
VE RI
TAS

CAMPAGNE DU MEXIQUE

(PUEBLA)

CAMPAGNE

DU

MEXIQUE

PUEBLA

(SOUVENIRS D'UN ZOUAVE)

PAR

LOUIS NOIR



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

1867


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 8 1944

SOUVENIRS

DE LA

CAMPAGNE DU MEXIQUE

AVANT-PROPOS.

Notre intention, en publiant ces souvenirs de la campagne du Mexique, n'est pas de faire l'histoire de cette expédition, mais un récit anecdotique, une chronique des *faits et gestes* de nos soldats. En nous plaçant à ce point de vue modeste et familier nous espérons montrer sous son véritable jour le type le plus original et le plus marquant peut-être de notre époque ; nous voulons parler du *troupier*

français, qui a pris de si grandes proportions depuis le jour où se réveilla la grande nation, et qui a joué, aux heures solennelles de l'histoire contemporaine, le principal rôle du drame européen.

Cette importante figure de notre temps, trop peu étudiée, n'est connue que sous certains aspects. Selon nous, dans les relations de guerre, les écrivains se sont trop occupés de l'armée, trop peu du soldat; et par ce mot, nous entendons toutes les individualités, du général au simple fantassin. Nous mettrons le type en pleine lumière, si faire se peut, et nous expliquerons ce caractère, singulier mélange de gaie bonhomie et d'intrépidité chevaleresque, de folle insouciance et de stoïque résignation; nous dirons combien la capote grise cache de bon sens, de fermeté et de droiture, le tout marqué au coin d'une imagination originale qui jette sur tant de qualités son poétique reflet.

On aura alors le secret de certaines victoires impossibles, de certains faits d'armes inexpliquables pour ceux qui ignorent tout ce qu'il y a d'intelligence guerrière, de mépris du péril et d'instincts

stratégiques dans les rangs de notre armée, si brillamment commandée par cet admirable cadre d'officiers et de sous-officiers que nous envie l'Europe, si savamment dirigée par la plus riche pléiade de généraux qui soit au monde.

Notre but n'est donc pas de raconter des batailles que l'on connaît déjà quant aux manœuvres qui décidèrent de la victoire; nous voulons surtout dépeindre le *caractère particulier* de ces batailles, car toute action de guerre a une *physionomie* spéciale qu'il s'agit de saisir et de déterminer si l'on veut être vrai, si l'on veut surtout vivifier le récit et le rendre attrayant. Nous dirons pourquoi l'on se battit avec rage à Orizaba; pourquoi l'on fut si gai, tan que dura le siége meurtrier de Puebla.

Chaque arme, chaque régiment a aussi son cachet à part; le fond est toujours le même, mais l'aspect varie. Nous ferons défiler sous les yeux du lecteur tous les corps de l'armée en signalant les traits qui accentuent les différences.

Nous suivrons pas à pas la marche de l'expédition; nous pénétrerons dans les bivacs; nous décrirons

les mœurs, us et coutumes du troupier. Nous ferons de sorte, en un mot, que nos portraits soient des photographies fidèles, prises sur le vif. Du reste, jamais campagne ne fut plus féconde en merveilleux succès; nos lecteurs ne liront pas sans une émotion profonde et un légitime orgueil, cette défaite inouïe de trois mille hommes par la compagnie Diétrie; ces charges de deux cents fantassins contre des corps d'armée. Et qu'on ne s'y trompe pas! la défense de Puebla a prouvé que nos adversaires étaient braves; mais nous dirons les défauts de leurs légions, qui en plusieurs rencontres se sont montrées dignes de nous par leur courage.

Quoique ces souvenirs soient surtout recueillis parmi les zouaves du 2e régiment, dont nous avons eu l'honneur de faire partie, nous ne négligerons pas l'historique des autres corps; mais en raison des matériaux que nous avons assemblés, et du plan que nous avons adopté, nous ferons du 2e zouaves, auquel notre passé militaire nous rattache, le pivot de ce *récit anecdotique.*

Nous devenons avec joie le chroniqueur de cette

expédition si glorieuse pour nos armes ; puissions nous ne laisser dans l'ombre aucune des actions d'éclat qui ont illustré nos aigles sur ces plages lointaines !

L'EMBARQUEMENT

Un campement d'Afrique. — Le zouave en faction. — Le travail. — Monographie du zouave. — Esprit de corps. — Le recrutement. — Education. — La levée d'un camp. — Marche rapide. — Départ.

Le 16 novembre 1861, plusieurs compagnies de zouaves du 2e régiment étaient campées au Tlélat, à quelques lieues d'Oran ; ces compagnies construisaient une route. En Afrique, l'armée française imitant les grands exemples des légions romaines, a sillonné sa conquête de longues voies stratégiques, exécuté des *ouvrages d'art* innombrables et créé des villes sur l'emplacement de ses bivacs : les nations vraiment militaires se distinguent toujours par leur aptitude aux travaux gigantesques ; c'est par la pelle et la pioche, plutôt que par l'épée, que Rome

conquit le monde. Une des plus précieuses qualités de nos soldats est cette merveilleuse facilité avec laquelle les combattants se transforment en pionniers.

Les zouaves, campés au Tlélat, étaient rentrés sous leurs gourbis (cabanes) d'alfa depuis quelques instants déjà; c'était l'heure de la sieste; chacun dormait sous le frais abri de verdure qu'il s'était industrieusement construit. Les sentinelles seules veillaient, mais avec cette nonchalance apparente, particulière au soldat d'Afrique en faction. A voir un zouave, appuyé sur sa carabine, les yeux demi-clos, la pose abandonnée, on se figurerait qu'il ne prête aucune attention à ce qui se passe; mais qu'un bruit léger vienne mourir jusqu'à lui, qu'une ombre suspecte paraisse à l'horizon, aussitôt le soldat qu'on croirait endormi redresse la tête; son regard perçant sonde l'espace; son oreille inquiète interroge la brise. C'est un trait de mœurs digne de remarque et qui frappe l'observateur, que cette surveillance active au milieu d'une demi-somnolence. Du reste, tout est étrange, pittoresque, original dans ce corps des zouaves; leurs régiments, créés depuis quelque

vingt ans seulement, ont déjà fait le tour du monde et sont revenus, rapportant d'impérissables et glorieux souvenirs dans les plis de leurs étendards.

Le zouave est certes un des types les plus saillants de notre armée : non qu'il l'emporte sur les autres en courage ; sous ce rapport, la plus parfaite égalité règne entre tous nos régiments ; mais le zouave a des qualités, des aptitudes, une bravoure et des coutumes toutes spéciales, qui lui font une place bien tranchée au milieu de nos légions. Le recrutement d'abord n'amène dans les rangs que des volontaires qui se sentent une vocation pour le genre de vie aventureux que l'on mène en Afrique ; il est rare qu'on ait recours au contingent pour combler les vides, et encore fait-on un choix ; de nombreux rengagements conservent un solide noyau de vétérans qui maintiennent les bonnes traditions du corps et lui conservent ses allures. Sans cesse en campagne, toujours bivouaquant, même dans les cours moments de tranquillité que leur laissent les Arabes, rompus aux marches forcées, aux intempéries, aux fatigues, les zouaves doivent à cette existence semée

de périls, de courses incessantes, de privations pénibles, un vigoureux tempérament militaire qui leur permet de supporter, comme en se jouant, les longs jeûnes, les dangers menaçants, les triples étapes. Leur corps semble avoir cette trempe qui rend si dur l'acier d'une bonne épée. Les campagnes d'Afrique avec leurs embûches, leurs piéges toujours tendus, leurs attaques soudaines, leur ont donné un coup d'œil sûr et prompt, une décision rapide et énergique, un sang-froid remarquable ; selon le mot d'un de leurs chefs : « Au milieu des circonstances les plus imprévues et les plus critiques, ils ne se démontent pas et avisent à parer aux événements. »

Sans cesse en lutte contre des adversaires qui rampent comme des serpents, bondissent comme des panthères, frappent comme la foudre et fuient comme le vent, ils ont acquis une merveilleuse agilité et sont devenus éminemment propres aux manœuvres de tirailleurs, aux charges impossibles à travers les rochers.

Nul ne sait mieux que le zouave dissimuler sa marche et tomber à l'improviste sur l'ennemi.

Enfin, la longue habitude de braver la mort les a rendus inaccessibles aux paniques ; leur dédain du trépas est proverbial ; ils sont de bronze au combat. La nécessité, mère de l'industrie, a présidé à leur éducation militaire ; aux prises avec les difficulté de la vie des camps, ils savent improviser des ressources là où tout semble faire faute au soldat. Chasseurs habiles, pêcheurs émérites, ils mettent à contribution la terre et l'eau ; ils ont découvert aux plantes dédaignées de merveilleuses propriétés culinaires ; ils savent remplacer les légumes absents par un plat d'orties ; ils ont inventé le fameux rôti aux cœurs de palmiers-nains ; ils ont mis en vogue le lézard grillé qui a eu naguère les honneurs d'une table auguste ; ils ont sucré leur café avec des caroubes et remplacé le café lui-même par le gland-doux avant que l'on admît ces substitutions comme possibles. Vatels éminents, ils ont créé des assaisonnements qui rendent supportable la chair du chacal et prêtent un goût exquis aux biftecks les plus risqués.

Leur esprit de corps est magnifique ; unis entre eux, dévoués au drapeau, tous sont soucieux de la

réputation de l'arme et se feraient hacher plutôt que de compromettre l'honneur du régiment. Vrais et durs soldats en expédition, ils doivent un brillant vernis d'instruction aux nombreux fils de famille qui s'engagent parmi eux et maintiennent très-haut le niveau intellectuel. Les bacheliers foisonnent aux zouaves ; les docteurs en droit et en médecine voire même en théologie, n'y sont pas rares ; plus d'un gentilhomme y abrite, comme jadis aux mousquetaires, un grand nom sous une veste de simple soldat.

Aussi ces rudes compagnons, si débraillés de costume, si énergiquement rabelaisiens de langage au bivouac, sont-ils en garnison d'élégants soldats qui se targuent de parler un langage choisi et de faire preuve d'atticisme. Que de fois, en Crimée, les zouaves étonnèrent les officiers russes, pendant les armistices, par l'aisance de leurs manières et le brio de leur conversation !

Tel est le zouave ; tels étaient les cinq cents hommes de cette arme qui allaient partir pour le Mexique !

Comme nous l'avons dit, l'ordre de se mettre en marche arriva pendant la sieste.

Dès que l'officier qui commandait eut pris connaissance de la dépêche, il fit sonner sac au dos par le clairon de garde ; le camp était installé pour plusieurs mois, en dix minutes il était levé.

Nulle armée au monde ne peut être comparée à la nôtre pour l'activité. C'est grâce à cette foudroyante facilité de concentration rendue possible par le caractère du soldat et ses qualités de marcheur, c'est grâce aussi à l'admirable organisation des services, que nous pûmes en quelques jours lancer 120,000 hommes en Italie et couvrir Turin quand on nous croyait encore, les uns au delà des Alpes, les autres sur les confins du Sahara.

A peine les premières notes avaient-elles retenti, que chacun bondissait hors de son gourbi, abattait les tentes, les roulait, les chargeait sur les mulets de l'intendance ; puis faisait son sac, prenait son arme aux faisceaux, sa place au front de bandière et attendait le départ.

En moins de rien, ces cinq cents hommes étaient prêts à partir au bout du monde.

Ils gagnèrent Oran en quelques heures, traversèrent la ville en chantant, saluèrent gaiement de la main, parmi la population, leurs amis émus en les voyant s'embarquer pour un si long voyage, poussèrent un hourra d'adieu aux portes de la ville et gagnèrent le port de Mers-el-Kébit, où ils montèrent sur le vaisseau qui les emportait à deux mille lieues de là !

Ainsi sont nos soldats.

Enthousiastes de gloire, amoureux d'aventures, ils adorent les pérégrinations lointaines ; ils passent avec joie d'un continent à l'autre ; rien ne les étonne. L'Océan est pour eux un lac facile à franchir ; Pékin leur semble aux portes de Paris, Mexico à deux pas.

Et de tout temps ce fut ainsi. Les Gaulois, nos pères, sillonnèrent le vieux monde de leurs émigrations périodiques, au retour des printemps sacrés ; de notre sol surgirent les premières armées des croisades ; Napoléon promena nos aigles jusqu'au fond

des mystérieuses contrées de la haute Egypte; et de nos jours nous avons visité en triomphateurs les parages les plus reculés de l'ancien et du nouveau monde.

La race n'a pas dégénéré!

LA TRAVERSÉE

L'avenir des flottes. — Les zouaves matelots. — La vie en mer. — La diane. — Les repas. — La pêche. — Les jeux. — Représentations théâtrales. — Saltimbanques. — Orphéons. — La retraite. — Les mousses. — Le coq et le perroquet. Le larcin. — L'amiral des mousses.

L'avenir de notre marine préoccupe l'attention publique depuis que la vapeur et les armatures de fer ont changé les conditions des combats navals ; aujourd'hui un bataillon qui aurait acquis le pied marin, secondé par quelques matelots, formerait, au besoin, l'équipage d'une frégate blindée. Autrefois la France pouvait avoir des vaisseaux et manquer de marins ; avec le nouveau système, l'armée fournirait à la marine un énorme contingent d'hommes suffisamment faits à la vie de bord, pour servir de garnison aux citadelles flottantes dont se composent nos escadres ; la traversée du Mexique l'a prouvé.

Le temps est passé où le fantassin étranger aux us et coutumes des gens de mer était gênant pour l'équipage et dépaysé sur un navire. Grande fut la surprise des matelots, quand ils virent le bataillon des zouaves s'installer en dix minutes et chaque homme trouver sa place sans indications ; grâce à la guerre de Crimée et à la campagne d'Italie, ces zouaves avaient l'habitude de la mer ; les marins le comprirent, leurs visages se déridèrent. Au moment de lever l'ancre, opération longue et pénible, les soldats se placèrent spontanément aux barres du cabestan ; la lourde machine fut mise en mouvement au son du clairon, et cette opération fut terminée si vivement que les officiers s'en émerveillèrent. On sortit du port ; l'ordre de larguer les voiles fut donné. Aussitôt les zouaves, avec l'aplomb de vieux gabiers, s'attelèrent aux câbles et les manœuvres furent enlevées avec une fougue, un ense mble, un brio dont le commandant fut enchanté ; cet entrain ne se démentit pas un seul instant pendant le voyage.

Dès lors, la plus franche cordialité régna entre

les zouaves et les matelots, charmés de faire une traversée avec d'aussi bons compagnons. Du reste, les autres régiments qui furent envoyés au Mexique prouvèrent, eux aussi, que la plupart de nos soldats ont trop souvent navigué pour n'être pas utiles sur le pont d'un vaisseau. Dès le soir même, les gabiers purent admirer avec quelle industrie chaque zouave avait organisé son petit carré et avait agrémenté son étroit logement. La vie à bord est ainsi réglée : le matin, les fanfares de la diane saluent le lever du soleil ; chacun saute à bas de son hamac et tout s'anime. L'on fait la toilette du navire, l'eau ruisselle sur les ponts qu'elle inonde et s'échappe par les dalots en cascades bruyantes qui étincellent sous les premiers feux du jour. Bientôt le café bouillant coule à flots dans les vases d'étain, épendant ses arômes ; des larges panses des barriques, le rhum s'échappe en filets d'or ; le biscuit tombe, en cassures brillantées, au fond des gobelets de fer ; le déjeuner commence.

Ce fut pour beaucoup de marins un bizarre spectacle que celui de ce premier repas ; le navire avait

un aspect original et inaccoutumé; ces zouaves, au costume oriental, savourant avec délices cette liqueur ambrée, si chère aux musulmans, faisaient songer à ces fameux corsaires barbaresques qui furent si longtemps l'effroi de la Méditerranée.

Singulier retour des choses d'ici-bas! Le turban redouté des janissaires algériens orne les têtes des soldats francs, et le riche uniforme de cette milice fameuse donne à ces fiers régiments d'Afrique un cachet poétique qui en fait les troupes les plus pittoresques du monde. Après le déjeuner les cigarettes flambèrent, les discussions s'engagèrent bruyantes et semées de ces traits vifs et piquants qui donnent un tour si humoristique à la conversation du zouave.

Les marins s'écriaient souvent :

— Avec les zouaves, *c'est toujours la Fête!*

Pendant la matinée, les jeux s'organisèrent : jeux de cartes, de lotos, de dames, d'échecs, de dés, tous les jeux connus et d'autres inconnus ; ceux-ci sortis de l'imagination inventive des zouaves : des luttes, des parties de gymnastique, des paris incroyables. des

défis impossibles s'engagèrent; les heures s'écoulèrent joyeuses. Le dîner sonna. En mer les repas sont copieux; outre le café et le rhum, la ration de vin est large. De plus, chacun peut pêcher et dispose d'un petit filet qu'il a le droit de déposer, garni de ses provisions particulières dans la chaudière commune, une vraie marmite de Gargantua. Grâce à la pêche et aux relâches, les zouaves augmentèrent considérablement leur ordinaire. — Après le dîner, la sieste. Chacun étend au-dessus de sa tête sa petite tente, qu'il accroche aux agrès; les cinq cents zouaves, grâce à d'habiles combinaisons, trouvaient tous un coin pour fumer à l'ombre : ils se juchaient partout, jusque dans les hunes. Vers deux heures, les jeux reprennent jusqu'au souper, qui finit à cinq heures. C'est alors le moment le plus animé de la journée. Les directeurs des troupes des marionnettes montent leurs petits théâtres; les drames héroïco-burlesques se jouent à côté des comédies de mœurs; les saltimbanques font des tours de gobelets et de passe; les chiens, les rats apprivoisés, les souris blanches, les lézards

domestiques, tous les animaux savants que les zouaves aiment à dresser se livrent à des exercices intéressants; le public choisit selon ses goûts; tout est gratis et l'on peut siffler !

Les *cercles* s'établissent. Le *cercle* est un groupe qui se forme autour d'un improvisateur, lequel est chargé de manier le fouet de la satire; il prend pour thème un ridicule ou un préjugé et il cingle les travers de la société.

A la nuit noire, les chanteurs se portent vers l'avant; les romances, les chansons, les couplets, les chœurs se succèdent, aux applaudissements de la foule; puis tout se termine par une retraite autour du navire et chacun descend dans sa batterie, il ne reste plus sur le pont que les hommes de quart; l'on s'endort sous la garde de la vigie qui veille dans les hunes et le navire glisse silencieusement sur les flots, laissant derrière lui un sillage phosphorescent qui va s'effaçant au loin !

Telle était la vie à bord.

Plusieurs incidents signalèrent cette traversée, incidents causés par les mousses. Aucun gamin, y

compris celui de Paris, n'est plus rusé, plus espiègle, plus turbulent, que le mousse qui entend tout, se glisse partout, voit tout, connaît tout; il nargue les gabiers, *chippe* le tabac du *coq*, casse les pipes du quartier-maître, entremêle les pavillons du timonier, ne craint personne, brave les taloches et rit des punitions. C'est le lutin du bord. Bref, le mousses s'ingénient sans cesse à jouer mille tours dont ils vont faire des gorges-chaudes au fond de la cale où ils se réfugient quand ils ont tenté un mauvais coup et où ils tiennent leurs conseils de guerre.

A bord, les mousses eurent l'adresse pendant trois jours de suite d'enlever le dîner des sous-officiers presque sous les yeux du *coq* qui servait la table; personne que lui ne pouvait entrer dans la salle et les plats disparaissaient aussitôt qu'il tournait le dos. Enfin un jour, on découvrit les mousses assis en rond dans la soute aux bagages autour d'un poulet qu'ils grignotaient en vrais rats de vaisseau qu'ils étaient.

Ils avouèrent qu'ils s'emparaient des comestibles

par une lucarne dont ils avaient descellé le verre ; ils se servaient d'une ligne et d'un hameçon pour hisser les morceaux.

Punis pour ce fait et furieux du châtiment, ils s'en prirent au *coq* ; celui-ci possédait un perroquet auquel il tenait beaucoup ; les mousses n'osèrent l'étrangler, car ils savaient qu'on les accuserait de cette mort : mais ils imaginèrent d'apprendre à l'oiseau les épithètes les plus mal sonnantes pour son propriétaire. Quand le perroquet vociféra ses interpellations, il fallut bien lui tordre le cou pour faire cesser ses inconvenantes sorties ; les mousses firent rôtir leur victime et la mangèrent ; c'était pousser loin la rancune.

Enfin l'un d'eux maugréait un jour parce que, selon lui, le navire allait trop vite, ce qui, disait-il, empêchait le poisson de mordre à sa ligne; un officier entendit les plaisantes récriminations du petit bonhomme.

— Ne crois-tu pas, moutard, lui dit-il en riant, que l'on arrêtera le navire pour toi ?

— Si je le voulais, il le faudrait, répondit le mousse.

— C'est trop fort! dit l'officier étonné de tant d'aplomb.

— Eh bien, regardez, fit le mousse.

Il courut à la dunette et se jeta à la mer.

Force fut de stopper et de mettre les embarcations à flot pour rattraper le mousse, qui fut ramené à bord, mais qui avait arrêté le navire et toute l'escadre pendant une heure.

— Maintenant, dit le gamin avec effronterie en remontant sur le pont, je puis me vanter d'être l'amiral des mousses ; j'ai bien gagné mes épaulettes.

Malgré toute leur malice, on pardonne beaucoup à ces marins en herbe, car ils sont la joie du navire.

Nous avons donné une idée de ce que sont les zouaves en mer ; nous ne nous appesantirons pas davantage sur les détails de la traversée pendant laquelle ils se comportèrent de telle façon qu'un officier de marine très-compétent disait :

— Avec une poignée de gabiers et un bataillon de zouaves, je formerais en un mois un équipage d'élite pour un navire blindé.

C'est la solution d'un grand problème.

Le 9 février **1862**, on était en vue de la Vera Cruz, après trois relâches ; les troupes saluaient les côtes du Mexique par des hourrahs enthousiastes.

Chacun avait le pressentiment des brillants combats qui devaient y courronner nos aigles d'une gloire immortelle.

DÉBARQUEMENT

Arrivée à la Vera Crux. — Composition de l'armée. — Types militaires : le fantassin ; le chasseur à pied ; le chasseur d'Afrique ; les marins fusiliers ; l'infanterie de marine.

Le 9 février 1862, l'armée expéditionnaire du Mexique débarquait à la Vera Cruz ; elle se composait de cinq cents zouaves du 2e régiment, du 1er régiment, d'infanterie de marine, du 99e de ligne, d'une batterie d'artillerie de la garde et d'un peloton de chasseurs d'Afrique du 21e.

Le lecteur connaît déjà les zouaves ; nous allons dépeindre le fantassin. LA LIGNE, *cette reine des batailles*, comme l'appelait Napoléon, est le centre de l'armée, le pivot des manœuvres, la base de toute opération ; c'est pour préparer son action ou la soutenir que les corps spéciaux ont été créés ;

tirailleurs, flanqueurs ou réserves n'agissent qu'en vue des mouvements qu'elle fera, qu'elle fait ou qu'elle a faits; on peut juger de la place immense qu'elle tient dans une bataille, du rôle essentiel qu'elle y joue, de son importance capitale enfin.

Rappelons du reste cet enseignement historique, que tout peuple conquérant a possédé une puissante infanterie; loin de nous pourtant l'idée de rabaisser les services importants, indispensables, des armes spéciales.

Sans contredit, notre *ligne* est la plus belle du monde; elle doit sa supériorité au tempérament militaire de nos paysans qui en composent la grande majorité.

Le fantassin n'a ni l'élégance, ni le brio de certains régiments, ni la science de certains autres ; mais, sans manquer ni de verve, ni d'entrain, il a des qualités — nous devrions dire des vertus — militaires très-solides.

Le jour où la France a réclamé son bras, il a quitté la charrue pour prendre un fusil ; aussi garde-t-il au régiment un fonds de simplicité rus-

tique qui lui donne un grand charme, lorsqu'au récit simple et vrai de ses campagnes, on reconnaît en lui un héros d'autant plus grand qu'il s'ignore lui-même. Son bon sens, sa ronde gaieté, son humeur gauloise si gaillarde quand on le pique, et d'ordinaire si remplie de bonhomie, le font aimer partout.

Il a, comme soldat, l'instinct inné de la guerre; il possède les aptitudes générales du métier tout autant que pas un; et, à part les spécialités auxquelles il n'est pas appelé, il reste l'égal de tous.

Et il a de plus ce mérite, que la guerre n'a pas exercé sur lui sa fascination puissante; nous parlons du moins pour le plus grand nombre.

Il aime le champ qui l'a vu naître; il se souvient de son toit de chaume, de ses vieux parents et de sa fiancée qui l'attendent.

Et c'est malgré ces affections si vives, ces attaches si fortes, que le fantassin se bat si bravement. Se rappelant qu'au-dessus de la famille, il y a la patrie, il sacrifie tout à celle-ci et fait de son corps un rempart à la France.

La mâle énergie avec laquelle ce fils de paysan brise les liens de famille qui rivent l'homme des campagnes à son clocher, en fait une figure grande et belle entre toutes.

Du reste, la bonne humeur qui s'épanouit toujours au fond d'un cœur français chasse la tristesse quand elle essaye de s'emparer de lui ; lorsque le conscrit étranger se complaît dans ses regrets, le nôtre entonne un gai refrain et combat le chagrin par le rire et les chansons. Puis, dans l'âme de ce descendant des Gaulois couve le feu sacré qui fit de nous la grande nation ; au moindre choc l'étincelle jaillit ; l'odeur enivrante de la poudre éveille les instincts guerriers qui sommeillent dans la poitrine du paysan ; quand les mâles accords du clairon retentissent, un frisson de fièvre passe dans ses veines ; il s'exalte lorsque tonne la grande voix du canon ; ses narines se dilatent en aspirant les émanations brûlantes du combat ; son sang s'échauffe, sa tête s'anime et resplendit, il pousse à pleins poumons la clameur stridente des batailles et il s'élance avec une fougue indicible au milieu de la mêlée...

C'est alors que l'infanterie fournit ces charges fameuses, ces charges furieuses et échevelées comme les vagues dans la tempête, terribles et foudroyantes comme les avalanches des Alpes!

Rayonnant, transfiguré, superbe d'élan et de furie dans l'action, le fantassin redevient modeste après la victoire; cette vaillance dont il n'a pas conscience, qu'il oublie après l'avoir montrée, prouve combien il est brave par tempérament, sans efforts et sans le savoir...

Tel est le fantassin, que nous résumerons en deux mots : c'est le type le plus vrai de l'abnégation dans le dévouement et de la modestie dans l'héroïsme.

Le *chasseur à pied* tient le milieu entre le zouave et le fantassin.

De taille moyenne et robuste, il porte une veste aux reflets nuancés de noir et de vert, qui fait ressortir les muscles de son corps vigoureux. A le voir, on reconnaît qu'un triage a été fait dans le contingent pour composer son bataillon en vue des fatigues du pas gymnastique des tirailleurs. Le chasseur à pied est d'ordinaire un enfant de nos villes

de province qui a quitté sans trop de regrets son atelier ou sa manufacture, lorsque le sort l'a appelé.

Il ne veut pas toujours rester soldat, mais il n'est pas faché de tâter un peu des aventures de la vie militaire.

Joyeux sans être turbulent comme le zouave, railleur mais non sarcastique, soigné dans sa tenue, sans chercher le pittoresque, il porte avec crânerie son léger schako ; et, s'il n'a pas la régularité sévère d'uniforme de la ligne, il ne s'émancipe jamais jusqu'au débraillé du zouave. Bref, il a un cachet tout particulier d'élégance qui lui donne beaucoup de distinction militaire.

Comme soldat, il est très-instruit aux manœuvres, aux mouvements rapides et au tir de précision ; rompu à la course, aux jeux violents du gymnase, il a une éducation pratique et théorique très-soignée ; il se sert avec une rare adresse de la carabine Minié ; il est surtout fait aux exercices de tirailleurs. C'est lui qui flanque les colonnes en marche et repousse l'ennemi par son feu ; lui encore qui, par une fusillade nourrie, couvre et pré-

pare une charge. Le zouave, par son organisation régimentaire, peut-être même par tempérament, est plus fait pour les attaques à l'arme blanche; mais le chasseur à pied, qui manie si bien la baïonnette au besoin, est certainement un tirailleur plus habile. En somme, la grande réputation des bataillons de chasseurs, réputation si méritée, prouve assez l'excellence de leur organisation.

Nous reviendrons plus tard sur l'infanterie de marine et les marins fusiliers; mais nous poserons en fait que, comme troupes acclimatées et grâce à leur dévouement, ces corps étaient destinés à compléter solidement la colonne expéditionnaire.

Le premier gage du succès est la bonne composition d'une armée; or, pour première condition de cette bonne composition, il faut qu'elle renferme une suffisante variété d'éléments, afin que chacun d'eux remplisse les missions diverses nécessitées par les éventualités et les phases d'une bataille. On a vu que, sous ce rapport, le corps expéditionnaire du Mexique ne laissait rien à désirer.

Mais la variété ne suffit pas; il faut encore qu'en-

tre les élements différents il y ait aussi affinité sympathique pour que les parties forment une unité compacte. La cohésion est la plus grande force d'une armée; sans elle, les corps mal liés flòttent dans l'action, se soutiennent mal, ne se complètent pas à propos l'un par l'autre; sans elle, la confiance si précieuse d'un régiment dans son voisin n'existe pas, l'avant-garde ne compte plus sur le centre ni celui-ci sur l'arrière-garde; aussi, plus d'élan.

Au Mexique, les zouaves, les chasseurs et le brave 89e de ligne se connaissaient de longue date ; une vieille estime cimentait leur amitié; ils étaient, comme ils le disaient, des bataillons frères; quand au feu ils eurent apprécié les contingents fournis par la marine, toute la colonne se souda dans un même esprit de corps et elle fit des merveilles de courage et d'abnégation malgré les temps contraires et son effectif si restreint.

Nous allons bientôt la voir à l'œuvre, et nous débuterons par cette célèbre charge d'un peloton de chasseurs contre la cavalerie ennemie.

On verra ce que sont nos chasseurs d'Afrique et ce que valent leurs coursiers numides.

LA VERA CRUZ

Les Anglais, les Espagnols à Vera Cruz. — Un abrégé du monde. — Le sachem indien. — L'entrée en rade ; les préjugés s'en vont et l'estime vient — Tohu-bohu ; l'ordre dans le chaos. — Bias. — Dumanet. — Les bibelots. — Le défilé et les bravos. — Une ville improvisée. — Les dames de Vera Cruz au camp.

Les habitants de la Vera Cruz avaient curieusement assisté au débarquement des troupes espagnoles qui nous avaient précédés ; des détachements anglais étaient aussi descendus à terre avant nous. Les différents corps de ces deux nations avaient produit une vive impression sur le population par, leur belle tenue et leur aspect martial ; les Anglais surtout, grâce à leur carrure colossale, avaient fait grand effet.

Vera Cruz est une ville cosmopolite ; on y voit des représentants de toutes les nations du monde;

et on y rencontre des trafiquants de toutes les provinces de l'empire. On trouve dans cette ville jusqu'à des Indiens, et le hasard voulut qu'un sachem puissant assistât à notre entrée ; il prit de nous une opinion qui eut plus tard une grande influence sur nos opérations en Sonora où sa tribu nous prêta son appui.

L'appréciation que l'on porterait sur nous à Vera Cruz avait donc une importance capitale.

Et d'abord notre entrée en rade avait effacé jusqu'au dernier vestige d'un vieux préjugé ; notre escadre avait subi l'examen sévère des connaisseurs qui, plus tard, purent visiter l'intérieur des bâtiments ; notre marine, au point de vue de l'ensemble et des détails, fut jugée si favorablement que nos équipages devinrent l'objet d'un engouement général ; mais les opérations de débarquement firent surtout l'admiration universelle. Le Français, marin ou soldat, a deux qualités qui sont l'activité et l'instinct de l'organisation ; cette activité, qui fait que chacun se hâte, cause d'abord une confusion apparente, puis l'ordre naît soudain

sans que l'on ait perdu un temps précieux en tâtonnements ; les chefs donnent le plan général et abandonnent chacun à son initiative ; on obtient alors des merveilles de rapidité.

Les troupes furent mises à terre en si peu de temps, malgré les faibles moyens dont on disposait, que les spectateurs firent tous à ce sujet les plus favorables remarques ; d'autant plus que chaque soldat se trouvait muni de son sac et de son fusil et prêt à marcher.

Les officiers étrangers observaient curieusement nos allures.

Sur les quais, les soldats s'éparpillaut au hasard, couraient çà et là, achetant les uns du tabac, d'autres des provisions, riant, causant, s'entremêlant dans le tohu-bohu le plus complet.

A l'étranger, la discipline la plus sévère est nécessaire en pareil cas ; chaque compagnie prend sa place et y reste pour éviter un pêle-mêle dont on ne se tirerait pas une fois les rangs rompus ; aussi Anglais, Espagnols, Américains, Mexicains nous attendaient-ils à la formation en bataille. Les nôtres,

insoucieux, se préoccupaient fort peu de ce point si important pour les autres armées.

La confusion allait croissant. Tout à coup le clairon sonna le rappel. Il y eut alors un redoublement de cris, un mélange d'hommes, une fouillis de corps, de bras, de jambes et de têtes inextricable; sapeurs, zouaves, chasseurs, fusilliers-marins, officiers et soldats, tout le monde se heurtait, criant, jurant et courant précipitamment; si bien que certains groupes, mal disposés sans doute, riaient d'un air sardonique.

Mais cela dura une minute à peine.

Les clairons sonnèrent le pas de course; il y eut une recrudescence de clameurs et d'activité fiévreuse parmi la colonne; puis au moment où il semblait impossible que l'ordre naquit de ce désordre, les rangs se formèrent comme par enchantement, le front de bataille s'improvisa et en quelques instants ces hommes éparpillés de toutes parts trouvèrent leur place de combat. Les tambours roulèrent, les *garde à vous!* sonores retentirent sur toute la ligne, les mâles commandements vibrèrent,

les armes résonnèrent et il se fit un silence solennel.

Les rieurs ne riaient plus : ils avaient compris pourquoi nos officiers laissaient tant de latitude aux soldats ; c'est qu'ils étaient sûrs de leur intelligence. Mais ce qui frappa surtout les militaires étrangers, ce fut la simplicité de nos manœuvres de campagne ; l'aisance de nos mouvements ; la suppression des alignements inutiles, longs, fatigants ; la succession rapide des ordres ; la formation immédiate de la colonne.

En campagne, nos généraux n'ont qu'un but : soulager le soldat le plus possible, le faire arriver vite à l'étape, ne pas le laisser sac au dos une seule minute de plus qu'il n'est strictement nécessaire ; bref, on met de côté chez nous ces règlements fastidieux, ces formations en bataille répétées à chaque halte, ces *marquez le pas* qui *fatiguent* le soldat et allongent de deux heures chaque journée de marche.

Il y avait là pour nous une cause de supériorité qui n'échappa point aux regards investigateurs des

gens intéressés à voir: Quant au peuple, il était surtout stupéfait de la charge écrasante que nous portions.

Les habitués du port avaient eu la curiosité de peser notre fardeau ; l'évaluant à quatre-vingts livres environ, ils en avaient conclu qu'un homme ne pouvait fournir une marche avec ce poids ; ils attendaient l'arrivée des mulets.

Et vraiment ces braves gens n'avaient pas tout à fait tort ; car on s'étonnera toujours qu'un soldat puisse faire une étape avec notre havre-sac.

Voici le détail de l'équipement et de l'armement :

Il y a d'abord une carabine de treize livres ; dix et parfois douze paquets de cartouches (une livre chacun) ; huit jours de vivres à une livre et demie par jour, parfois quinze jours ; viennent ensuite la tente, ses bâtons, ses piquets ; puis la hachette ; le pantalon rouge, la couverture de campement, le capuchon, deux chemises, une ou deux paires de souliers, les brosses, les provisions pour deux mois de graisse, savon, etc. ; le bidon plein d'eau,

une livre, un ustensile de cuisine, grand bidon ou marmite ; enfin le petit ménage particulier de chaque homme, son engin de chasse, de pêche ou l'instrument de sa petite industrie ; il arrive souvent qu'en outre il faut emporter du bois et de l'eau.

Les romains, si vantés, avaient-ils de plus lourds fardeaux ? Nous le demandons à Salluste. Quand les spectateurs virent que les mulets n'arrivaient pas, mais que chaque homme empoignant son sac d'une main nerveuse, le faisait, d'un coup sec et vigoureux, sauter jusqu'à l'épaule ; quand, le défilé commencé, ils virent l'aisance élégante, la crâne désinvolture, la fière contenance avec laquelle nos bataillons enlevaient le pas malgré le poids du sac, il y eut un long murmure dans la foule. Clairons, tambours et musique lancèrent leurs triomphantes fanfares ; la colonne s'ébranla ; la population, muette d'abord, puis bruyante, bientôt enthousiaste, nous acclama, et l'armée fut saluée de bravos prolongés. Plus tard la foule suivit jusqu'au bivac ; une nouvelle surprise l'y attendait.

Notre armée est la seule qui possède ces merveilleuses petites tentes où le soldat trouve un abri contre le soleil, la pluie et le vent. A l'étranger, un corps de troupes se fait suivre par de longs convois, s'il veut avoir des tentes ; mais chacun n'y porte point comme chez nous sa maison de toile sur ses épaules. Les bataillons, en arrivant sur le terrain, formèrent les faisceaux, mirent sac à terre puis déroulèrent les carrés de toile, les assemblèrent, plantèrent les bâtons, enfoncèrent les piquets et une ville surgit comme par enchantement, avec ses rues ; sur les fronts de bandière les feux flambèrent, les marmites furent placées sur des foyers creusés avec les pioches des hachettes ; le café fumant fut servi ; dix minutes après l'arrivée — dix minutes, montre à la main — l'armée avait dressé son camp et prenait son premier repas. Jamais on n'a atteint pareille célérité. Les spectateurs étaient ébahis.

Nombre de dames, au bras de leurs maris, étaient venues visiter curieusement le bivac ; on leur en fit gracieusement les honneurs ; réservées

d'abord, timides, n'osant s'engager au milieu de nos rues, elles furent si galamment accueillies, entourées de prévenances si discrètes, qu'elles furent bien vite rassurées.

Elles nous accablèrent de questions auxquelles on répondit de façon à satisfaire cette curiosité inquiète et naïve qui est l'apanage des femmes ; elles furent charmées de nos façons d'agir et, dès le soir même, l'armée avait pour elle la sympathie des dames c'est-à-dire l'opinion publique sur laquelle la femme, en tout pays, exerce une influence prépondérante.

C'était la plus belle et la plus précieuse conquête qu'il fût possible de désirer.

PREMIÈRES MARCHES

Réembarquement des Espagnols et des Anglais. — Une fière parole. — Plus grands que nature. — Pieds nus. — Les marins à terre. — Les mystères de la marche. — La charge des chasseurs d'Afrique. — Un contre cinq. — Les gauchos mexicains. — Une route pavée de morts.

On sait que notre faible colonne, qui devait opérer avec les Anglais et les Espagnols, fut bientôt réduite à elle-même. C'était pendant la première étape; les trois corps marchaient joyeusement. Soudain arrive un courrier; une vive agitation se manifeste dans les rangs de nos alliés, puis tout à coup on les voit faire demi-tour. Notre armée ne se composait que de quelques milliers d'hommes perdus au milieu d'un immense empire. Cortez n'avait contre lui que des Indiens mal armés et terrifiés par les cavaliers qu'ils prenaient pour des centaures,

par les armes à feu dont ils comparaient les effets à ceux de la foudre. L'amiral Jurien de la Gravière n'avait pas plus de monde que le conquérant du Mexique, et en face de lui se trouvaient des forces organisées et considérables ; la situation était fort dangereuse. Le commandant en chef ne se découragea point ; il lança cette fière parole aux bataillons hostiles qui nous entouraient :

— Nous sommes l'avant-garde de la France !

Et sa petite colonne par sa mâle contenance soutint cette énergique déclaration. Personne ne faiblit, ni chefs, ni soldats.

Des masses nous menaçaient, mais dans cette position précaire chacun conserva une fière attitude qui imposa à nos adversaires prêts à se déclarer ouvertement contre nous au moindre signe de défaillance. — Nous étions peu nombreux, a dit un officier de zouaves, mais nous nous redressions si haut que l'ennemi vit en nous des bataillons de géants et n'osa nous aborder.

Notre prestige fut tel que l'amiral obtint des autorités mexicaines qui hésitaient à commencer la

guerre, d'occuper Orizaba, ville importante placée en dehors des Terres-Chaudes où sévit la fièvre jaune.

Dans notre marche, nous eûmes à faire l'éducation des marins-fusiliers, comme marcheurs. Ces matelots, fort braves, bien exercés, adroits tireurs, suffisamment dressés aux manœuvres d'infanterie, manquaient d'expérience au point de vue de la vie de campagne ; ils ignoraient les mille petits moyens par lesquels le soldat adoucit les dures nécessités de la guerre ; ils campaient mal ; ils s'épuisaient dans les marches ; ils se fatiguaient faute de certains soins, dont la pratique enseigne l'importance.

La coutume des marins est d'aller nu-pieds sur le pont des navires ; rien n'est nuisible pour eux comme la chaussure qui les gène horriblement. Une fois l'étape commencée, les braves matelots retirèrent leurs souliers et nous donnèrent le spectacle bizarre d'une troupe portant ses chaussures au bout des baïonnettes.

Mais un chemin n'est pas uni comme le pont d'un vaisseau et les cailloux mirent nos camarades dans un piteux état ; ils eurent bientôt des crevas-

ses, des ampoules, des déchirures qui les firent cruellement souffrir. Toutefois, ils tenaient bon par amour-propre ; à la halte suivante, ils essayèrent de remettre leurs souliers, mais leurs pieds enflés ne pouvaient y entrer ; il fallut finir l'étape ainsi. De plus, les sacs de toile des marins mal construits avec des planches de soutien trop faibles, se brisèrent ; la charge mal distribuée pesa lourdement sur leurs épaules ; enfin les courroies n'avaient pas encore formé aux endroits qu'elles frottaient ces durillons qui protégent sur certains points les corps endurcis des vieux soldats.

N'importe ! Les marins-fusiliers marchaient toujours. Nous admirions leur constance, car chacun de nous avait été conscrit et savait ce que pèse un havre-sac à la première étape ! Il faut vraiment un grand courage au jeune soldat pour suivre son bataillon ; à chaque instant il se sent faiblir et ne se soutient qu'à force de volonté. Tout en appréciant l'énergie de nos compagnons, on ne pouvait s'empêcher de rire de leurs réflexions ; ils avaient conservé les termes de la marine pour peindre les mou-

vements des troupes de terre et leur conversation produisait un singulier effet. Trouvant les marches trop longues, ils s'écriaient avec un juron provençal (presque tous étaient du Midi).

— Troun de l'air ! L'amiral il ne veut donc pas *stopper* ; moi je *vais jeter l'ancre* ici !

Ou bien encore : — Vent debout ! On fait une encâblure en avant et deux en arrière ; plus on avance plus on recule. Quand le terrain était ondulé par des mamelons ils se disaient : — Mauvaise mer ! Elle est houleuse. Ils avaient mis *le cap sur Orizaba* pour signifier qu'ils se dirigeaient sur cette ville ; quand ils butaient contre une pierre, ils avaient donné de l'avant contre un écueil. Enfin l'un d'eux s'étant endommagé les reins en tombant à la renverse, ses camarades le conduisirent au docteur en annonçant qu'*il s'était détérioré sa fausse cale en s'affalant sur un bas fond !*

Bref, ils arrivèrent à la nuit dans notre camp établi depuis longtemps déjà ; ils nous questionnaient pour connaître l'emplacement de leur bivouac, et la plupart voyant nos feux allumés, le re-

pas préparé et les tentes dressées, acceptaient notre hospitalité.

Ils nous abordaient en demandant :

— Pardon, camarades ; savez-vous où l'escadre est mouillée ?

— Sur la droite, là-bas !

— Là-bas, sous le vent ! faisait le marin. Eh bien, elle est trop loin ! Voilà une heure que je tire des bordées sans la rencontrer ; l'un me dit qu'elle est mouillée à tribord, l'autre à babord ; je stoppe et je mouille ici.

Et le brave matelot prenait place au feu, se reconfortait avec nous et s'endormait sous nos abris en murmurant :

— Chienne de traversée !

Nous avions tous rendu justice à la ténacité qu'avaient montrée les matelots pour nous suivre dans les conditions les plus désavantageuses ; nous résolûmes de leur montrer comment il fallait s'y prendre pour s'épargner toutes ces petites tortures qu'ils avaient endurées et qui ne laissaient pas d'être fort pénibles.

On leur apprit à verser du suif tiède dans leurs souliers, à se frictionner les épaules avec du rhum, à s'oindre d'huile à la façon des athlètes antiques ; on leur enseigna les petits mystères des *coups de sac* qui soulagent en rétablissant la circulation, et qui consistent à faire peser le havre-sac tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, tantôt sur les hanches en relâchant les bretelles jusqu'à ce qu'il pèse sur la giberne ; on leur recommanda surtout cette allure régulière, cet emboîtement du pas qui épargne les arrêts, les *à-coups* ; enfin on leur donna toute la théorie de la marche, car *bien marcher* est une science, une science difficile que nos régiments possèdent seuls par tradition. Nous en écrirons peut-être un jour les préceptes. Grâce aux zouaves, grâce surtout à leur bonne volonté et à leur énergie, les marins-fusiliers devinrent des marcheurs excellents ; ils avaient acquis, après la bravoure innée chez eux, la plus grande qualité du soldat. Le maréchal de Saxe a dit depuis longtemps : « La guerre est dans les jambes. »

Napoléon a répété sous une autre forme : « Tout

étant égal d'ailleurs, cinquante mille hommes qui ont du jarret en battront cent mille qui n'en ont pas. »

Notre armée, du reste, est merveilleusement douée sous ce rapport. Le Français a d'abord l'immense avantage d'avoir le pied cambré, tandis que la grande majorité des hommes qui n'appartiennent pas aux races latines ont le pied plat. De là cette supériorité de marche des armées françaises, italiennes et espagnoles, sur toutes les autres. Mais nous avons de plus un tempérament parfaitement équilibré, à la fois nerveux, sanguin et bilieux, dans des proportions admirablement combinées pour les déploiements de force. L'heure sonna bientôt où ces précieuses qualités de nos troupes furent mises à l'épreuve.

Après une station à Orizaba, notre colonne, pour l'exécution de conventions diplomatiques, dut quitter cette ville et se replier sur les Terres-Chaudes ; on crut pouvoir laisser quatre cents malades dans les hôpitaux ; la guerre n'était pas encore déclarée.

Dans notre marche vers les Terres-Chaudes, un

courrier nous apporta une sommation qui nous donnait vingt-quatre heures pour enlever nos ambulances d'Orizaba ; *ce délai passé*, ajoutait le général, *il ne répondait plus de nos malades !*

Il était en apparence impossible d'exécuter cette sommation ; nous étions déjà loin de la ville; mais la nouvelle des menaces faites par le général en chef de Juarez, circula dans les rangs et y excita une explosion de rage ; le sens de cette dépêche était trop net pour qu'on ne craignît pas que passé vingt-quatre heures nos blessés seraient massacrés; les bataillons demandèrent à grands cris le retour immédiat sur Orizaba, et ils fournirent une de ces marches forcées qui sont inscrites dans l'histoire comme faits prodigieux ; celle-ci peut-être comparée à celle de la division Masséna (1re campagne d'Italie) et aux étapes non moins fameuses des grognards de l'île d'Elbe après le débarquement de Cannes. Les marins-fusiliers nous prouvèrent qu'ils avaient profité de nos leçons ; ils marchèrent aussi bien que nous.

Soudain on aperçut un groupe de cent cavaliers

mexicains ; c'était l'ennemi ! Un brave sous-lieutenant des chasseurs d'Afrique, M. Lemaire de Fauchey, s'élança contre les Mexicains, à la tête d'une vingtaine de chasseurs d'Afrique ; il fournit une charge magnifique.

Les chasseurs abordèrent l'ennemi, quoiqu'il fût cinq fois plus nombreux, le culbultèrent au premier choc et le poursuivirent avec acharnement.

C'était notre premier succès, peu important au point de vue matériel, immense sous le rapport de l'influence morale.

De tous temps les gauchos mexicains avaient joui d'une grande réputation de bravoure et d'adresse ; ils étaient même posés comme le prototype du cavalier hardi, intrépide, habile aux exercices équestres. Et voilà que vingt chasseurs d'Afrique mettaient en déroute un escadron de cent hommes, tuaient, blessaient ou prenaient la moitié de cet effectif et dispersaient le reste.

Nos hourrahs saluèrent le retour de nos chasseurs, qui venaient d'inaugurer si brillamment cette guerre.

La colonne continua sa marche; pendant l'espace d'une lieue le chemin se trouva de distance en distance jonché des dépouilles de l'escadron ennemi; on rencontra même plusieurs chevaux sans maîtres.

Cependant une grande inquiétude planait toujours sur notre colonne ; chacun pensait aux blessés que peut-être à cette heure l'ennemi avait massacrés ; enfin, après de longues heures d'anxiété, on aperçut les remparts d'Orizaba ; notre émotion devint poignante.

Allions-nous retrouver nos frères d'armes vivants !

LES AMBULANCES D'ORIZABA

La ville est déserte; où sont nos blessés? — Un fort improvisé. — Zouaves et guerillas. — Le lazo.

Plus la colonne approchait d'Orizaba, plus l'inquiétude devenait poignante.

A une lieue de la place, des cavaliers envoyés en reconnaissance annoncèrent que la ville semblait déserte; cette triste nouvelle serra tous les cœurs. Qu'avait-on fait de nos malades? Etaient-ils prisonniers ou, comme le laissait prévoir le général Saragoza, qui n'en répondait plus passé vingt-quatre heures, nos malheureux camarades avaient-ils été égorgés par des bandes féroces?

De pareils massacres avaient eu lieu déjà dans ce pays tourmenté par les guerres civiles, et l'on savait

que nos adversaires avaient à leur service des guérillas qu'un crime n'épouvantait pas; — plus tard, les conseils de guerre eurent à purger le pays de ces troupes de brigands qui tuaient et pillaient indistinctement les partisans de l'intervention et ceux de Juarez. — La colonne exténuée de fatigue, hâta néanmoins le pas pour tâcher de recueillir des renseignements sur nos ambulances.

Les rues étaient silencieuses, pas un soldat ennemi n'apparaissait; Orizaba était abandonné par Saragoza; nos éclaireurs ne s'étaient point trompés.

Tout à coup la colonne s'arrêta en tressaillant; un clairon répondait à nos clairons; la marche des zouaves retentissait dans la place; c'étaient sans doute nos malades qui nous avertissaient qu'ils étaient encore là!

On courut et l'on trouva le couvent, qui servait d'hôpital, barricadé, crénelé et armé; c'était une véritable forteresse dans laquelle s'étaient enfermés nos quatre cents malades.

Deux longs cris de joie montèrent jusqu'au ciel, les barrières furent démolies, la colonne se préci-

pita dans le couvent et trouva sous les armes tous ceux de nos valétudinaires qui pouvaient se traîner hors de leurs lits.

Voici ce qui s'était passé:

Le général Saragoza avait ordonné aux ambulances de se rendre à *merci*; mais ce mot *merci* peut cacher tant d'interprétations que l'on résolut de défendre l'hôpital et de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se livrer à l'ennemi.

Malades, infirmiers, chirurgiens, tous se mirent à l'œuvre, organisant une énergique résistance; avec cette intelligente activité qui caractérise les Français, ils avaient en deux heures improvisé une formidable citadelle, à laquelle l'ennemi n'osa donner l'assaut.

Pourtant les assiégés, —il y eut blocus, — purent croire plus d'une fois que l'attaque allait commencer; mais ils firent si bonne contenance que, craignant le ridicule d'une attaque infructueuse, l'ennemi se retira.

A notre approche, la garnison de l'hôpital crut au retour des Mexicains et prit les armes; nous fû-

mes saisis à l'aspect de ces compagnies de fiévreux dans les mains desquels tremblaient les fusils. Les plus malades étaient assis aux créneaux, plusieurs enveloppés de couvertures et grelottant; ceux-là n'avaient pas la force de venir à nous. C'étaient là de bien faibles défenseurs; mais quels cœurs de bronze battaient dans ces poitrines amaigries!

L'héroïsme avait galvanisé tous les courages, et cette ambulance eût renouvelé les miracles que fit celle du Tlemcen aux temps critiques de nos campagnes d'Afrique.

— Nous voilà! avait-on crié à ces malades intrépides; ne craignez plus rien, nous nous battrons pour vous.

— Tonnerre de Brest! murmura un fusilier marin qui n'avait plus que le souffle; nous espérions mourir en soldats et il faut se résigner à mourir de la fièvre!

— Va, mon garçon, lui dit un docteur, tu en réchapperas; tu viens d'avoir une crise qui te sauvera.

En effet, le Breton — c'en était un — se guérit, et put se faire tuer à la Puebla quelques mois plus tard.

La conduite de nos malades avait enthousiasmé la colonne ; on échangea les plus cordiales étreintes avec ceux qu'on revoyait après les avoir supposés perdus.

Un convoi fut immédiatement formé, et aussitôt que l'on eut tout organisé, la colonne se remit en marche pour repasser les Cumbrès en vertu d'une convention ; quitte à revenir bientôt, car le séjour des Terres-Chaudes nous eût été fatal, et nos effectifs y eussent été bientôt décimés par le *vomito-negro*.

Pendant la retraite, — retraite toute volontaire, — vers les Cumbrès, notre arrière-garde pendant les marches, nos avant-postes dans les bivacs, furent harcelés par les guérillas ; ceux-ci étaient très-habiles à enlever les hommes isolés ; ils se servaient pour cela d'une longue corde munie d'un nœud coulant. Quand ils apercevaient un traînard, ils se précipitaient sur lui à fond de train s'arrêtaient brusquement, lui lançaient leur *lazo*, attaché à son extrémité aux arçons de la selle ; puis ils repartaient au galop entraînant leur prisonnier par monts et par vaux.

Les guérillas parvinrent à nous *lacer* ainsi plusieurs hommes, desquels Saragoza espérait obtenir des renseignements; mais il est assez difficile de faire parler un Français quand il a résolu de se taire; pas un de ceux qui furent amenés devant le général ne consentit à lui répondre.

Les *laceurs* encouragés par quelques succès devinrent de plus en plus hardis; mais nos soldats apprirent à se débarrasser d'eux. Presque tous les zouaves portent à la ceinture un couteau arabe tranchant comme un rasoir; ceux qui furent *lazés* se servirent de ce *goutnie* pour couper la corde; dès lors chaque troupier fit l'emplette d'une bonne lame bien affutée pour s'en servir à l'occasion.

Un autre zouave trouva le moyen d'échapper au nœud coulant; ce moyen consiste dans une manœuvre fort simple. Au moment où le cavalier arrête sa monture pour jeter son lazo, on se couche à plat ventre; le lacet dès lors n'a plus de prise; cette méthode fut particulièrement recommandée et obtint un plein succès.

Mais ce n'était pas assez pour des hommes

comme les zouaves d'échapper aux *laces*, ils voulurent les prendre à leur tour.

Un soir ils avisèrent à la cime d'un mamelon un petit arbre qui leur parut propre à réaliser leur projet; ils s'empressèrent de le tailler à hauteur d'homme; la nuit venue, une belle nuit étoilée, ils entourèrent le tronc de l'arbre jusqu'à mi-hauteur d'une culotte; puis ils jetèrent sur lui un de leurs manteaux, dont ils rabattirent le capuchon sur le sommet.

L'arbre figurait assez bien dans la pénombre un factionnaire d'avant-poste; pour compléter la ressemblance, on dressa contre lui une carabine dont la baïonnette étincelait sous les rayons argentés de la lune; cela fait, deux hommes s'embusquèrent près de là.

Vers minuit, survint un guerillero qui rôdait autour du bivac; il aperçut la fausse sentinelle.

Le *laceur* se jeta aussitôt dans un petit ravin qui le couvrait et s'approcha le plus près possible de ce qu'il prenait pour un factionnaire.

A cinquante pas, il éperonna son cheval, fondit sur le tronc d'arbre, le laça et repartit.

Mais la corde retenue d'une part au tronc d'arbre, de l'autre à la selle se tendit violemment et imprima au cheval une si rude secousse qu'il s'abattit avec son cavalier.

Les deux zouaves embusqués coururent au Mexicain désarçonné et le firent prisonnnier. Conduit à l'état-major, le guérillero, *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris*, donna tous les renseignements que l'on désirait ; il offrit même, moyennant une solde raisonnable de servir de guide à notre colonne.

La fidélité au drapeau n'étouffait pas ces irréguliers ! Comme celui-là, retenu près de nous, ne prévint pas ses camarades du piége qu'on lui avait tendu, les zouaves purent renouveler leurs embuscades les nuits suivantes, et malgré le proverbe *non bis in idem*, ils réussirent souvent à capturer les guérilleros de Saragoza. Le premier soin en arrivant à un bivac était de choisir un arbre qui leur convînt, et depuis dans tous les camps on voit un tronc dénudé qui s'appelle le *poteau du lazo!*

Grâce à ces bons tours qu'ils jouaient aux gué-

rillas, nos soldats les découragèrent et ils évitèrent ainsi les pertes nombreuses qu'avaient précédemment subies d'autres armées, où l'on comptait en moyenne une dizaine d'hommes *lacés* par nuit.

MARCHE SUR LES CUMBRÈS.

En avant. — Les nuées du Mexique. — Un réseau de fer et de feu. — Les sauterelles de Juarez. — Le jeu n'en vaut pas la chandelle. — Au pied des Cumbrès.

Après la délivrance de ses blessés menacés dans Orizaba, la petite colonne française était revenue dans les Terres-Chaudes ; elle y fut renforcée par les bataillons du général Lorencez, qui prit le commandement en chef ; l'amiral Jurien de la Gravière était rappelé en France, et l'expédition perdait son caractère primitif d'une descente à terre de soldats de marine. L'amiral fut vivement regretté non-seulement par les fusiliers-matelots, mais encore par les zouaves que son caractère chevaleresque avait séduits ; il emporta les plus vives sympathies.

Le nouveau commandant eut bientôt conquis à

son tour l'affection des troupes ; il prit vigoureusement l'offensive et marcha sur Mexico, par la Puebla.

La colonne se composait du 1er régiment d'infanterie de marine, du bataillon de fusiliers-marins, du 1er bataillon de chasseurs à pied, du 99e de ligne, du 2e de zouaves, de trois batteries dont une de marine et une de montagne, cette dernière portée à dos de mulets ; le tout formant un effectif réel de six mille combattants auxquels le président Juarez opposait trente mille réguliers et des nuées de guérillas.

La colonne poussa en avant, suivie d'un convoi portant ses vivres et ses bagages ; les officiers étrangers furent frappés du petit nombre relatif de mulets nécessaires à notre armée. De tout temps, les marches ont été rendues fort pénibles, très-longues et très-périlleuses au Mexique par la difficulté de protéger les trains d'équipage contre les innombrables partisans qui harcèlent les colonnes ; mais chaque soldat portant chez nous sa tante et des vivres pour longtemps, ces difficultés se trouvaient

réduites des deux tiers. Des nuées de guérillas vinrent néanmoins se jeter sur nos bataillons, mais elles ne purent faire leurs prises habituelles; toutes les voitures et les cacolets de charge étaient si vigoureusement défendus qu'il fallut renoncer à toute espèce de pillage. La guerre d'Afrique a si bien formé notre armée, que de toutes les autres, elle est celle qui sait le mieux faire une étape au milieu des partis ennemis. En vain les bandes d'irréguliers s'abattirent sur nous; nous avions su nous envelopper d'un réseau de fer et de flamme. Les officiers étrangers admirèrent l'ordre de marche qui nous permettait d'avancer ainsi au milieu des flots de cavaliers qui nous pressaient de toutes parts; comme rien ne ressemble moins à une étape sérieuse qu'une promenade militaire, nous allons décrire à nos lecteurs la façon dont une colonne est organisée en territoire ennemi.

D'abord, avant de lever le camp, le général fait fouiller, par les éclaireurs de cavalerie, la route qu'il doit parcourir; puis ces éclaireurs prennent la tête à bonne distance, le mousqueton au poing, le

sabre dégagé de fourreau ; ils marchent l'œil au guet, l'oreille tendue, flairant de loin les embuscades, prêts à se replier à la moindre alerte ; leur salut dépend de leur surveillance et de leur décision ; ils sont à chaque instant exposés à tomber au milieu de forces considérables qui les écraseraient.

Vient ensuite le bataillon d'avant-garde qui détache une ou deux compagnies en extrême avant-garde ; si un fort parti de cavalerie charge inopinément, ces compagnies, prévenues par les éclaireurs, se replient sur le bataillon ; si, au contraire, elles ont affaire à de l'infanterie, elles se déploient en tirailleurs, couvrant d'une vaste étendue de feux leur bataillon et lui donnant le temps de se former en bataille sous leur protection.

Apparaît ensuite le centre de la colonne, puis le convoi, puis le bataillon d'arrière-garde. Arrivons enfin à ce réseau de baïonnettes dont notre armée sait s'entourer au besoin contre la cavalerie.

Aussitôt que des partisans sont en vue, nous lançons nos *flanqueurs* ; ce sont les zouaves ou les chas-

seurs à pied qui jouent ce rôle; à quelques cents mètres des flancs de la colonne et parallèlement à eux, ils forment un cordon de tirailleurs espacés de huit ou dix pas les uns des autres: ces tirailleurs font feu tout en marchant et leurs longues carabines tiennent l'ennemi à bonne distance. Lorsque celui-ci se groupe pour rompre cette ligne sur un point, les différentes compagnies de *flanqueurs* se rallient au pas de course, se forment en plusieurs cercles à rangs serrés; la colonne s'arrête un instant. Pour entamer le convoi, que, du reste, les bataillons du centre viennent soutenir au plus vite, il faudrait passer entre les différents cercles de flanqueurs, subir leurs décharges meurtrières et s'exposer à les voir accourir au moment où on s'emparerait des voitures, énergiquement défendues par les soldats du train, bien armés; et ceux-ci ont toujours montré dans ces sortes de luttes une intrépidité peu commune parmi les corps semblables des autres nations.

Enfin reste l'arrière-garde qui se garde à son tour par une ligne de tirailleurs, faisant feu en se repliant et nourrissant ce feu par le procédé suivant:

ils sont numérotés par groupes de quatre 1, 2, 3 et 4. Supposons deux cents tirailleurs en ligue : le 1 et le 3 de chaque groupe font feu et courent se placer à cinq pas en arrière, rechargeant en courant ; il reste en première ligne cent hommes, les 2 et 4 de chaque groupe, qui font feu à leur tour, et traversant les intervalles de cent autres en ligne derrière eux, se reploient cinq pas en arrière de ces derniers ; ceux-ci recommencent à tirer et à se replier, et ainsi de suite.

En cas de charge, le bataillon d'arrière-garde fait volte-face et forme le carré aux angles duquel se réfugient les tirailleurs, un genou en terre, la crosse de la carabine à terre, la baïonnette penchée à hauteur des naseaux des chevaux.

Après ces explications, le lecteur peut se figurer clairement une marche en colonne ; mais ce qu'il imaginerait difficilement, c'est le sang-froid, la bravoure, l'entrain avec lesquels s'exécutent toutes ces manœuvres ; les guérillas en étaient stupéfaits,

Que de pièges on leur tendit !

Un jour deux compagnies d'arrière-garde se trou-

vaient harcelées par quelques centaines de cavaliers qui, se tenant à distance, tiraillaient sans s'engager ; fatigué d'une lutte qui n'aboutissait à rien, le capitaine qui commandait résolut de donner une bonne leçon à ces guérillas et de s'en débarrasser ; il ordonna d'abord à une compagnie de faire mine de rejoindre la colonne, comme si, dédaigneux de l'ennemi, il avait assez de la moitié de son monde ; mais cette compagnie devait s'embusquer un peu en arrière du sommet d'une colline dont on était assez rapproché.

Les Mexicains voyant les tirailleurs en si petit nombre jugèrent que nous avions commis une grande imprudence en nous dégarnissant ainsi ; ils s'enhardirent et s'avancèrent, engageant une vive fusillade à laquelle on répondit mollement ; nos soldat se hâtaient, à mesure qu'ils gagnaient vers la colline, simulant la frayeur ; à mi-côte, ils prirent le pas gymnastique comme des gens qui craignent d'être engagés dans une mauvaise situation. Les Mexicains chargèrent ; les nôtres s'enfuirent au pas de course : une fois sur la crète du mamelon,

ils se jetèrent ; à gauche et à droite de la compagnie embusquée, prenant rang près d'elle.

Les Mexicains débouchèrent au galop, comptant sabrer des fuyards ; quand ils parurent au haut du mamelon, ils furent salués de deux cents balles, qui jetèrent bas une cinquantaine d'hommes; le reste tourna bride et s'enfuit. Les deux compagnies s'emparèrent de quarante-six chevaux et de quatre-vingts sabres ou fusils ; elles furent débarrassées de leurs adversaires pour le reste de l'étape.

Quand les irréguliers mexicains recevaient ainsi à brûle-poitrine une décharge inattendue ils se sauvaient avec tant de rapidité, et leurs coursiers faisaient des bonds si prodigieux, que nos soldats les avaient surnommés *les sauterelles de Juarez.*

Les guérillas essuyèrent souvent de pareils échecs, et ils disaient que pour enlever un mulet aux Français il fallait le payer du sang de dix hommes : le jeu n'en valait pas la chandelle.

Le 27 avril 1862, l'armée se trouvait au pied des Cumbrès, montagnes formidables qu'il fallait escalader pour en franchir les cimes ; Saragoza, avec des

troupes nombreuses, défendait ces contreforts que l'on avait surnommés les Alpes du Mexique ! Nous dirons comment furent prises ces imprenables positions, « *où mille hommes pouvaient arrêter une armée* ! « (proclamation de Saragoza). Jamais plus prestigieuse victoire ne fut remportée.

LES BIVOUACS

Le café de jubilation. — Illumination féerique. — D'un aigle qui vole plus haut que les vautours. — Le drapeau du 2e zouaves. — Les invisibles; un feu d'enfer. — Le cri de guerre des zouaves. — En avant, à la baïonnette! — Fuite et poursuite. — Immense sensation.

L'armée française était arrivée en présence de l'ennemi ; elle campait le 17 avril 1862 au pied des Cumbrès.

Les personnages hostiles à l'intervention, les indifférents même affirmaient que nous n'oserions jamais nous engager sur ces rampes presque à pic, semées de rocs surplombants et de précipices horribles ; chemins et sentiers serpentaient aux flancs d'abîmes insondables, et l'ennemi avait coupé ces passages d'embuscades, d'abatis, de fossés profonds ; puis, au débouché de chaque voie rendue imprati-

cable, il avait braqué des canons chargés à mitraille. Ces batteries étaient reliées entre elles par des bataillons nombreux que soutenaient de fortes réserves; la position était si formidable que nos amis eux mêmes, sachant notre ferme désir de livrer bataille, prédisaient un désastre.

Mais nos vétérans d'Afrique souriaient des présages de ces prophètes de malheur.

Le soir on vit du camp les crêtes se couronner de feux et toute la cime de la montagne étincela, formant une illumination splendide; nos soldats, allumant à leur tour d'immenses bûchers, firent resplendir leurs bivouacs; puis les escouades se groupèrent et préparèrent le *café de jubilation* ; c'est l'usage à la veille des batailles.

— Vos soldat sont bien gais, ce soir, disait un officier mexicain, notre allié, à un capitaine de zouaves.

— C'est demain jour de combat, répondit le capitaine, ils préludent à la fête qui se prépare.

Notre allié doutait du succès en regardant les

pentes abrusptes des Cumbrès qui se dressaient à perte de vue vers le ciel.

Pourrez-vous jamais atteindre ces hauts plateaux? demanda-t-il inquiet; les vautours seuls volent jusque-là.

— Venez, dit le capitaine; je vais vous montrer un aigle qui nous guidera là-haut.

Et il conduisit le Mexicain auprès du drapeau du régiment, planté en terre au milieu du bivouac et entouré d'une dizaine de vieux zouaves à la barbe grise, aux farouches allures ; c'était le poste d'honneur qui veillait sur ce précieux trophée. La brise du soir soufflait avec force, et les plis hachés du glorieux étendard flottaient au vent, étalant leurs nobles déchirures aux rayons de la lune ; la hampe trois fois brisée par les balles, montrait de fières cicatrices ; et, blessure superbe, l'aigle avait reçu un biscaïen en pleine poitrine, et était troué de part en part.

En face de ce drapeau magnifique qui avait assisté à tant de triomphes, l'officier mexicain se découvrit, tant ces lambeaux de soie brûlés par la

poudre imposaient d'admiration et de respect.

Après un instant de silence, le capitaine montra à son tour les Cumbrès et dit :

— Demain cet étendard sera arboré sur la plus haute de ces cimes, ou tous les zouaves auront vécu. Ne l'avons-nous pas porté, à travers cinquante mille Kabyles, sur les bords neigeux du Djeijera que jamais le pied des Romains n'avait foulé.

— Maintenant je vous crois, répondit l'officier mexicain.

Et il continua sa visite à travers les tentes ; partout nos soldats riaient et chantaient ; c'est que l'approche de la lutte donne à nos soldats une animation et une gaieté particulières et que leur nature s'exalte à la pensée des mâles émotions de la guerre.

La nuit parut bien longue à l'impatience des nôtres ; enfin la diane sonna et l'armée prit les armes ; le 1er bataillon de zouaves (2e régiment) et le 1er bataillon de chasseurs devaient enlever la position, soutenus par le 89e et les fusiliers-marins en seconde ligne (3,000 hommes en tout) ; notre artillerie ne pouvait pour ainsi dire pas protéger leur

ascension. C'était bien peu de monde contre les canons et les masses de Saragoza.

Les contreforts étaient si roides, que les Indiens avaient donné aux sentiers le nom de *Chemins-des-Chèvres;* et les projectiles en balayaient les rampes.

Lorsque les bataillons s'élancèrent, l'ennemi ouvrit un feu terrible ; mais soudain les assaillants disparurent comme par enchantement, et les canonniers ne surent plus où diriger leurs coups ; zouaves et chasseurs s'étaient dispersés et embusqués dans des accidents de terrain : pierres, broussailles, saillies de roc, arbres ou herbes hautes, tout servait à les couvrir.

Au lieu de suivre les voies tracées, ils prirent droit devant eux, surmontant avec une merveilleuse adresse les obstacles accumulés par la nature, sautant de rochers en rochers, franchissant les fossés, bondissant comme des chamois, apparaissant à peine dans leur trajet d'un point à un autre; ils tournèrent ainsi presque tous les postes qui, envahis, débordés, se replièrent en toute hâte.

Sur les crêtes, l'armée de Saragoza ne s'inquié-

tait point de ces tirailleurs, mais de leurs réserves qui suivaient le mouvement et gagnaient du terrain en profitant, à chaque halte, des plis du sol pour se défier des feux.

Toute l'attention de l'ennemi était concentrée sur cette seconde ligne, quand soudain ses postes débouchèrent en désordre sur le plateau, poursuivis la baïonnette aux reins par nos tirailleurs ; les fuyards se jetèrent dans les rangs de l'armée de Saragoza en proie à une indicible frayeur ; les généraux ennemis se demandaient qui avait pu causer cette panique, car nos tirailleurs étaient toujours invisibles.

Tout à coup, à huit cents mètres, éclate un feu imprévu, pressé, meurtrier, qui décime les rangs serrés de l'ennemi, qui répond au hasard, sans pouvoir viser, car zouaves et chasseurs se tiennent couchés sur la terre derrière des abris.

Autant nos balles font d'effrayants ravages dans les masses compactes, autant celles de l'ennemi passent inoffensives à travers nos lignes espacées et embusquées ; peu à peu nos tirailleurs rampant comme des panthères, se rapprochent de plus en

plus, faisant converger les projectiles vers les points vulnérables que leur merveilleux instinct leur indique; ils n'en sont bientôt qu'à quelques cents mètres; l'ennemi ne les voit pas encore; ils redoublent la fusillade. Les réserves se sont avancées prêtes à soutenir cette première ligne; l'heure est venue; les balles ont fait de larges vides dans l'armée ennemie.

Soudain un cri retentit, cri immense et puissant qui court d'une extrémité à l'autre de la ligne de bataille :

— En avant! à la baïonnette!

L'ennemi écoute déconcerté.

Au même instant surgissent devant eux deux mille hommes. Deux clameurs effrayantes vibrent dans l'air; le hurrah rauque et sauvage des chasseurs; l'aboiement aigu et strident du chacal, poussé par les zouaves.

Puis les deux bataillons se ruent avec une fougue indicible sur les positions entamées, se frayent un passage avec leurs baïonnettes, et coupent les masses ennemies en plusieurs tronçons.

Les réserves accourent.

Les soldats de Saragoza, cloués pendant quelques minutes au sol par la stupeur, sont épouvantés de sentir au milieu d'eux nos tirailleurs qui se sont massés en fournissant cette charge énergique; ils jugent la partie perdue. Les zouaves s'apprêtent encore pour une attaque à l'arme blanche ; les chasseurs vont s'élancer; mais toute l'infanterie de Saragoza se retire en se débandant; on lui donne la chasse et, malgré sa cavalerie, nous lui enlevons dans sa retraite deux obusiers, plus un de ses généraux, Ostioga, blessé et vainement défendu par son escorte.

Au début et à la fin de l'action, notre escadron de chasseurs se lança à fond et fournit plusieurs engagements qui assurèrent pour la seconde fois une grande supériorité à notre cavalerie; c'était merveille de voir les coursiers numides galoper à travers les escarpements avec une sûreté de pied incroyable, merveille aussi de voir nos chasseurs sabrer l'ennemi à outrance.

L'honneur de la journée, le général Lorencez le

constate lui-même, revenait aux zouaves, aux chasseurs et à l'escadron de cavalerie.

Nous expliquerons un jour comment notre armée est jusqu'ici la seule qui puisse ainsi former une première ligne de tirailleurs aussi dangereuse pour l'ennemi; nos adversaires et nos alliés en Orient et en Italie ont vainement tenté d'imiter notre tactique.

Le combat des Cumbrès nous coûta une quarantaine d'hommes seulement ; ce chiffre minime, mis en regard des pertes subies par l'ennemi, prouve surabondamment notre habileté à la guerre.

La nouvelle de la prise des défilés des Cumbrès causa une émotion profonde à la Vera Cruz, à Mexico et dans tout l'empire ; dans le principe on refusait d'y ajouter foi; le peu de troupes qui s'étaient mises en ligne, la foudroyante rapidité de l'escalade, la vigueur inouïe des charges produisirent une immense sensation. L'ennemi comprit qu'il ne nous tiendrait jamais tête en campagne ; il s'enferma dans les places fortes.

Certes, c'est un grand honneur pour une poi-

gnée d'hommes de décourager ainsi une armée qui ne manquait pas de bravoure — elle le prouva plus tard — et de la forcer à se jeter dans les villes murées.

Tel fut le résultat de cette journée mémorable.

COMBAT DE CUMBRÈS

Le carré de protection. — Les feux des bivouacs et la cuisine en plein vent. — Les mets inconnus; l'anguille de haie. — Le troupeau de la colonne. — Les grand'gardes et les avant-postes; les retranchements à la romaine; les embuscades. — Entre deux feux. — L'étau de fer.

Dans un précédent article, nous avons expliqué au lecteur comment une colonne peut fournir une étape quoique entourée de cavaliers ennemis; nous croyons intéressant de décrire un bivouac et la façon dont il est défendu.

On distingue deux sortes de bivouac; ceux qui sont formés par des grandes armées et qui, occupant plusieurs lieues d'étendue, ne pourraient être enveloppés, sont établis sur une seule face, l'infanterie en première ligne, puis la cavalerie, puis l'artillerie; ceux qui sont formés par des petites colon-

nes et qui marchent au milieu de forces nombreuses, pouvant les tourner, sont établis en carrés, cavalerie, artillerie et convoi au centre. Ces derniers camps ne sont en usage que dans notre armée ; nous avons trouvé cette méthode en Afrique où les Arabes, en nous cernant pendant la nuit, nous attaquaient souvent sur plusieurs points à la fois ; de là la nécessité de former un carré pour les repousser.

Nos adversaires au Mexique espéraient nous surprendre dans les premières nuits, en passant sur les derrières de nos campements ; ils ne s'attendaient pas à nous trouver partout prêts à les recevoir. Voici comment s'établissent ces bivouacs.

Supposons huit bataillons formant colonne ; les deux premiers arrivés sur le terrain font halte et s'alignent, les compagnies séparées entre elles par la distance réglementaire ; ils constituent la première face du camp. Les deux bataillons suivants s'alignent à leur tour, de manière à former angle droit avec la première face et à dessiner la deuxième ; les deux autres forment la troisième ; les deux derniers, la quatrième.

Aux angles et au milieu de chaque face on laisse les ouvertures nécessaires à la circulation.

Les troupes étant en carré, chaque bataillon place ses armes en faisceaux (ce qui établit les fronts de bandières), puis, à trente pas en arrière des faisceaux, on met sac à terre, on déroule les petites tentes et on les dresse.

Les officiers ont les leurs immédiatement derrière celles des soldats.

La cavalerie entre ensuite au camp, et forme un second carré à l'intérieur du premier ; de longues cordes, retenues à des pieux fichés en terre permettent d'attacher les chevaux par leurs longes ; près des lignes de chevaux, parallèlement à elles, les mousquetons sont rangés en faisceaux ; puis derrière les mousquetons les tentes. Pour l'artillerie, même système à peu près. Enfin, tout au centre du camp, les caisses à biscuit et les bagages sont entassés de façon à former les quatre murs d'une redoute, appui solide, dernier refuge dans les cas désespérés.

On le voit, tout est utilisé.

En avant des fronts de bandières, à trente pas, chaque escouade — une douzaine d'hommes sous les ordres d'un caporal — établit son foyer, soit en creusant un trou en terre, soit en rapprochant deux pierres. Le soldat qui est de cuisine ce jour-là court aux sources les plus proches pour puiser de l'eau ; une partie de l'escouade a dressé les tentes ; l'autre va ramasser du bois ; il est rare que dix minutes après leur arrivée, les zouaves n'aient pas pris un café ou une soupe à l'oignon et au lard. L'administration abat de son côté, dans le troupeau qui suit l'armée, un certain nombre de bœufs, et la répartition se fait pour le repas du soir.

L'animation d'un camp est extraordinaire : de tous côtés, ces hommes qui viennent de faire huit, dix et jusqu'à quinze lieues, vont, viennent, courent et se heurtent ; si l'ennemi n'est pas en vue, les zouaves surtout se répandent dans la plaine car le zouave est toujours *quœrens quod devoret*, cherchant quelque chose à dévorer. Tout lui est bon : il chasse, il pêche, il cueille des fruits et des légumes inconnus à tout autre et dont il prépare

d'excellents mets ; il ne néglige rien. Tout ce que l'administration abandonne d'un bœuf est habilement utilisé ; la panse fournit des *tripes à la mode de Caen* et du *gras double à la lyonnaise* ; le sang recueilli dans les vases d'étain et mis avec des oignons compose du boudin; les pieds de bœuf mijotés toute une nuit au piment fournissent au matin un fromage façon italienne qui se partage et s'emporte partout fumant des gamelles d'oseille, d'épinards et d'asperges sauvages, etc., etc.

Au Mexique, les serpents abondaient; et les zouaves, imitant les Belges qui raffolent des couleuvres, les mangeaient sous le nom *d'anguilles de haies* ; les mares fournissaient aussi de grandes quantités de grenouilles. C'est ainsi qu'on pourvoyait à l'ordinaire; nous en passons, et des meilleurs.

Mais ce n'est pas tout que d'établir un bivouac, il faut le défendre.

Chaque bataillon fournit aussitôt arrivé une compagnie de grand'garde ; cette compagnie va s'instaler à cinq ou six cents mètres du camp sur

un emplacement favorable, en face de son bataillon ; — une hauteur autant que possible ; — des védettes sont jetées aussitôt sur les points culminants et la compagnie travaille au plus vite à élever une enceinte en terre ou en pierres sèches, dans laquelle elle pourra se retrancher ; ainsi faisaient les Romains si vantés.

A la nuit, un cordon de sentinelles est déployé de façon à couvrir tout le front du bataillon qui dormira au camp sous cette surveillance ; comme chaque bataillon a sa grand'garde, les sentinelles forment donc, elles aussi, un grand carré à six cents mètres du bivouac. Les védettes sont placées deux à deux, à dix ou vingt pas de distance ; elles se creusent des trous en terre et les débris qu'elles sortent du trou, forment un petit abri en avant ; elles se trouvent ainsi garanties des balles.

L'ennemi ne peut s'approcher sans être entendu ; les sentinelles l'arrêtent alors par leur feu tout en étant à couvert du sien ; si l'assaillant est en force, les factionnaires se replient sur la redoute, laquelle peut tenir longtemps ; si l'attaque continue et de-

vient dangereuse, une compagnie dite de piquet accourt soutenir chaque grand' garde. Cette compagnie dort le ceinturon au côté, prête à tout. Il est impossible, si impétueuse que soit l'attaque, d'arriver sur le camp avant que toute l'armée ait pris les armes et soit disposée à recevoir l'ennemi, les canons aux intervalles de l'infanterie, la cavalerie sabre au poing et prête à charger.

La première fois que l'ennemi vint harceler nos bivouacs, il passa sur les derrières et on l'y laissa s'engager; il crut avoir cause gagnée et courut sur les tentes, pensant nous surprendre, piller les bagages et se retirer; mais il tomba sur un mur de baïonnettes et dut se replier. C'est là qu'on l'attendait; les grand'gardes le cernaient et il fallut défiler sous leur feu qui fut terrible.

Dure et sanglante leçon plusieurs fois renouvelée, qui apprit à l'ennemi qu'on n'aborde pas impunément un camp français.

ASSAUT DE LA PUEBLA

Les couvents de Puebla, et par quels moines ils étaient habités. — Illusions perdues. — L'assaut. Le clairon Roblet. — Fait d'armes d'un sergent des zouaves — Sous les boulets. — Un orage des tropiques. — Glorieux échec.

Après avoir passé les Cumbrès, l'armée se dirigea sur Mexico ; mais, sur son chemin, elle vint se heurter, le 5 mai 1862, contre la Puebla, place forte considérable, qu'il était dangereux de laisser derrière soi. Déjà toutes nos communications étaient coupées avec la Vera Cruz et notre escadre ; si l'on ne s'emparait pas de la Puebla, l'armée s'isolait au milieu des terres, sans base d'opérations, sans point de ravitaillement, sans ligne de retraite en cas d'échec.

La place cependant était redoutable ; elle avait

une garnison de 12,000 hommes, commandés en chef par Saragoza ; deux couvents, dont les murs étaient d'une épaisseur énorme, avaient été transformés en forts et dominaient la ville ; celle-ci avait toutes ses rues barricadées et chaque maison était devenue un bastion ; les constructions ont, au Mexique, une solidité dont nous nous ferions difficilement une idée d'après les nôtres.

On comptait s'emparer de Puebla sans coup férir; la diplomatie et la politique jouaient un grand rôle dans cette guerre ; on se croyait certain que de nombreuses défections affaibliraient la garnison et que celle-ci serait forcée d'évacuer la ville, dont les habitants étaient disposés à nous faire bon accueil.

« Telle était ma situation devant Puebla, écrivait le général Lorencez, la ville la plus hostile à Juarez, au dire de personnes dans l'opinion desquelles je devais avoir foi, et qui m'assuraient formellement, d'après les renseignements qu'elles étaient à même de recueillir, que je devais y être reçu avec transport, et que mes soldats y entreraient couverts de fleurs. »

Malheureusement, les illusions dont se berçaient nos alliés mexicains se dissipèrent plus tard à la voix du canon des forts. A trois lieues de la ville, on était encore si convaincu qu'une réception enthousiaste nous attendait, que les troupes eurent ordre de réparer le désordre apporté dans les uniformes par la marche.

Les zouaves, entre autres, blanchirent leurs guêtres et roulèrent leurs turbans autour de leurs chichias rouges.

Mais à quelque distance de Puebla le canon tonna.

— Entendez-vous, disaient nos auxiliaires, on salue notre arrivée en tirant à poudre. Un boulet qui vint rouler jusqu'à nous, prouva clairement que c'était un salut de guerre.

Il fallut prendre un parti.

Les personnes qui avaient renseigné le général affirmaient que c'était là un simulacre de résistance que nos partisans se déclareraient aussitôt que nous donnerions l'assaut; qu'il suffisait de lancer en avant quelques compagnies.

Mais le général Lorencez en jugea autrement et comprit toute la gravité de la situation ; il était bien difficile de reculer après s'être engagé si avant ; l'honneur voulait qu'on commençât la lutte, tant meurtrière qu'elle dût être ; si petites que fussent les chances du succès, notre devoir était de les épuiser toutes avant de nous retirer.

Le général prit ses dispositions. Les deux forts qui dominaient la place devaient être enlevés les premiers ; la colonne fit un mouvement tournant pour les aborder par les seules pentes accessibles.

Guadalupe était en face de notre gauche, San-Loretto à notre droite ; nos batteries montées furent placées à deux kilomètres des remparts et ouvrirent leur feu ; malheureusement ces pièces de campagne n'étaient pas d'un calibre assez fort pour faire brèche ; il fallut donner l'escalade à Guadalupe dans les conditions les plus périlleuses. Ce fort avait 2,000 défenseurs sous les ordres d'un général énergique, Negrette ; il était armé de 10 pièces de 24 ; de plus les terrasses et les clochers du Couvent étaient couverts d'obusiers de montagne ;

enfin, trois étages de mousqueterie en gradins garnissaient les remparts, et les tireurs s'abritaient derrière des sacs à terre : tous ces feux étaient plongeants.

Tels étaient les obstacles qui s'élevaient devant nos colonnes; en outre une nombreuse cavalerie tenait la pleine, menaçant notre convoi et paraissant disposée à prendre nos régiments à revers pendant leur attaque.

Un bataillon du 99e garda le convoi; un autre forma une réserve protégeant le derrière de nos colonnes contre la cavalerie. A gauche, le 2e bataillon du 2e zouaves et plus à gauche, encore quatre compagnies de chasseurs durent aborder Guadalupe de front; à droite, le 1er bataillon du 2e zouaves, les fusiliers-marins et l'infanterie de marine devaient passer entre San-Loretto et Guadalupe, tourner celui-ci et y pénétrer par la gorge.

On appelle gorge l'ouverture d'un fort située sur la face opposée à l'ennemi et destinée à livrer passage à la garnison; des madriers hérissés de lances ferment ces passages. Les deux colonnes étaient

accompagnées chacune d'une section de génie, dont les sapeurs portaient des échelles et des sacs à poudre destinés à ouvrir les réduits.

Le signal donné, les deux colonnes s'élancèrent ; celle de gauche, droite devant elle ; celle de droite, s'engageant entre les deux forts et disparaissant bientôt au milieu des ondulations de terrain. On comptait surtout sur le mouvement tournant de cette dernière ; l'attaque de face étant destinée à détourner l'attention de l'ennemi. Sur ce point, zouaves et chasseurs se précipitèrent droit devant eux, abordaient intrépidement le front de Guadalupe ; une épouvantable décharge les couvrit de projectiles ; les obus, les boulets s'abattirent sur eux, ils continuèrent leur course ; mais, à 300 mètres, les pièces vomirent la mitraille, plus meurtrière que les boulets ; les crêtes des maisons se couronnèrent de rideaux de flammes ; 2,000 hommes nous fusillaient du haut des toits ; nous fûmes battus par un ouragan de fer et de plomb qui couchaient des rangs entiers sur le sol.

Bondissant sous cet orage épouvantable, zouaves

et chasseurs sautèrent dans les fossés, puis sous une grêle de balles, dressèrent leurs échelles aux murailles et parurent bientôt sur le rempart.

Malheureusement le feu de l'ennemi était si violent que tous ceux qui se hissèrent sur les parapets retombèrent au fond des fossés, criblés de blessures ; un seul, le clairon Roblet, des chasseurs, s'y maintint pendant quelques instants ; il sonnait la charge à pleins poumons ! Avant de redescendre, il agita son képi en faisant à la garnison ennemie un geste d'énergique défi, qui souleva un cri de colère.

L'impossibilité d'enlever le fort de vive force était démontrée : la colonne se rallia derrière un pli de terrain ; c'est alors qu'eut lieu le beau fait d'armes d'un sergent de zouaves qui, apprenant que le sabre de son capitaine blessé était resté dans les fosses, eut l'audace d'aller l'y chercher « pour ne pas laisser une arme d'officier aux mains de l'ennemi. »

Toute la garnison tira sur lui ; mais il revint sain et sauf par un miracle de chance. Cependant la colonne tournante ne reparaissait point, quand

tout à coup on la vit revenir sur ses pas ; prise d'enfilade par San-Loretto, écrasée par les boulets de Guadalupe, elle s'était heurtée contre cinq mille hommes, formant une ligne de bataille entre ces deux bastions.

Elle avait chargé ; mais des masses de cavalerie s'étaient lancées au galop contre elle ; sa position était devenue si critique que tout ce qu'elle put faire fut de se dégager.

Elle vint se rallier à son tour derrière un accident du sol.

Le général Lorencez ne désespérait pas encore ; il avait gardé deux cents zouaves sous sa main ; il comptait reformer une colonne d'assaut, mettre ces zouaves en tête et tenter un effort désespéré qui peut-être aurait réussi.

Tout à coup un éclair déchira la nue ; la foudre mêla ses éclats fulgurants aux détonations de l'artillerie, un nuage creva sur nos têtes, des torrents de pluie, fouettés par un vent d'un violence inouie, tombèrent sur les pentes et les rendirent imprati-praticables.

Impossible de se tenir debout sur les escarpements ; la retraite sonna...

C'était un échec, mais un de ces échecs qui honorent une armée, en raison de l'héroïsme qu'elle a déployé.

RETRAITE DE PUEBLA

Charge de toute la cavalerie sur deux compagnies de chasseurs à pied. — Un assassinat odieux. — Les décorations de nos morts. — Les soldats du train et les mulets d'ambulance. — La mort sous son vilain côté. — Trabison — Un gant qu'on ne relèvé pas. — Nos cinq cents blessés, amputés en route. — Le mot d'un Américain.

Nos deux colonnes n'avaient pu s'emparer de Peubla, mais l'ennemi avait subi, lui aussi, un grave échec. Sa cavalerie, qui occupait la pleine, avait essayé de charger les assaillants; la contenance du bataillon du 99e qui protégeait l'assaut, l'avait intimidée ; elle n'osa pas dessiner franchement son offensive.

En se repliant sans rien tenter, elle aperçut deux compagnie de chasseurs, environ cent cinquante hommes.

Cette petite troupe gardait le flanc gauche de la colonne qui attaquait le front du fort; les nom-

breux escadrons ennemis trouvèrent cette poignée de chasseurs dispersés en tirailleurs, et répondant au feu de plusieurs compagnies qui nous inquiétaient.

Les Juaristes chargèrent en fourrageurs, comptant avoir bon marché de ces fantassins ; mais les chasseurs se rallièrent au pas de course et en cercle ; ils reçurent les cavaliers à la baïonnette. Ceux-ci furent si surpris de la promptitude de ce ralliement qu'ils tourbillonnèrent autour des compagnies.

— Ils nous ont fondu dans la main, disait plus tard un officier de Juarez fait prisonnier, et encore émerveillé de cette manœuvre.

Toutefois les escadrons se reformèrent, entourant le cercle des chasseurs : les deux petites compagnies furent littéralement enveloppées par des nuées épaisses de réguliers et d'irréguliers; toute la cavalerie donna contre eux.

Notre réserve, qui de loin assistait à cette scène crut ces cent cinquante hommes prisonniers ou massacrés. Les escadrons de l'ennemi s'abattirent

avec rage sur ce groupe isolé; les spectateurs regardaient anxieusement; tout disparut à leurs yeux au milieu d'un nuage de poussière et de fumée qui couvrit le terrain où se déroulait cette scène émouvante.

Cependant l'on entendait des cris de rage et une fusillade très-nourrie ; les chasseurs se défendaient

Bientôt tout bruit cessa ; l'on dut supposer qu'ils avaient succombé.

Mais peu à peu la fumée se dissipa et les chasseurs apparurent dans la pleine, fermes comme des rocs ; les cavaliers avaient fui laissant deux cents des leurs sur le terrain; ils n'avaient pu enfoncer les rangs de cette petite troupe héroïque qui fut saluée par de longs bravos.

Ce fait d'armes s'accomplissait au plus fort de l'action ; vers la fin, une compagnie du 1er d'infanterie de marine donna aussi un bel exemple d'intrépidité; pour laisser aux soldats du train le temps d'enlever les blessés, elle resta en ligne pendant vingt-deux minutes, lorsque déjà toute la colonne de droite s'était repliée. Le train montra en cette

circonstance cette froide bravoure, ce dévouement tranquille qui lui fait tant d'honneur. Les conducteurs doivent venir avec des mulets porteurs de litières et de cacolets, ramasser les blessés sous le feu de l'ennemi. Là où tombent les soldats, là est le danger.

Le conducteur du train a d'autant plus de mérite, que, tout entier à sa mission de paix, il ne prend point part à la lutte et ne s'exalte pas aux ardeurs énervantes de la bataille ; il voit la mort sous son aspect horrible en plaçant dans sa litière ceux qu'il trouve mutilés et sanglants sur le terrain ; souvent même il est obligé de poser un homme qui a cessé de vivre près d'un agonisant pour faire contrepoids à ce dernier.

Que de malheureux rendent le dernier soupir entre leurs bras !

Malgré ces causes de démoralisation, le soldat du train accomplit son devoir ; jamais en vain le clairon ne lui a lancé son appel de détresse pour lui signaler la chute d'un homme au fort de la mêlée. Où retentit la note lugubre, il accourt.

Aussi tout soldat qui a vu un champ de bataille, professe-t-il une estime profonde pour le corps des équipages, le plus modeste et un des plus utiles de l'armée.

Le général Lorencez avait établi son ambulance dans une ferme, et, il avait arboré le pavillon rouge au-dessus du toit; dans toutes les armées, le canon épargne les ambulances ; le général Negrete ne put empêcher ses artilleurs de tirer sur nos blessés. La responsabilité de ces actes ne remonte pas toujours aux officiers, trop de gens sans aveu se faisaient soldats au Mexique et montraient une lâche férocité, pour que les chefs pussent s'opposer à certains traits de cruauté.

C'est ainsi qu'un parti politique exalté avait fait fusiller le général Robles sans preuves, sans motifs, s'appuyant sur ce seul fait qu'il nous avait fourni des vivres ; or, à l'époque de la livraison nous étions en relations amicales avec Mexico.

Ce crime avait soulevé une indignation générale ; de même les traitements indignes infligés aux dépouilles mortelles de quelques braves qui

étaient tombés sur les remparts de Guadaloupe, excitèrent la réprobation de la partie saine de la garnison. On n'en vit pas moins quelques misérables porter sur leurs poitrines les croix et les médailles enlevées sur les corps de nos vaillants soldats : un jour, un loyal officier de réguliers arracha un de ces insignes à un bandit des guérillas qui se pavanait devant lui ; pris plus tard au second siége de Puebla, il remit cette médaille à notre état-major.

Le général Lorencez, aux premières ondées de l'orage qui interrompait l'assaut, jugea qu'il était impossible de donner suite à la seconde attaque ; il fit une fière retraite vers son camp où se tenait le convoi ; l'ennemi, quoique doublement supérieur en nombre, n'osa sortir de la place et nous inquiéter ; ses pertes l'avaient découragé. Nous lui avions tué ou blessé douze cents hommes ; nous en avions eu près de cinq cents hors de combat.

Pendant la nuit, nous nous attendions à une sortie ; la garnison ne bougea pas ; ce fait dit assez combien notre élan et notre acharnement avaient

produit d'effet sur elle ; ce résultat était presque un triomphe. Le général Lorençez dut songer à se replier sur Orizaba, où ses troupes seraient à l'abri de la fièvre jaune et pourraient attendre, non loin de la Vera Cruz, des renforts de France.

Le général espérait, d'après des renseignements dignes de foi, que des corps d'armée considérables viendraient le rejoindre ; il ne voulut pas quitter la Puebla de suite ; il tenait du reste à bien constater que l'ennemi n'oserait pas sortir de la ville ; les 6, 7 et 8 mai, il demeura campé sous les murs de la place.

Enfin il apprit que Zuolaga s'était rallié à la cause de Juarez et empêchait le général Marquez, notre allié, de faire sa jonction avec nous.

Le général prit la route d'Orizaba ; mais il s'arrêta encore le 9 et le 10 à la première étape, car on annonçait que l'ennemi nous suivait ; fausse nouvelle il ne parut pas. Nous continuâmes notre route embarassés par 230 voitures contenant un mois de vivres, et par une ambulance transportant quatre cents malades ou blessés. Ces blessés furent admi-

rablement soignés en route par nos docteurs toujours si dévoués et par nos infirmiers qui se multiplièrent ; ces quatre cents blessés furent tous pansés et chaque soir ; beaucoup d'entre eux furent amputés pendant les haltes ; d'autres subirent des opérations plus difficiles encore ; très-peu périrent.

On doit ce résultat à notre belle organisation de transport : ces cacolets où l'on est assis comme dans un fauteuil, ces litières où l'on est couché, sont des inventions que nous envie l'Europe et qu'elle n'applique pas. On ignore pourquoi.

Peut-être la sollicitude pour les blessés est-elle plus développée en France que partout ailleurs ; peut-être aussi les armées ennemies n'ont-elles pas eu des Larrey et des Desgenettes pour créer des services d'ambulances ; chacun sait quel était le triste sort des blessés avant ces deux grands hommes auxquels l'armée sera éternellement reconnaissante.

Il est de plus constaté que le voyage au grand air empêche le développement du typhus, si fatal dans les hôpitaux ; les étapes procurent aussi aux

hommes souffrants des distractions qui influent heureusement sur leur moral.

En arrivant à Orizaba, nos valétudinaires étaient dans l'état le plus satisfaisant, et c'est un titre d'honneur pour nos chirurgiens.

Nous résumerons le combat de Puebla par ce mot d'un Américain qui se trouvait dans la ville :

— Je donnerais mille dollars, disait-il, pour essuyer un échec comme celui que le général français vient de subir !

Et l'on sait si le Yankee tient à ses dollars !

RETRAITE DE PUEBLA

(SUITE)

La marche des lions. — Les Thermopyles. — Les amputés et les précipices. — Les remparts de bois. — Quatre hommes et un caporal. — Grande bataille entre cinq chasseurs d'Afrique et trente cavaliers mexicains. — Conséquences immenses d'une petite victoire. — Ingénieuse idée d'un zouave. — Une superstition indienne.

Après l'assaut de Puebla, la colonne fit sur Orizaba une retraite que les Indiens appelèrent la *marche des lions*.

Cette contenance superbe, cette persistance audacieuse à braver et à provoquer l'ennemi devant ses murailles, ces stations prolongées chaque fois qu'il était annoncé comme nous suivant, nos fières allures enfin frappèrent l'ennemi de respect. La population jugea entre nous et nos adversaires : le souvenir du combat de la Puebla fut effacé. Du

reste, nous n'avions pas été vaincus en race campagne; nous n'avions même pas essuyé une défaite; nous n'avions éprouvé qu'un simple échec en attaquant un fort sans succès. Notre prestige, loin d'être entamé, avait grandi de la terreur que nous inspirions à la garnison.

Nous n'avions qu'une pensée : venger dans un prochain combat nos camarades tombés au pied de Guadaloupe.

Nos adversaires n'avaient qu'une crainte, se heurter en plaine contre d'intrépides soldats qui avaient couronné avec tant de hardiesse les remparts de Puebla.

Ils n'espéraient nous arrêter et nous livrer bataille que sur les hauteurs des Cumbrès, plus difficiles à franchir au retour qu'à l'aller ; nous avions 500 hommes, le dixième de notre effectif, hors de combat; il fallait un millier de soldats pour garder nos blessés; le quart de l'armée se trouvait donc immobilisé.

La cavalerie de Saragoza nous devança aux Cumbrès et s'empressa de requérir tous les Indiens du

voisinage, auxquels, elle fit élever quarante embuscades ayant la hauteur et les fossés d'une redoute; des abatis d'arbres séculaires complétaient ces lignes de défense.

Ces obstacles, placés sur des hauteurs escarpées, formaient un ensemble de fortifications derrière lesquelles une compagnie était capable d'arrêter dix mille hommes; les Spartiates auraient bravé là des forces immenses; c'étaient les Thermopyles du Mexique!

Avec notre convoi, si considérablement augmenté par nos ambulances, nous nous trouvions fort compromis au pied des défilés.

Sans nos blessés, nous aurions regardé les cimes des Cumbrès d'un œil tranquille, certains de les atteindre et d'y remporter une glorieuse victoire; mais il fallait y transporter par des sentiers affreux cinq cents hommes mutilés dont l'état demandait les plus grands ménagements.

Faire gravir ces rampes à des amputés qu'une secousse tuerait, quelle tâche pénible, quand le canon couvrait de mitraille les flancs des contreforts!

Autre considération : placée entre nous et la mer l'armée de Saragoza nous coupait la retraite et nous enfermait entre les Cumbrès et Puebla. La cavalerie seule était arrivée d'abord : mais bientôt, pour nous enlever toute chance de succès, l'infanterie, débarrassée de tous les impédiments, nous avait devancés aux Cumbrès et s'était établie derrière ses retranchements : une terrible journée se préparait.

Survint un incident en apparence insignifiant qui changea cette situation dangereuse.

Un peloton de cavaliers d'élite choisis avec soin par les officiers ennemis occupait le village de Palmar et devait s'y cacher pour faire main basse sur nos éclaireurs lorsqu'ils reconnaîtraient cette position.

Quatre chasseurs d'Afrique et un brigadier parurent ; au lieu de s'engager dans le village, ils le tournèrent.

L'idée de nos chasseurs, qui avaient vu ces cavaliers, était de les attaquer en leur coupant la retraite et de les capturer. Une pareille prétention ne

pouvait germer que dans des cerveaux français.

Les cavaliers Juaristes, eux, trouvaient la manœuvre des cinq chasseurs fort maladroite ; ils se disaient que ces malheureux venaient se jeter dans la gueule du loup sans s'en douter.

Cependant nos chasseurs gagnent l'arrière du village.

Les Juaristes poussent un cri de triomphe et s'élancent.

Les chasseurs poussent un cri de joie et chargent à fond.

Les Juaristes, qui n'avaient qu'une inquiétude, celle de voir leurs adversaires se dérober par une volte-face précipitée, restent ahuris par ce trait de folle témérité ; ils s'arrêtent comme on fait en présence d'un acte extraordinaire qui déjoue toutes les prévisions.

Nos chasseurs enlèvent leurs chevaux et tombent au milieu du détachement anéanti par tant d'audace ; les sabres menacent déjà les poitrines, que les cavaliers ennemis ne savent pas encore quelle contenance tenir. Sans se défendre, sans songer à

fuir, ils se rendent ou pour mieux dire se laissent prendre. Un seul s'échappe et va raconter au camp ce qui s'est passé.

Les chasseurs nous ramènent 24 prisonniers avec armes, chevaux et équipements ; l'armée croyait voir arriver des déserteurs, tant le groupe ennemi paraissait considérable à côté de nos cinq cavaliers; les juaristes, revenus de leur surprise, semblaient désespérés ; s'ils avaient eu leurs armes, peut-être auraient-ils tenté de se délivrer ; mais il était trop tard. Le seul homme qui s'était sauvé fit le récit de cet engagement; la nouvelle se répandit dans l'armée de Saragoza et la démoralisa, tant ce fait d'armes paraissait merveilleux !

Comment tenir contre des soldats capables de pareilles actions ?

Les généraux eux-mêmes perdirent toute confiance et ordonnèrent la retraite; ils évacuèrent les Cumbrès.

Il nous fallut trois heures de travail pour ouvrir un passage au milieu des retranchements abandonnés ; encore eut-on toutes les peines du monde

à transporter les blessés. Certains blocs de rochers entassés pour former les embuscades pesaient au moins quinze milliers.

Un fait singulier et qui prouve la présence d'esprit de nos soldats signala le travail de déblayement.

Un zouave s'était écarté le long des pentes pour rattraper un outil tombé dans un ravin. Tout à coup, un roc énorme, ébranlé par les efforts des mineurs, se détache et roule sur les flancs du ravin.

Le zouave est sur sa direction ; il s'aperçoit du danger, saisit un gros caillou et le jette devant lui ; puis il se couche.

Le bloc arrive en sifflant, brisant les arbres sur son chemin. On crut l'homme perdu ; mais il se releva sain et sauf ; la pierre avait ricoché en touchant le caillou et avait passé par-dessus le zouave.

Pour finir, citons une anecdote qui peint l'esprit dont la population était animée envers nous :

A Tecamalucan, une femme indienne donna à l'armée une preuve touchante de sympathie et

fuir, ils se rendent ou pour mieux dire se laissent prendre. Un seul s'échappe et va raconter au camp ce qui s'est passé.

Les chasseurs nous ramènent 24 prisonniers avec armes, chevaux et équipements ; l'armée croyait voir arriver des déserteurs, tant le groupe ennemi paraissait considérable à côté de nos cinq cavaliers; les juaristes, revenus de leur surprise, semblaient désespérés ; s'ils avaient eu leurs armes, peut-être auraient-ils tenté de se délivrer ; mais il était trop tard. Le seul homme qui s'était sauvé fit le récit de cet engagement ; la nouvelle se répandit dans l'armée de Saragoza et la démoralisa, tant ce fait d'armes paraissait merveilleux !

Comment tenir contre des soldats capables de pareilles actions ?

Les généraux eux-mêmes perdirent toute
fiance et ordonnèren
les Cumbrès.

Il nous fall
un passa
donnés

à transporter les blessés. Certains blocs de [illegible] entassés pour former les embuscades [illegible] moins quinze milliers.

Un fait singulier et qui prouve la [illegible]prit de nos soldats signala le travail [illegible] ment.

Un zouave s'était écarté le long des [illegible] rattraper un outil tombé dans [illegible] coup, un roc énorme, ébranlé par les [illegible] mineurs, se détache et roule sur les [illegible] vin.

Le zouave est sur sa direction. [illegible] danger, saisit un gros caillou et [illegible] puis il se couche.

Le bloc arrive en sifflant, [illegible] son chemin. On crut l'homme perdu; mais il se releva sain et sauf; la pierre avait ricoché [illegible] caillou et avait passé par-dessus [illegible] [illegible]

d'admiration : elle avait un nouveau-né, et comme le père était mort quelques mois auparavant, laissant son fils orphelin, elle voulait en faire plus tard un soldat, sachant bien qu'elle ne pourrait lui donner une position meilleure. Elle vint donc au camp des zouaves pour accomplir un acte de naïve superstition, et dans ce but elle demanda une cartouche à un sergent. Cette demande étonna celui-ci ; mais elle insista tellement qu'il finit par lui donner un peu de poudre ; elle la mélangea avec du lait, puis elle en fit boire une gorgée à l'enfant qui n'avait pas un mois.

Beaucoup d'Indiennes croient que quand on fait avaler de la poudre à un nouveau-né dans les trente premiers jours qui suivent sa naissance, si cette poudre appartient à un guerrier vaillant, l'enfant deviendra brave aussi.

Et l'Indienne avait voulu une cartouche française pour cette cérémonie singulière qui devait insuffler le courage dans les veines de son fils.

Le lendemain, 18 mai 1862, l'armée arrivait à Orizaba ; mais elle laissait à une-lieue en arrière,

au défilé d'Ingenio, le 89e de ligne pour fermer à l'ennemi l'entrée de la vallée.

A peine avions-nous quitté ce régiment, qu'un de ses bataillons se portait en toute hâte au secours du général Marquez, notre allié, qui, en nous amenant 1,500 cavaliers, s'était trouvé en présence de l'armée de Saragoza. Le 89e de ligne livra là un de ces combats de géants qui font époque dans les fastes de la guerre.

Nous en raconterons prochainement les émouvantes péripéties.

COMBAT D'ACULINGO

Marquez et ses Cavaliers.— Echec et mat.— Généraux et aventuriers — Un coup de hache sur une armée. — Une manœuvre à la Turenne. — Le commandant Lefebvre. — Le coup de bélier. — La contagion du courage.

Plusieurs généraux mexicains disposant de troupes considérables devaient nous prêter leur concours ; le général Lorencez avait compté sur les promesses faites, mais non tenues. Un chef influent, le général Marquez, avait sous ses cadres 2,500 cavaliers avec lesquels il occupait la ville de Matamora ; il fut inébranlable dans la résolution de rester fidèle à ses offres d'alliance, et il se mit en marche pour nous rejoindre. Mais un autre général, Otiaga, embrassa le parti de Juarez et, avec les troupes dont il disposait, il tint les cavaliers de Marquez en échec ; cependant, le 17 mai, quand la

colonne était encore à Tecamalucan, un officier d'état-major mexicain vint annoncer que le général Marquez approchait; bientôt en effet celui-ci se présenta. Il nous avertit que ses 2,500 cavaliers accouraient de Matamoras par des sentiers détournés, après avoir déjoué la surveillance de l'ennemi et que sa colonne nous rejoindrait bientôt à Orizaba, que nous devions atteindre le lendemain.

Ce renfort inespéré en cavalerie était pour nous une bonne fortune, car nous n'avions qu'un escadron de chasseurs. Marquez fut accueilli avec enthousiasme, tant à cause de la loyauté avec laquelle il tenait ses engagements qu'en raison du courage qu'il déploya ce jour même. Il avait quitté sa colonne escorté seulement de quelques cavaliers, et par des chemins de chèvres il avait devancé les siens ; il voulut retourner près d'eux.

En route, il pouvait rencontrer l'ennemi et, au cas où il eût été pris, il eût été fusillé comme le général Robles; il nous quitta néanmoins pour se jeter dans les montagnes.

Les généraux mexicains s'aventurent souvent de

la sorte ; admirablement montés, suivis d'une poignée d'hommes résolus, sur des chevaux très-*vites* ils ne redoutent pas les guérillas qu'ils distancent facilement en cas de poursuites. Restent les embuscades, les ruses de guerre, les piéges tendus ; mais tout chef mexicain est peu ou prou un homme du désert qui a pratiqué la vie d'embûches menée par les chasseurs des prairies ; ils ont un flair merveilleux pour éviter la présence de l'ennemi, mille ressources ingénieuses pour lui échapper. Marquez arriva près des siens sain et sauf.

Notre colonne avait, nous l'avons dit, continué sa route vers Orizaba, laissant à Ingénio le 89e.

Ce régiment était à peine campé qu'un coureur envoyé par Marquez annonça que Saragoza s'était placé a Aculingo, sur le point d'intersection de la route de Matamoras, par où venaient les alliés, et de celle de Puebla à Orizaba, par laquelle ils voulaient gagner cette ville.

Impossible de passer ailleurs, car les escarpements des crêtes étaient inaccessibles ; Saragoza fermait cet unique débouché.

Le colonel l'Hériller ne pouvait laisser sans secours ces 2,500 cavaliers, qui eussent été forcés de se disperser après des tentatives infructueuses ; mais il ne pouvait non plus abandonner le poste important qu'il gardait et par lequel il couvrait Orizaba ; il se décida à retenir un de ses bataillons près de lui et il envoya l'autre contre Saragoza, sous les ordres du commandant Lefebvre, avec deux obusiers.

Parti à deux heures et demie de l'après-midi, ce bataillon, fort de 500 hommes, arriva par une marche forcée, un peu avant cinq heures en présence de l'armée juariste ; celle-ci occupait une hauteur d'où elle dominait les cavaliers de Marquez arrêtés à la bifurcation des deux chemins.

Le commandant, sans s'étonner de la force de cette position et du nombre de ses adversaires, divisa sa troupe en deux colonnes : l'une menaça la gauche de Saragoza qui posta sur ce point la plus grande partie de son monde ; l'autre profita de cette maladresse pour attaquer le mamelon qui commandait le défilé par où Marquez devait passer.

Nos obusiers ouvrirent le feu ; mais presqu'en même temps que les projectiles, nos soldats furent au milieu des troupes ennemies, qu'ils avaient coupées en deux, comme un morceau de bois est fendu par un coup de hache ; les escadrons de Marquez s'élancèrent par la trouée que nos baïonnettes avaient faite, et ils opérèrent leur jonction avec nous.

Le but de cette journée était atteint, et les alliés n'avaient plus qu'à se retirer, en se défendant vigoureusement jusqu'à Ingenio, sur le bataillon qui s'y trouvait. Mais le commandant avait conçu l'audacieuse pensée, non-seulement de battre Saragoza, mais encore de disperser son armée après lui en avoir enlevé une partie par un beau coup de filet. Le commandant demanda à ses alliés s'ils étaient disposés à le seconder énergiquement, et, les voyant bien déterminés, il imagina une savante manœuvre; il voulait s'enfoncer avec son bataillon, comme un coin dans le centre ennemi, et le refouler ; en même temps ses obusiers cribleraient une aile et les cavaliers attaqueraient l'autre en la débordant ; prise entre le bataillon qui la dépasserait après avoir cul-

buté le centre et les escadrons de Marquez, cette aile devait se rendre ou périr.

Les auxiliaires mexicains jurèrent de se conduire vaillamment. Le bataillon, habilement groupé, s'ébranla ; les clairons sonnèrent la charge, et nos cinq cents fantassins, frappant les rangs ennemis comme un bélier frappe un mur, y pratiquèrent une large brèche ; ils poussèrent tout ce qui se trouvait en face d'eux la baïonnette aux reins, et se trouvèrent engagés au cœur de l'armée mexicaine. Le général Marquez choisit avec un tact militaire remarquable le moment d'agir ; il déborda au trot le flanc de l'aile gauche, se rabattit sur elle au galop et la rejeta sur le bataillon qui s'était hérissé d'une ceinture de fer.

Les juaristes mirent bas les armes.

Désarmés, ils restèrent à la garde de quelques hommes ; notre bataillon et ses auxiliaires achevèrent la dispersion de leurs adversaires qui s'enfuirent dans une déroute complète ; la cavalerie juariste avait seule conservé ses rangs ; elle voulut protéger les fuyards ; mais elle ne réussit qu'à se

faire sabrer et laissa plusieurs escadrons en notre pouvoir.

Quand on cessa la poursuite, on compta les prises : nous avions capturé 826 fantassins, 537 cavaliers, et nous avions enlevé un drapeau ; 145 cadavres et 280 blessés jonchaient le sol ; autant d'hommes moins grièvement atteints avaient échapppé ; c'était un désastre sanglant, une irréparable défaite.

Mais le plus étrange, c'est que nous n'avions eu que deux tués et vingt-trois blessés ! Quand les cavaliers de Marquez virent le plateau jonché d'armes et de débris, les crêtes sillonnées de fuyards éperdus, le mamelon couvert de prisonniers, puis, auprès de notre guidon triomphant, l'étendard juariste porté en berne, ils comprirent qu'ils venaient de s'associer à une lutte dont le retentissement s'étendrait au loin ; ils nous surent gré de les avoir en quelque sorte grandis à notre taille, et, dans l'enthousiasme de la victoire, ils échangèrent de cordiales étreintes avec leurs compagnons d'armes.

Avant cette journée, ils ne voyaient en nous que des

hommes combattant l'ennemi auquel ils avaient voué une haine mortelle; depuis, ce baptême du feu reçu en commun cimenta entre eux et nous une alliance indissoluble, fondée sur l'estime réciproque; ils furent toujours prêts à combattre et à mourir à nos côtés.

Nos adversaires ne comprenaient pas comment ces cavaliers avaient si rapidement conquis de précieuses qualités militaires et surtout cet élan fougueux qui les caractérisa ; le secret de cette transformation est tout entier dans la fascination de l'exemple ; il fut prouvé à Aculingo que la bravoure, comme la peur, est contagieuse.

BLOCUS D'ORIZABA

Différentes races. — Oppression des Indiens. — Crime et vendetta. — Une razzia en payant. — La Piastre bénie. — Pillages juaristes. — Une résolution audacieuse. — La colonne sauvée.

La population du Mexique se compose de trois races : les blancs qui descendent des Espagnols, les métis et les Indiens. Ces derniers, forment la majorité, et sont — qu'on nous passe le mot — les pères nourriciers du pays ; ils cultivent la terre, qui sans eux serait abandonnée, ils vivifient l'industrie et le commerce. Cependant ils étaient avant notre arrivée sous le joug des deux autres races qui les rançonnaient cruellement à la faveur de l'arnachie permanente ; pillés sans cesse par tous les soldats indistinctement, massacrés souvent, ils étaient les

victimes, les matyrs-nés de la guerre civile. Ils comprirent que nous devions faire cesser cet état de choses et prirent parti pour nous.

Mieux que toute explication, les faits suivants peindront la déplorable situation où était plongée à notre arrivée cette intéressante et laborieuse population des campagnes.

Pendant que le commandant Lefèbvre battait l'ennemi, la colonne expéditionnaire, ignorant cette victoire, rentrait à Orizaba avec le regret de n'avoir point rencontré Saragoza pendant cette retraite prolongée à dessein.

Dès le soir même, un Indien accourait, et comme le soldat grec de Marathon, il tomba aux avant-postes, brisé par une longue course ; il ne put d'abord prononcer que des mots inintelligibles ; on crut que ce malheureux était fou. Le pauvre diable n'était que fatigué ; il avait couru tout d'une traite pour avertir nos soldats qu'un grand triomphe venait d'illustrer nos drapeaux.

Cet Indien était un cultivateur auquel les juaristes avaient enlevé ses bœufs, ses provisions, ses pe-

tites épargnes ; puis, ils avaient emmené sa femme et ses filles que, plus tard, il avait retrouvées mortes et abandonnées au milieu des champs.

On conçoit la rage qu'un pareil crime avait excitée dans le cœur de cet Indien inoffensif, étranger à tous les partis ; il avait voué aux guérillas une haine acharnée.

Dès le lendemain il rôdait à la nuit autour du bivac de la bande dont il avait été victime, tuait une sentinelle et lui enlevait son cheval et ses armes.

La nuit suivante il avait l'audace de tomber seul et à cheval sur le campement des mêmes guérillas et il déchargeait audacieusement sur les bandits endormis sa carabine et ses pistolets ; puis il s'échappait sans blessures. Le surlendemain se livrait le combat d'Aculcingo ; il assistait à ce drame caché derrière une broussaille et tirant avec rage sur les juaristes ; quand notre succès fut évident, il se sentit enthousiasmé par la lutte de géants à laquelle il avait pris une part meurtrière ; il s'éprit pour les nôtres d'une admiration profonde et les regarda comme les vengeurs des Indiens si misérables de sa race.

La vue de ce champ de bataille jonché de morts le grisa en quelque sorte; il se sentit pris comme d'une joie folle qu'il voulut faire partager à toute notre armée. Laissant cavaliers et fantassins poursuivre Saragoza, il courut vers Orizaba et y arriva haletant; des courriers vinrent bientôt confirmer le récit qu'il avait pu faire après un instant de repos. Aussitôt sa mission terminée, il se reconforta d'une tasse de café et d'une gorgée d'aguardiente (eau-de-vie), puis il repartit.

— Où vas-tu? lui demanda-t-on.

— Poursuivre ma vengeance? répondit-il.

En effet, il retrouva son cheval qu'avant le combat il avait laissé à deux lieues d'Aculcingo, pour suivre, sans être remarqué, l'armée de Saragoza; et il poursuivit les fantassins éclopés de ce général, les sabrant pour son propre compte.

Chaque fois qu'un engagement eut lieu, le même Indien, sans cesse aux aguets, combattit à ses risques et périls de quelque coin du théâtre de l'affaire où il s'embusquait; il s'acharnait ensuite contre les fuyards, si nous étions vainqueurs.

On ne reconnut ces faits que trop tard pour arrêter cette vengeance impitoyable ; il eût été difficile du reste d'empêcher un homme dont le cœur était profondément ulcéré d'accomplir cette vendetta sanglante ; car il avait soin de se cacher de nous, sachant combien nous avions de pitié pour l'ennemi vaincu.

Nous avons cité cette anecdote parce qu'elle montre à quel point la population indienne était pillée et poussée à bout par les bandes juaristes, et, avant cette guerre, par tous les partis qui déchiraient la nation ; si l'on songe que les Indiens forment la grande majorité du pays, on comprendra comment ils nous accueillirent en libérateurs et quel appui ils nous prêtèrent. En toute occasion ils manifestèrent pour nos adversaires une aversion qui se traduisit plus d'une fois par des coups de fusil.

Les Indiens ne demandaient qu'une chose — eux qui sont les seuls producteurs — travailler en paix et n'être ni pillés, ni battus. C'est un vœu qui peut sembler fort naturel aux Européens ; mais il paraît qu'avant notre intervention c'était une prétention

exorbitante. En présence de nos soldats si bien disciplinés, cette population comprit que notre triomphe serait une délivrance ; elle le désira ardemment et y contribua. Elle nous fournit des convois, des auxiliaires et surtout des espions dévoués qui jouèrent mille fois leur tête pour aller chercher et rapporter de bons avis. Notre probité contribua puissamment à nous gagner l'affection des Indiens qui jamais n'avaient vu l'argent des gens de guerre.

Un jour nos officiers d'administration arrivent avec escorte dans un village ; à leur approche on cache toutes les provisions ; ils demandent du maïs aux habitants qui n'en ont pas, prétendent-ils. Les zouaves d'escorte ne se payent pas de cette défaite, et se mettent en quête, découvrent les cachettes et transportent le blé sur les mulets ; ensuite les officiers font venir le chef du village, qui tremblait de tous ses membres.

— Avez-vous encore d'autre grain ? lui demande-t-il.

— Hélas ! non, répond le pauvre homme ; vos

zouaves sont plus fins que les guérillas ; ils ont tout découvert.

Nos officiers se mettent à rire de la façon piteuse dont la chose était dite.

— Seigneurs officiers, hasarda alors le chef un peu rassuré, soyez généreux ; laissez-nous quelques sacs pour vivre l'espace d'une semaine, afin que nous ayons le temps de racheter d'autres provisions.

— C'est trop juste, dit-on.

Et on se rendit à ces vœux.

Les gens du village parurent nous savoir beaucoup de gré de cette concession. Mais ils étaient destinés à marcher de surprise en surprise. On compta les sacs, on les évalua un peu au-dessus du taux ordinaire, et on fit former le cercle aux propriétaires; ceux-ci voyant compter de l'argent manifestaient une visible inquiétude, supposant que les Français n'avaient pas fini leur razzia et allaient compléter par une contribution une somme fixée par leur général et devant être rapportée au camp.

Les choses se passaient ainsi avant nous.

Grande fut la stupéfaction de ces braves gens

quand on mit à chacun sa part de piastres dans la main : ils n'en revenaient pas d'étonnement ; les uns tombaient à genoux, les autres voulaient embrasser nos soldats. Dans leur reconnaissance, ils offrirent un banquet au détachement, et un *Te Deum* fut chanté dans l'église par le curé en l'honneur des Français *venus pour délivrer le pays de l'anarchie et des voleurs.*

Mais le détail le plus original, c'est qu'une piastre fût solennellement bénie et clouée sur le maître-autel, afin de rappeler ce mémorable événement car c'était pour les Indiens une date célèbre que celle où, pour la première fois, une force armée leur payait les vivres qu'elle emportait.

Malheureusement nous avions beau prêcher d'exemple, ce qui est la meilleure manière de prêcher, nos ennemis ne nous imitaient pas.

Quelque temps après, les juaristes pillaient le village et prenaient aux habitants tout ce qu'ils possédaient ; tout, y compris la fameuse piastre clouée sur le maître-autel.

Cet acte exaspéra les populations.

Notre conduite à l'égard des Indiens nous permit de rassembler des magasins considérables à Orizaba où nous voulions nous installer, et contribua puissamment au salut de la colonne. Quand on sut que les Français soldaient, on ne cacha plus le maïs ; c'était pour nous une question capitale.

En effet, nos adversaires espéraient que nous serions forcés de retourner à Vera Cruz où nos flottes nous ravitailleraient, mais où la fièvre jaune nous décimerait ; rester à Orizaba leur semblait impossible. Nous avions épuisé les ressources que nous avions emportées sur nos convois, et il fallait réunir des vivres pour longtemps, car les forces ennemies allaient et nous bloquer et nous fermer les communications vers la mer.

Le général Lorencez, avec une rare audace, s'établit à Orizaba, décidé à tenir en échec toutes les forces de l'empire ; il avait calculé que s'il parvenait à entasser pour deux mois de provisions seulement, il aurait le temps d'envoyer un bataillon à Vera Cruz afin d'y chercher un convoi.

Et un bataillon pouvait braver en race campagne

tous les guérillas du Mexique ; le 89e venait de prouver glorieusement que 500 Français culbutaient une armée juariste.

L'on apprit donc bientôt, non sans étonnement, à Mexico, que notre colonne se fortifiait dans Orizaba et y attendait intrépidement l'ennemi. Juarez comprit que nous échapperions aux fièvres jaunes des Terres-Chaudes; il résolut de nous y rejeter de vive force, et il fit marcher trente mille hommes contre nous.

Nous dirons les combats homériques qui se livrèrent entre notre poignée de braves et ces masses imposantes sous les murailles d'Orizaba.

LE THÉATRE

Fortifications improvisées. — Le serment d'honneur. — Le théâtre. — Dumanet en Chine. — Le caporal Durand — L'Anglais, sa main et son cœur. — Malentendu. — Les représentations sous les canons de Saragoza. — Encore des héros !

Orizaba où nous nous retranchions était une ville ouverte ; Juarez comptait nous y forcer sans peine ; mais en trois jours la place était en état de défense.

On utilisa d'abord le cours d'une rivière pour faire une protection sur l'une des faces de la ville ; puis on barricada toutes les rues, si bien que toutes les issues furent fermées, les maisons placées entre les baricades furent crénelées ; les murailles trop faibles furent consolidées. De la sorte on improvisa une enceinte continue et bastionnée.

On sait qu'un rempart doit être terrassé, c'est-à-

dire que derrière le mur de pierre s'étend une plate-forme de terre de plusieurs mètres d'épaisseur. Ces terres-pleins qui consolident les ouvrages de maçonnerie manquaient à nos fortifications ; on y suppléa en enterrant l'une sur l'autre des balles de coton dont on trouva un grand nombre ; les projectiles s'amortissaient sur elles.

En arrière de chaque barricade, les façades donnant sur la rue étaient percées de meurtrières, d'où l'on dirigeait un feu plongeant sur les assaillants. La barrière franchie, il fallait défiler sous une grêle de balles.

Enfin, nous avions établi nos pièces en batteries sur les points les plus favorables.

Tous ces travaux s'opéraient sous les yeux des douze mille habitants d'Orizaba, qui virent avec stupéfaction nos soldats à l'œuvre jour et nuit, ardents, infatigables, et opérant en soixante heures ce prodige de rendre imprenable à trente mille hommes une cité ouverte.

Les fortifications construites, il fallait les garder ; le général Lorencez dut mettre dans la défense un

ordre admirable. Chaque bataillon eut son quartier, chaque compagnie sa rue, chaque escouade son poste, chaque soldat sa place.

Le commandant d'un bataillon répondait sur l'honneur de son quartier, le capitaine de sa barricade, le sergent de son îlot, le caporal de sa maison, le fusilier de son créneau ; tous jurèrent de mourir plutôt que de reculer d'un pas.

Pendant le bombardement, ce serment fut énergiquement tenu.

Pour habituer chacun à trouver sans bruit et sans encombre la meurtrière ou le créneau qui lui était dévolu, un clairon donnait, soit le jour, soit la nuit, un léger signal ; on prenait les armes, on courait aux baricades et l'on était sur pied en trois minutes. Encore c'est beaucoup dire.

Ces dispositions prises, on s'inquiéta de faire connaître notre situation à Vera Cruz; envoyer un courrier était chose presque impossible, il eût été pris par les guérillas. C'est alors que le concours des Indiens nous fut utile ; les plus habiles d'entre eux s'offrirent pour porter nos dépêches.

Ils employaient les ruses les plus originales pour les cacher ; l'un d'eux fit copier le plus laconiquement possible sur un papier très-mince et d'une écriture très-fine les instructions du général au commandant de Vera Cruz ; il roula le tout en forme de pelote qu'il enduisit de cire et se l'introduisit dans le creux de l'oreille.

L'un de nos Indiens imagina un meilleur procédé encore ; arrivé à Orizaba, portant à la main une baguette garnie de feuilles sèches et arrachée à un arbre, il s'éventait négligemment avec elle en marchant. Il présenta cette petite branche en disant qu'elle contenait une dépêche.

— Elle est vissée, dit-il, mais je défie de trouver le joint.

Et en effet, il fallut qu'il la dévissât lui-même et tirât la dépêche du creux de cette baguette qu'à bon droit nos soldats appelaient *magique.*

Dans le cours de la campagne, un autre espion avait un chien qu'il rasait et auquel il avait ajusté une fourrure d'emprunt dont le plus habile n'aurait pas soupçonné l'existence ; le pauvre Indien fut tué

un soir, on ignore comment : son chien vint demander l'hospitalité à une de nos compagnies qui l'adopta.

En attendant que l'on pût nous envoyer des renforts et des convois, on s'arrangea pour passer gaiement le blocus.

Parmi les distractions qui furent imaginées, le théâtre mérite à coup sûr la première place ; il fallut tout y créer.

Décors, costumes, pièces, on était dépourvu de tout ; mais la fameuse troupe d'acteurs d'Inkerman avait laissé de trop glorieuses traditions pour qu'on restât court faute de moyens.

On parvint à jouer tous les genres dans une salle splendide, comble tous les soirs ; jamais les gens d'Orizaba n'avaient possedé une troupe aussi complète.

Vaudevilles et drames, opéras et comédies, tout enfin, jusqu'à des féeries, fut représenté. Les trucs de *Dumanet en Chine* étaient merveilleux ; les machines fonctionnaient comme à la Porte-Saint-Martin. On voyait un sabre transformé en pagode ; l'in-

cendie du palais d'été aurait fait courir tout Paris, blasé pourtant sur ces sortes de merveilles.

Un jeune zouave nommé Durand fut la base du succès ; il était la jeune première de la troupe pour la comédie ; la prima donna pour les opéras ; prima donna à ce point qu'on lui offrit un engagement sérieux et fort brillant pour San Francisco.

Toute l'armée du reste fournit des artistes ; mais de l'aveu de tous, Durand était incomparable ; plus tard à Mexico, il tourna toutes les têtes ; les dames l'accablaient de bouquets et ce fut certainement le plus heureux mortel de toute la colonne.

Le lendemain de la soirée où il parut pour la première fois sur le théâtre de Mexico, on vit arriver un président anglais fort riche à la direction ; il était en habit, ganté de frais, tenue de cérémonie.

Il venait offrir sa main et son cœur à la jeune première qu'il prenait pour une cantinière à la suite d'un malentendu facile à comprendre ; on lui prouva par les ordres du jour, que Durand était un rude soldat qui avait été cité à l'ordre de l'armée pour un fait d'armes héroïque.

Au second siége de Puebla, à l'assaut du pénitencier, il s'était emparé d'un obusier après avoir tué ses défenseurs, avait retourné la pièce et l'avait pointée sur l'ennemi.

Pour se fait il fut médaillé.

Cet artiste si brave a quitté le régiment, et nous ignorons ce qu'il est devenu; mais, où qu'il soit, s'il lit ces lignes, qu'il sache bien que tous se souviennent de sa bravoure et de sa gaieté, que nul n'a perdu la mémoire des heures joyeuses qu'il nous fit passer devant la rampe d'Orizaba, quand nous avions tant besoin d'oublier que des milliers de lieues nous séparaient de la patrie.

Nous devons payer aussi un juste tribut de reconnaissance à M. de Chabannes, un aspirant de marine, non moins brave que Durand, et qui fut chargé d'organiser le théâtre.

Tous les artistes, du reste, étaient de vaillants cœurs qui jetaient au vent les oripaux dès que tonnait le canon et qui accouraient reprendre leurs rangs dans leurs compagnies.

Les réprésentations dramatiques au milieu des cir-

constances critiques où nous nous trouvions donnent la mesure du caractère français, auquel les plus grands dangers ne peuvent enlever son insouciance pour la mort et la souffrance.

Des forces écrasantes bloquaient cette petite colonne ; elle en était réduite à la demi-ration, la faim rongeait les poitrines, et l'on allait s'amuser au spectacle !

Un officier ennemi fait prisonnier fut conduit à la représentation d'une charge burlesque imitée du Palais-Royal ; les rires et les bravos faisaient trembler les murs ; Saragoza, pourtant, s'avançait pour bombarder la ville.

A la vue de cette hilarité si franche, si bruyante, le Mexicain se leva et lança cette apostrophe :

— Vieux sol gaulois, tu es toujours la terre sacrée des héros !

Cette même nuit, l'attaque commençait et les obus pleuvaient sur nous.

Acteurs et spectateurs couraient aux armes.

LE RUISSEAU DES PIERRES

Trahison et guet-apens. — Vingt fusils contre trois mille carabines. — Sans quartier. — Les deux cantinières des zouaves.

Nos courriers indiens avaient porté nos dépêches à la Vera Cruz, grâce aux ingénieux procédés que nous avons décrits.

Vera Cruz était notre port de débarquement, notre base d'opérations ; c'est là qu'arrivaient tous les renforts, tous les secours envoyés de France ; nous annoncions au gouverneur que nous étions à court de munitions de guerre ; nous étions aussi menacés de manquer de pain dans un délai assez rapproché ; le commandant de la Vera Cruz résolut d'organiser un convoi et de nous l'envoyer sous une escorte qu'il avait sous la main.

Cette escorte ne présentait pas toutes les conditions de sécurité désirables, mais l'on avait tout lieu d'espérer que l'ennemi ne tenterait rien contre elle, des partis peu nombreux ten aient la plaine, Saragoza semblait profondément découragé ; de plus les circonstances étaient pressantes et il fallait confier la garde des fourgons aux hommes que l'on avait à sa disposition; c'étaient des convalescents, des infirmiers, des ouvriers d'administration, des cantiniers, des soldats du train ; les premiers, trop faibles pour avoir cette énergie morale et physique qui permet les luttes à outrance ; les autres, trop peu habitués au combat pour ne pas être inexpérimentés dans le maniement des armes et surtout dans les manœuvres difficiles de tirailleurs que nécessite la protection d'une longue file de voitures.

Enfin, il le fallait ainsi : nécessité n'a pas de loi.

On pensait aussi que l'armée juariste, démoralisée par sa défaite d'Aculcingo, n'oserait pas s'aventurer en race campagne et occuper sérieusement les routes entre Vera Cruz et Orizaba ; vaine espérance, on le verra !

Le convoi comptait plusieurs centaines de voitures dont quelques-unes étaient attelées de seize mules; les chemins étaient si mauvais que l'on ne traversait pas plus de dix kilomètres par jour; et ces étapes duraient souvent quatorze heures. L'ennemi eut donc tout le temps d'être averti qu'un convoi nous était envoyé, il put observer l'escorte et se convaincre qu'elle se composait surtout de non combattants, armés il est vrai, mais point aguerris.

Les *arreras* (conducteurs) des attelages nous trahissaient pour la plupart et donnaient aux espions de Juarez tous les renseignements possibles, encourageant nos adversaires à une attaque. Plusieurs chefs de guérillas, excités par l'appât du gain, — un butin considérable devait être le fruit de la victoire, — se rassemblèrent et s'entendirent; au nombre de plusieurs milliers de cavaliers, ils se groupèrent aux environs de Metta-Indios. Ils devaient tomber sur le convoi au moment où sa tête arriverait à ce bivac, le centre étant encore engagé au ruisseau des Pierres *(arrago de Piedras)*. Une partie de l'escorte commit la faute de quitter les voi-

tures, quand le bivouac fut en vue ; ces soldats fatigués par une marche pénible avaient hâte d'établir leurs tentes et d'allumer leurs feux ; ils étaient trempés jusqu'aux os et mouraient de faim.

Les guérillas avaient prévu toutes ces particularités ; le terrain les favorisait ; l'embarras du convoi, dont une partie était enfoncée dans le torrent, ajoutait pour eux aux chances de succès, sans compter leur immense supériorité numérique. Cependant ils n'osèrent pas charger ; ils filèrent de chaque côté du convoi, se dissimulant sans peine par des accidents de terrain ; puis, quand leur mouvement tournant fut terminé, ils engagèrent sur l'escorte une fusillade générale.

Ils espéraient mettre en fuite les défenseurs des voitures, mais ceux-ci ne songèrent qu'à opposer une énergique résistance aux assaillants. Ils saisirent leurs mousquetons pour opposer feu pour feu ; malheureusement presque tous étaient hors de service ; les ouvriers d'administration et infirmiers n'avaient pas songé, par ces pluies torrentielles, à entretenir leurs armes en bon état ; canons, baguettes,

batetteries, tout était rouillé, faussé, détérioré.

De plus, ils ne s'étaient point frabriqué, comme le font les soldats en campagne, des cartouchières de peau ou de toiles goudronnées ; la poudre était humide, la giberne ordinaire laissant l'eau pénétrer par ses interstices ; vingt fusils à peine purent être mis en ligne.

Deux cantiniers de zouaves se trouvaient parmi l'escorte avec leurs femmes ; ces quatre vieux soldats — nous comptons les cantinières — se groupèrent autour de l'officier d'administration qui commandait et devinrent, avec lui, l'âme de la défense ils raillièrent toute l'escorte, et, sentant l'impossibilité de répondre à la mousqueterie, ils chargèrent à la baïonnette une des trois bandes de guérillas, laquelle se dispersa devant eux, incapable de tenir contre le choc de cette petite colonne ; mais cette attaque avait éloigné notre troupe de son convoi, sur lequel s'abattirent les deux autres bandes. Aidées par les muletiers qui nous trahirent, elles coupèrent les traits des attelages et cherchèrent à renverser les voitures.

L'escorte revint sur ses pas et dispersa cette nuée de pillards ; malheureusement ces cavaliers ne s'enfuirent pas loin ; à portée de fusil, ils firent volte-face et recommencèrent à tirer ; le convoi se trouva enveloppé de nouveau d'une ceinture de flamme, et notre petit effectif subit des pertes rapides sans pouvoir se servir de ses mousquetons.

Cependant l'escorte tenta un effort d'une rare audace pour se dégager ; les soldats du train et quelques hommes, montés sur les mules dont ils se saisirent, se jetèrent au galop au milieu des assaillants de gauche, engagèrent une lutte à coups de sabre, au nombre de 30 au plus contre 500 hommes; le reste de l'escorte se lança en colonne contre les guérillas de droite. Ces misérables bandits tournèrent bride des deux côtés et disparurent. Nos soldats vainqueurs poussèrent un hourrah de triomphe et ramassèrent leurs blessés ; ils se croyaient sauvés et comptaient avec amertume les morts qui jonchaient le terrain ; tout à coup le feu de l'ennemi recommença plus précipité, plus ardent que jamais.

Nouvelles charges intrépides des nôtres, nouvel-

les retraites des guérillas ; mais à chacun de nos mouvements rétrogrades vers les voitures, les cavaliers de Juarez revenaient avec acharnement s'embusquer et cribler de balles notre détachement, incapable de riposter sérieusement. Cependant, chaque fois qu'un des nôtres, muni d'un fusil en bon état, tombait pour ne plus se relever, un autre prenait l'arme et s'en servait ; mais que peuvent vingt mousquetons contre plusieurs milliers de carabines!

Il devint impossible bientôt de courir sus aux assaillants ; le peu de survivants qui restaient sautèrent dans les fourgons et s'y abritèrent, tiraillant toujours ; peu à peu, les planches des voitures furent entamées, criblées et broyées sous la grêle de plomb qui s'abattait sur elles ; leurs défenseurs furent hâchés par les projectiles, et il ne resta debout que cinq personnes, les deux cantiniers, leurs femmes et un soldat du train, couverts par un chariot plus solide que les autres.

Une troupe régulière eût offert quartier à ces braves gens ; les brigands qui les attaquaient méprisaient trop les lois de la guerre et de l'humanité

pour avoir un peu de loyauté ou de pitié; ils prirent un sauvage plaisir à massacrer leurs adversaires jusqu'au dernier.

Le soldat du train saisit un cheval blessé qui passait à sa portée, sauta en selle, redonna à sa monture un reste de vigueur, et poussa droit au plus épais des groupes ennemis ; le cheval tomba en arrivant près d'eux ; le cavalier se releva, et entouré par une trentaine d'hommes, il éventra une douzaine de chevaux, blessa ou tua autant de guérillas, s'affaissa avec huit blessures, et trouva assez de force pour plonger son sabre dans la poitrine d'un de ceux qui l'achevaient.

Pendant ce temps un cantinier avait la tête cassée par une balle, l'autre gisait, à peu près inanimé, au fond du char ; restaient les deux femmes.

Blessées toutes deux, elles luttèrent jusqu'au dernier soupir et, lacheté inouïe, pas un cavalier n'osa aborder franchement la voiture et en finir par un coup de lance avec ces héroïnes, tant qu'elles furent debout. Ils les assassinèrent de loin avec leurs carabines.

Enfin ces deux femmes s'affaissèrent. Une troupe de véritables bêtes fauves s'élança sur leurs cadavres et les mutila d'une atroce façon. On retrouva les corps, témoins sanglants de cette barbarie infâme.

Un long cri de vengeance s'éleva dans l'armée quand un de nos bataillons, qui traversa plus tard le champ de bataille, ranconta ce qu'il avait vu.

Quels auxiliaires déshonorants que ces immondes brigands dont nos adversaires emploient les services !

Ces horreurs jetèrent sur le parti juariste une déconsidération qui railla bien des sympathies honorables autour de nous. Les cantinières si vaillantes du 2ᵉ zouaves dorment sous deux pierres modestes à l'ombre de deux arbres, près du théâtre du drame dont elles furent les héroïnes ; ces deux tombes attestent que nous eûmes à combattre des misérables qui égorgent les femmes !

COMBAT DU CERO BOREGO

Comment le 99e interprétait ces mots ; *forces considérables !* — Un défilé insolent. — Comment et pourquoi les juaristes fusillaient un Indien. — D'une petite femme qui aimait son mari et qui rendit un important servicc à l'armée française. — Le capitaine Dietrie et le général Ortega, ou soixante contre cinq mille ! — Un chant d'Homère. — Le capitaire Leclère. Une page de l'Arioste. — Ruse de guerre. — Affreuse déroute. Victoire immortelle.

Le massacre du convoi que nous avons décrit fut un évènement déplorable ; il privait la ville d'Orizaba d'un renfort en vivres et en munitions dont elle avait le plus pressant besoin ; une grande armée marchait contre elle pour l'assiéger.

Saragoza conduisait le corps principal ; Ortega amenait cinq mille hommes.

Pour entrer dans la vallé d'Orizaba, il fallait passer par le col d'Ingenio, défendu par le 99e, dont l'effectif montait à mille hommes environ ; mais

l'ennemi se souvenait des prouesses de cette poignée de héros à Aculcingo ; il campa en face du défilé, n'osant y pénétrer le premier jour.

Le 99ᵉ avait pour instruction de ne pas s'engager avec des forces considérables, et de se replier sur Orizaba pour concourir à la défense de la place.

Ce brave régiment avait interprété à sa façon les mots *forces considérables* ; il ne jugeait pas qu'une armée de vingt ou trente mille hommes constituât pour lui une masse assez imposante pour qu'il fallût éviter le combat ; au lieu de se retirer à l'approche des juaristes, il les contint pendant la journée du 12 ; il ne quitta son poste qu'au milieu de la nuit, *sur un ordre formel*, et il arriva dans la ville sans s'être laissé entamer. Il défila vers six heures du matin devant la garnison, dans un ordre parfait, narguant les masses ennemies qui remplissaient déjà la vallée.

Saragoza mit une incroyable lenteur dans ses opérations ; il nous laissa libres de tous nos mouvements pendant la journée du 13 ; de plus, il nous laissa deviner ses intentions quant à l'emplacement

de ses batteries ; si bien que nous pûmes établir les nôtres de façon à contre-battre efficacement les siennes.

Il est juste de dire pourtant que, malgré cette faute, ce général avait conçu un plan d'attaque très-habile ; pendant que son corps d'armée campait devant la place, celui du général Ortega s'emparait d'un pic prodigieusement élevé qui nous dominait au nord ; cette montagne s'appelle le *Cero Berego*; nous avions la conviction qu'il était impossible à l'artillerie d'en gravir les pentes ; mais Ortéga avait imaginé de rassembler tous les Indiens d'alentour ; il les avait attelés à ses canons, et il avait ordonné à ces malheureux de traîner ces pièces jusqu'aux crêtes, à travers les précipices ; la peine de mort était décrétée contre tous ceux qui hésiteraient à se rompre le cou au milieu de ces ravins escarpés qu'il fallait franchir.

Quelques pauvres diables qui refusèrent de se hasarder le long des rampes périlleuses du Borego furent fusillés ; cet exemple, qualifié d'energique par l'ennemi, stigmatisé par nous comme une

cruauté atroce, donna de l'impulsion aux travailleurs. Les batteries furent transportées sur le pic au prix de mille fatigues, de beaucoup d'accidents, de sang répandu, de jambes et de bras et reins cassés. Mais il s'agissait de misérables Indiens... et les juaristes se souciaient de la vie d'un Indien comme d'un tampon de fusil.

Toutefois la barbare façon dont les hommes de couleur furent traités en cette circonstance eut un résultat que l'ennemi n'avait pas prévu et que nous dirons bientôt.

Ortega avait terminé son installation le 13 au soir; il tenait Orizaba sous les gueules de bronze d'une batterie de mortiers qui allaient foudroyer la garnison sous une pluie de bombes, avec l'écrasante supériorité que peut donner le tir dirigé de haut en bas.

Tous les projectiles ennemis devaient arriver sur nous; pas un des nôtres ne pouvait atteindre le sommet du *Borego*. Nous allions donc nous trouver sous le feu plongeant d'Ortega, et sous les boulets des dix-huit pièces de Saragoza braquées dans la

plaine; entre deux armées, l'une sur notre tête, l'autre devant nous. Certes la situation était menaçante; il suffisait aux deux généraux juaristes de défendre leurs batteries et de nous anéantir sous les obus ou la mitraille; c'est ce qu'ils comptaient faire; franchement la tâche leur était facile.

Et ce qui ajoutait encore pour nous aux dangers que nous courions, c'était la complète ignorance où nous nous trouvions de la présence d'Ortega au-dessus de nous un peu plus haut que les nuages qui enveloppaient le *Borego* à mi-côte; le temps lui-même était pour les juaristes qui se réjouissaient de voir l'atmosphère brumeuse.

Donc tout se mettait contre nous; notre perte semblait assurée aux chefs ennemis qui nous voyaient anéantis, massacrés comme les pauvres cantiniers du convoi dont on venait d'apporter les dépouilles dans le camp de Saragoza; ces sanglants trophées d'un facile assasinat avaient excité de sauvages clameurs et un délirant enthousiasme.

— C'est un heureux augure! dit le général, tranchant de l'antique; demain ils auront vécu!

Mais à la guerre un fétu de paille sous la roue d'un canon, un grain de poussière dans la cheminée d'une carabine, un rien enfin suffit pour détruire l'effet des meilleures combinaisons. Une pauvre petite femme indienne, poltronne, frêle et chétive, une enfant qui aborda nos soldats à genoux, osant à peine leur parler, changea la face des choses.

Parmi les Indiens requis par Ortega pour ses canons se trouvait le mari de cette Indienne, laquelle tenait à son époux, jeune et beau garçon, qu'on lui rapporta deux heures après avec une jambe cassée.

Elle le confia à ses parents, l'embrassa et partit.

— Où vas-tu lui avait-on demandé.

— Nous venger tous en prévenant les Français, répondit-elle. Je veux les guider jusqu'ici pour qu'ils jettent tous ces brigands dans les abîmes de *Borego:*

Et elle vint à nous.

Ce qu'il lui fallut de ruse, d'audace, d'adresse et de célérité pour gagner nos avant-postes est impossible à dire : elle arriva. On refusait de croire à son

récit ; mais elle insista, pleurant, suppliant, conjurant pour qu'on eût foi en ses paroles. A la nuit on envoya une compagnie à la découverte ; c'était la 3e du 1er bataillon du 99e, sous les ordres du capitaine Dietrie, qui s'aventura hardiment avec ses soixante hommes le long des pentes de la montagne. La compagnie avançait en silence à travers les ténèbres, rampant plus qu'elle ne marchait, se frayant une route là où jamais sentier n'avait été tracé, escaladant les rocs, s'accrochant aux racines, se suspendant aux lianes, toujours prête à attaquer ou à se défendre. A deux heures du matin, la tête de la colonne était sur le point d'atteindre le sommet du pic, quand en abordant un plateau, elle tomba au milieu de l'artillerie ennemie et d'un millier d'hommes qui la gardaient.

Ici commence une lutte homérique. Les juaristes sont surpris dans leur sommeil ; ils sautent sur leurs armes et commencent une fusillade enragée, tirant au hasard. M. Dietrie s'élance sur les mortiers avec sa poignée de soldats qu'il dirige sur la batterie qu'on aperçoit dans l'ombre ; il s'en em-

pare pendant que nos ennemis font un feu violent les uns sur les autres. Le capitaine profite de la confusion des bataillons ennemis, il fond sur eux tête baissée, les culbute et les jette hors du plateau. Les fuyards gagnent la crête supérieure et y trouvent leurs réserves.

Le général Ortega, qui avait laissé 3,000 hommes dans la plaine, disposait de 2,000 à opposer immédiatement à ces 60 hommes. Il rallie son monde sur le pic, d'où il domine la position que viennent de conquérir les Français ; il veut lancer ses troupes contre eux ; les soldats effrayés refusent de marcher ; ils s'étaient battus entre eux, ils croyaient avoir eu affaire à des forces considérables ; ils voulaient attendre le jour avant de recommencer la lutte, afin de compter leurs adversaires.

Le capitaine Dietrie occupait un excellent poste ; il comptait sur un prochain renfort ; il résolut de rester à tout prix où il était. Il réorganisa sa compagnie. Son lieutenant, M. Sombret, son sergent-major Gat, son fourrier Croz, et le quart de ses hommes avaient été atteints par les balles ou la mitraille

des trois obusiers dont on s'était rendu maître ; mais ces blessés n'étaient pas tous hors de combat ; ils voulurent faire tête à l'ennemi, qui appuyé contre une pierre, qui se soutenant sur un genou.

Tout le monde était en ligne, quand les tirailleurs juaristes, n'osant charger, ouvrirent la fusillade ; la compagnie riposta avec une vigueur telle qu'elle maintint son front de combat jusqu'à trois heures du matin.

En ce moment, la 2e compagnie du 1er bataillon, capitaine Leclère, débouchait sur le plateau ; on avait entendu de la plaine la fusillade de l'ennemi, mais on ne le croyait pas aussi nombreux, et l'on n'envoyait que 65 hommes de soutien.

Déduction faite des blessés qui ne pouvaient charger, ce renfort donnait cent dix hommes contre les deux mille fantassins d'Ortega. Cependant les deux capitaines Dietrie et Leclère eurent l'audace de se décider à attaquer en profitant de l'obscurité qui régnait encore.

A trois heures et demi, leur petite colonne se jeta subitement et en silence sur les masses ennemies

avec une impétuosité terrible ; elle fit sa trouée au plus épais des bataillons, puis chacun se prit corps à corps avec les adversaires qu'il rencontra devant lui.

A partir de cet instant, la mêlée devint indescriptible, les épisodes se succédèrent rapides et multipliés ; chaque soldát se battait avec une rage indicible ; chaque homme fut un héros.

Jamais baïonnettes ne firent plus sanglante hécatombe !

Les juaristes crurent comme la première fois avoir une brigade entière devant eux ; ils perdirent la tête. Les quelques blessés restés en arrière faisaient le plus de bruit possible pour simuler l'existence d'une réserve ; les officiers criaient des ordres à des compagnies imaginaires ; les soldats répondaient par des hourras, courant d'un bout à l'autre du champ de bataille sur les points où leurs adversaires se railliaient, paraissant en cinq minutes à dix endroits différents, se multipliant de façon à occuper la place d'une armée et à en faire la besogne.

Enfin l'ennemi plie de toutes parts ; une ruse de de guerre achève sa déroute. Un officier, M. Die-

trie, croyons-nous, appelle d'une voix forte des troupes de toutes armes; énumérant des corps nombreux, il fait mine d'organiser une ligne de bataille.

— Les chasseurs au centre! crie-t-il; les zouaves à gauche pour tourner la position; les fusiliers-marins à droite! Tout le monde en avant la baïonnette!

Cette voix qui domine la mêlée est entendue des chefs ennemis qui comprennent le français; ils se découragent et cessent de retenir leurs bataillons qui se sauvent à toutes jambes; mais en courant, ils se heurtent et s'entre-tuent de toutes parts pour se frayer passage, et ils arrivent au bord d'un ravin en proie à une panique inouïe. Nos soldats les poursuivent; cinq ou six cents juaristes se trouvent entre des berges à pics et les terribles baïonnettes des Français; la moitié fait le saut périlleux, le reste se rend. Le *Borego* est balayé de la cime à la base; le soleil se lève et il éclaire une scène splendide. Dans la plaine un millier d'hommes fuyant et déterminant la retraite de trois mille autres combattants! Sur les crêtes cent quarante hommes entourant trois

canons sont débout au milieu de trois cents cadavres et tiennent en joue deux cents prisonniers qui n'osent bouger. Puis, sur l'aiguille la plus élevée du pic, un étendard et trois fanions déroulent leurs plis soyeux au souffle de la brise, trophées immortels d'un triomphe impossible ! Les tambours battaient la diane, saluant le soleil d'une aubade joyeuse dont les roulements sonores ébranlaient les échos de la montagne !

En un clin d'œil la garnison fut debout dans la ville ; une immense clameur monta jusqu'à cette poignée de braves, leur portant l'admiration d'une armée !

BOMBARDEMENT D'ORIZABA

Un duel à la façon des héros du Tasse. — Cortez et Dietrie. Le sabre du capitaine Leclère. — Comment Saragoza espérait réveiller les morts à coups de canons. — D'une volée de boulets qui fit bon effet. — Nos canonniers à leurs pièces. — Une idée du général Douay. — Une éclipse qu'on n'astendait pas. — D'un mystérieux personnage. — Le vengeur. — L'homme-signal.

Lorsque l'on connut dans Orizaba l'importance du combat livré pendant la nuit, l'émotion fut grande; l'on envoya de suite des secours aux blessés et une escorte pour amener les prisonniers.

Quelques heures après, un convoi descendait dans la ville; il se composait des hommes que l'on avait enlevés à Ortega : les brancards portant ceux de nos soldats gravement atteints marchaient en tête; celui de M. Dietrie précédait les autres de quelque dix pas.

Ce vaillant officier était criblé de blessures, dont une fort dangereuse; sa tunique était littéralement hachée par les balles; son revolver avait été brisé en deux endroits. Un général et deux colonels se trouvaient derrière le brancard du capitaine français; un autre colonel marchait à côté.

Celui-ci appartenait à l'artillerie; il avait saisi M. Dietrie pendant un engagement corps à corps et lui avait crié: Rendez-vous! Il était persuadé que l'officier français était son prisonnier; M. Dietrie, convaincu de son côté, qu'il capturait le chef de la batterie ennemie, lui répondit: Rendez-vous vous-même!

En pareil cas, une lutte seule peut mettre fin au malentendu; le sabre du capitaine en décida. M. Leclère, de son côté, eut aussi un duel au milieu de la mêlée; il se heurta contre un commandant qui fut tué et dont on retrouva le corps percé de part en part.

Du reste, ces combats isolés qui rappellent les scènes de la *Jérusalem délivrée* furent nombreux dans cette nuit d'héroïsme; il n'est pas un chef,

pas un soldat qui n'ait eu à se dégager du milieu d'un groupe au milieu duquel il tombait à l'improviste.

Nous croyons que les plus merveilleuses batailles de Fernand Cortez ne sauraient éclipser celle du Cero-Borego ; le *conquérant* avait en face de lui des Indiens armés de flèches et terrifiés par la vue des chevaux ; les cent hommes du 99e avaient à culbuter une armée régulière munie d'armes à feu et protégée par des canons.

La postérite comparera et jugera.

Pendant que les capitaines Dietrie et Leclère jetaient les bataillons d'Ortega du haut en bas de la montagne, les troupes de Saragoza creusaient une vaste tranchée à un kilomètre de Puebla. Nous constaterons avec impartialité que le général juariste avait admirablement choisi l'emplacement de cette parallèle ; elle partait du Rio-Blanco et aboutissait à un grand fossé de culture qui prolongeait au loin ce retranchement. En cas de sortie, nos troupes devaient donc se heurter contre cette ligne fortifiée qui abritait les assiégeants.

Nous avons raconté comment les juaristes établis en face de nous dans la plaine comptaient sur ceux qui nous dominaient du haut du Borego pour nous foudroyer.

Saragoza établit le long de sa tranchée vingt pièces réparties en plusieurs batteries assez bien épaulées ; il était convenu entre Ortega et lui qu'il donnerait le signal du feu. Donc, à l'aube, au moment précis où le 99e balayait les crêtes du Borego, les artilleurs de la vallée envoyaient un obus sur la garnison. Saragoza, à cheval, entouré de son état-major, toutes ses troupes étant à leur poste, attendit pendant cinq minutes, espérant voir le pic s'illuminer et tonner contre nous comme un volcan.

Mais les mortiers d'Ortega étaient désormais en notre pouvoir; ils n'avaient garde de bombarder la ville.

Nos soldats riaient de la mine piteuse que devait faire Saragoza.

— Il cherche à réveiller des morts au son du canon, disaient-ils en faisant allusion aux cadavres qui jonchaient les pentes de la montagne.

Saragoza, ignorant encore la défaite de son col-

lègue, pensa que son signal n'avait pas été compris. Il fit tirer une salve par toutes ses pièces à la fois ; même silence sur la montagne.

Les soldats juaristes avaient monté sur leurs parapets ; ils interrogeaient anxieusement les cimes du Borego ; ne s'expliquant pas le calme qui régnait partout, ils supposèrent que nous avions évacué la ville et que la seconde armée nous poursuivait. Ils poussèrent de joyeux hourras. Ce fut l'instant que saisirent nos artilleurs pour lancer leur première volée ; en décrire l'effet est chose assez difficile : les gens de Saragoza, coupés par les boulets, dégringolèrent au fond des fossés. Les acclamations cessèrent ; pas un fantassin n'osa montrer sa tête à partir de cet instant.

Et les zouaves, ces railleurs impitoyables, de pousser un éclat de rire qui dut sonner lugubrement aux oreilles de l'ennemi.

Saragoza ranima pourtant le courage de ses artilleurs et le feu recommença ; mais quoique nos batteries fussent mal couvertes encore, elles répondirent vigoureusement.

Les zouaves et le 99e travaillaient audacieusement à consolider les épaulements; accoutumés à se garer des projectiles en Crimée, ils savaient admirablement éviter les décharges de l'ennemi, et ils furent longtemps à découvert sans subir de pertes. Les officiers ennemis, qui ne voyaient tomber personne, avouèrent plus tard qu'ils étaient exaspérés du peu de succès de leur tir.

Nous sûmes, du reste, improviser des ressources auxquelles on n'avait jamais pensé avant nous; notre supériorité se manifestait par mille petits détails qui assurent la perfection des services.

Le général Douay avait imaginé de remplacer les sacs à terre par des balles de coton; les obus ne pouvaient entamer cette défense.

Un aspirant de marine, M. Venans, avait une section d'obusiers de montagne; il se trouvait presqu'à découvert. Les assiégeants espérant démonter ces pièces et en avoir bon marché, s'acharnèrent sur elles. Mais le jeune officier, surveillant le pointage et le rectifiant souvent, imprima une telle activité à ses matelots servants qu'il endommagea les

embrasures placées devant lui et obtint assez de répit pour que les travailleurs pussent finir leur besogne. Vers onze heures les servants étaient abrités.

Bientôt après le commencement du feu, un cavalier avait apporté à Saragoza la nouvelle du désastre infligé à Ortega ; il comprit alors pourquoi le Borego restait muet.

A deux heures, les trois obusiers enlevés par le 99e étaient mis en ligne à leur tour par le capitaine Bonnet, et envoyaient à l'ennemi des projectiles que celui-ci nous destinait.

La journée se passa sans que l'assiégeant eût obtenu de résultats satisfaisants ; il n'osa donner l'assaut.

Nous comptions le lendemain marcher sur ses canons et nous en emparer ; nous nous reposâmes toute la nuit avec l'espérance d'infliger, au matin, une sanglante défaite à l'ennemi ; mais, au jour, on chercha en vain l'armée assiégeante : elle avait disparu.

Les cavaliers d'Ortega, arrivés au camp de Sara-

goza, avaient raconté le combat du Borego ; le récit de cet exploit presque fabuleux avait produit sur les soldats juaristes une impression telle qu'ils avaient jugé sage de mettre une distance respectable — environ dix lieues — entre leurs poitrines et nos baïonnettes. La prudence, après tout, est la mère nourrice de la sécurité ; quand on ne se croit pas les plus forts, on doit se sauver ; cette axiome, si connu et si pratiqué, n'est pourtant pas du goût des Français ; aussi n'avons-nous jamais passé pour des gens prudents.

La garnison poussa une longue clameur d'ironie et de défi quand elle aperçut les derniers escadrons qui fuyaient ; elle ne pouvait croire que des milliers d'hommes reculaient sans combattre devant une poignée de soldats. Nos cris eurent pour résultat d'imprimer une allure plus vive à la course des cavaliers ennemis.

Les zouaves, toujours farceurs, avaient donné un sobriquet à Saragoza ; ils l'appelaient le général *la Lune* parce qu'il *s'éclipssait souvent* avec son armée.

La garnison détruisit les parallèles établies par Saragoza ; deux forts furent construits au sommet du Borego ; le système de défense fut complété et notre colonne fut désormais certaine de braver impunément toutes les forces ennemies.

Dans sa retraite, Saragoza fut inquiété par ce mystérieux chef de partisans dont on ne connut jamais le nom, et qui opéra isolément contre les juaristes sans jamais se faire connaître de nos états-majors. A la tête de dix Indiens, cavaliers intrépides, il tombait sur les partis isolés, les taillait en pièces, dédaignait tout butin et se contentait d'enlever non pas les *scalpo*, comme on l'a dit, mais des chevelures, ce qui était moins barbare, aux morts qu'il faisait.

Les Indiens l'avaient surnommé le *Vengeur*.

Cependant ce singulier personnage, malgré sa popularité, ne chercha jamais à se créer des partisans ou à nous offrir ses services. Il sauva quelques soldats français ; leur parla purement notre langue, mais refusa de leur expliquer ses vues et de se nommer.

Plusieurs fois il fut désigné à nos avant-gardes

par les guides, tantôt il nous précédait, tantôt il nous suivait sur le flanc à longue distance. On envoya des éclaireures vers lui, il disparut chaque fois et en un clin d'œil.

Sa présence annonçait toujours celle de l'ennemi; les zouaves, en raison de ces faits, l'avaient appelé *le Signal*.

Nous avons recueilli quelques anecdotes authentiques sur cette bizarre individualité, nous les publierons plus tard.

LES ENFANTS-PERDUS

Les forts de sûreté. — Une armée de cantinières. — La musique des Mexicains. — La compagnie d'enfants-perdus ; de rudes lapins. — Les braconniers ; quel gibier ils prenaient. — Ruse d'un vieux sergent d'Afrique. — La rosée malfaisante. — Grâce pour nos chats ; nous nous chargeons des rats. — Le fabricant de pipes.

Après la retraite de Saragoza, le général Lorencez prit ses dispositions pour assurer la marche des convois entre Orizaba et la Vera Cruz. Il fit donc établir des redoutes sur les principaux points stratégiques du chemin qui réunit les deux cités ; il fit garder ces petits forts partie par les troupes alliées du général Marquez, partie par le 99e de ligne.

Nos alliés Mexicains s'installèrent dans les forts ; leurs femmes — presque tous les soldats sont mariés — suivirent leurs époux. Rien de plus bizarre

alors qu'une cohorte mexicaine, à quelque parti qu'elle appartînt. Depuis, tout a changé et l'armée a pris un grand cachet de régularité ; mais à cette époque l'organisation était singulière. Les femmes accompagnaient leurs maris sous les drapeaux, faisaient leur cuisine, campaient avec eux ; un régiment d'hommes était doublé d'un régiment de cantinières. Les enfants, et ils étaient nombreux, grand Dieu, formaient la musique. Ils jouaient du fifre, du tambour, des timbales, du clairon ; chacun un air. Plus la cacophonie était complète, mieux le pas était enlevé.

Quant à la disipline, à l'armement, aux manœuvres, nous renonçons à en donner une idée ; toutefois, à part les femmes qu'il fallut garder, nous parvînmes à réformer bien des abus dans les escadrons de Marquez, qui devinrent de solides compagnons pour nous et firent bonne garde dans les redoutes.

Grâces aux précautions prises, on put diriger un bataillon sur les Terres-Chaudes avec ordre de ramener des vivres et des munitions ; la poudre arriva, mais le bataillon avait été si longtemps en

route, que le biscuit qu'il apportait était épuisé.

On n'imagine pas combien de fatigues et de souffrances les escortes de convois enduraient. Il fallait fournir des journées de quinze heures pour parcourir dix kilomètres sur des routes défoncées par les pluies, dans lesquelles les voitures enfonçaient jusqu'à l'essieu.

— Mon général, disait un zouave à M. de Lorencez, ce ne sont pas les mulets qui ont amené les munitions ; nous avons apporté à bout de bras, de Vera-Cruz ici, et les charrettes et les attelages.

C'était rigoureusement vrai.

A chaque instant, trente hommes se plaçaient dessous ou sur les côtés d'un char, et le soulevaient après l'avoir préalablement débarassé de ce qu'il contenait.

Dix pas plus loin il fallait recommencer. La marche était entravée aussi par les guérillas qui harcelaient sans cesse nos escortes et multipliaient les obstacles.

La garnison d'Orizaba n'avait que du pain de maïs et encore était-elle à la demi-ration, ce qui

équivaut au quart de ration du pain français.

Le général Lorencez craignait un retour offensif de l'ennemi ; il ne pouvait plus affaiblir la garnison en plaçant un corps d'observation au défilé d'Ingenio, et cependant il était nécessaire de se garantir des surprises.

Le général organisa une compagnie d'enfants-perdus qui chaque nuit devait sortir de la cité et s'établir en embuscade devant les portes. C'était un service éminemment périlleux et très-pénible.

La rosée de la nuit est glaciale dans ces contrées; et si les poëtes parlent souvent de la rosée bienfaisante ; l'épithète est inapplicable à celle du Mexique.

Les enfants-perdus étaient des hommes déterminés, au corps de fer, au cœur de bronze ; ils passèrent, pendant de longs mois, toutes les nuits, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, au milieu des marais, guettant l'ennemi, surprenant les espions, repoussant les partis de cavalerie, ne faiblissant jamais.

Cette élite de l'armée était composée de tels hommes que pas un *enfant-perdu* n'entra pour cause de

maladie aux ambulances (sauf les plaies causées par les accidents).

Les Indiens ne comprenaient pas comment ces soldats résistaient à de pareilles épreuves ; ils s'étonnaient surtout de voir la garnison si bien gardée. Quand, avant l'aube, les paysans des villages voisins de la ville, venaient y apporter quelques marchandises, ils se heurtaient toujours contre quelques sentinelles invisibles.

Tantôt un factionnaire surgissait d'un ruisseau ; tantôt il sautait d'un arbre sur le sol ; plus d'un se tenait dans des trous.

—Les Français, disaient les Indiens, sont à la fois des oiseaux qui perchent sur les branches, des caïmans qui nagent dans les lacs ; des renards qui vivent dans des terriers ; et par dessus le marché, Dieu leur a donné des griffes de lion et des jambes d'alpaga. Quoi qu'il arrive, nous aurons laissé à cette population une haute idée de la valeur française.

Les enfants-perdus se rendirent celèbres par de bons tours joués à l'ennemi ; ils usèrent une nuit

d'un bon stratagème pour prouver la culpabilité des juaristes d'un bourg voisin d'Orizaba. Quelques hommes appartenant à la légion étrangère avaient quitté nos drapeaux ; les enfants-perdus affirmaient depuis longtemps que les métis d'un bourg favorisaient les désertions et ils demandaient au général Lorencez la permission de châtier ces courtiers d'enrôlements.

Le général hésitait, les faits ne lui semblaient pas suffisamment prouvés.

Un sergent de zouaves imagina une ruse ; il cerna sans bruit le bourg avec une section d'enfants-perdus, puis il ordonna à deux caporaux de se présenter comme déserteurs aux habitants.

Ceux-ci accueillirent les Français avec des démonstrations de joie, les déguisèrent en Mexicains et les dirigèrent vers la Puebla ; mais un poste placé d'avance sur la route arrêta les prétendus déserteurs et leurs guides ; puis, à un coup de feu, toute la section pénétra dans le bourg et s'empara des principaux métis comme ôtages.

Le procès fut fait, une amende fut infligée aux

coupables, puis tout fut dit. En pareil cas, le village eût été rasé, pillé, brûlé, anéanti par les juaristes. Les enfants-perdus rendirent d'immenses services ; ils ont droit à la reconnaissance de la patrie : ceux de Crimée n'ont pas plus souffert qu'eux.

Les mois qui suivirent le bombardement d'Orizaba furent très-pénibles pour la garnison ; les vivres manquaient. La nécessité est mère de l'industrie ; nos soldats firent flèche de tous bois : ils chassèrent tous les gibiers de la ville et de la campagne ; tous les serpents des champs voisins furent exterminés. Les iguanes, espèces de petits caïmans ou de gros lézards, comme on voudra, fournirent une précieuse et succulente nourriture. Les chevaux et les mulets tués aux juaristes formaient aussi des plats d'extra délicieux.

Les enfants-perdus, qui aimaient la bombance, et trouvaient la chair des *mustangs* (coursiers) savoureuse, tendirent des piéges aux éclaireurs de Saragoza, lesquels rôdaient sans cesse aux alentours de la ville. Nos soldats creusaient des fosses profondes en travers des sentiers et des passages, ils

recouvraient les troues de branchages et de terre; puis ils attendaient la nuit.

Les batteurs d'estrade s'avançaient sur la légère couche de terre qui s'effrondrait sous leur poids; le cheval se cassait ordinairement une jambe. Le cavalier se tirait d'affaire, mais il était obligé d'abandonner sa monture.

Au jour les enfants-perdus allaient visiter leurs piéges comme font les braconniers émérites; ils rapportaient leurs prises par quartier après les avoir dépécées.

Singulières venaisons!

Au début, la chasse aux chats, organisée sur une vaste échelle, fit le désespoir des bonnes femmes de la ville, qui ténaient à leurs *matous*.

On porta plainte aux chefs français.

— Si vos zouaves tuent nos chats, dit l'orateur de la députation, les rats nous dévoreront bientôt.

— Pour cela, rassurez-vous, dit un colonel; dans un mois vous n'aurez pas une souris dans vos greniers.

— Pourquoi? demanda la députation.

— Parce que les soldats les auront mangées !

Et de fait, dans ces derniers temps, une souris valait six sous ; encore n'en avait pas qui voulait.

Non-seulement les vivres faisaient défaut, mais on manquait de mille petits objets nécessaires à la vie du soldat.

Les pipes, par exemple, inconnues au Mexique, — l'on n'y fume que la cigarette, — valaient jusqu'à deux francs. Un zouave, ayant trouvé une terre convenable aux environs du Rio Blanco, fabriqua un four et des *bouffardes* excellentes.

Il abaissa le taux de sa marchandise à cinquante centimes pièce.

Plus tard, il obtint son congé : c'était vers le moment du second siége de Puebla. Il s'établit fabricant de pipes ; associé à un Anglais de la Vera Cruz, il fournit notre corps expéditionnaire, faisant une rude concurrence aux marchands qui tirent leurs pipes de New-York.

Ces deux industriels sont en train de réaliser une fortune superbe.

Ce n'est pas là, du reste, la seule preuve qu'une bonne idée bien exploitée est un trésor ; nous en donnerons d'autres exemples dans le cours de ce récit.

COMBAT DE CAMARONE

Les cavaliers du colonel Milan. — Un partisan hardi. — Trois millions à piller. — Du courage au poids. — A travers champs. — Un coup d'audace. — Une mort immortelle. — Exterminés !

La garnison d'Orizaba attendit les renforts avec une stoïque résignation; peu à peu les régiments envoyés d'Afrique débarquèrent à la Vera Cruz et furent dirigés vers l'intérieur. La légion étrangère, qui arriva l'une des premières, fut employée à renforcer ces postes disséminés entre notre port de débarquement et Orizaba: elle facilita le service de protection des convois. Une de ses compagnies se signala par une lutte héroïque qui rappelle les plus beaux temps de la Grèce et de Rome. On peut fouiller les annales de tous les peuples, on n'y trouvera

pas un plus beau fait d'armes. Quelques centaines d'hommes de la légion étaient établis au *Chiquihiate*, défilé important. Souvent des compagnies, partant de ce point, rayonnaient autour de la redoute pour fouiller le pays et le purger des guérillas qui l'infestaient.

Le 30 avril, une compagnie de soixante hommes capitaine Danjou, se portait sur *Palo Verde*, bourg distant de six lieues.

Ce détachement, parti un peu après minuit, devait arriver à destination avant l'aurore; il avait mission de s'assurer qu'aucune bande n'occupait la route, car ce jour-là on attendait un convoi d'argent considérable : trois millions de francs environ.

Jusqu'à *Palo Verde*, on ne rencontra pas un seul juariste; le capitaine Danjou fit mettre sac à terre et ordonna à son monde de préparer le café. L'aube commençait à poindre.

Bientôt les feux flambèrent, les soldats s'assirent autour des marmites et préparèrent le café du matin; chacun se chauffait en cassant son biscuit dans son petit gamelon. On devisait joyeusement en ser-

rant de près les foyers, car la brise était fraîche.

Soudain le cri : aux armes ! retentit. En un instant tous sont sur pied : le café bouillant est renversé, les sacs sont bouclés, et la compagnie se range en bataille.

Six cents cavaliers débouchaient des rues de Palo Verde, en face duquel nous étions établis.

La situation était grave. Notre poignée d'hommes avait dix lieues à faire sous le feu et les charges d'une cavalerie dix fois supérieure en nombre ; la compagnie se mit en défense, les deux parties s'observèrent.

Les guérillas qui étaient en vue obéissaient à un partisan hardi, le colonel Milan ; c'était un homme de guerre habile, rusé, fertile en ressources et en expédients, qui maniait admirablement ses cavaliers. Il avait appris qu'un courrier chargé de piastres d'or était dirigé sur Orizaba, et il avait conçu le plan de l'enlever. Plusieurs escadrons, appelés par lui, furent concentrés à une petite distance d'un poste français, auquel il sut cacher la présence de ses troupes avec une rare adresse.

Pas un Indiens n'avait pu pénétrer jusqu'à nos camps pour nous annoncer la présence de ce corps nombreux.

Milan inspirait une grande confiance à ses soldats; il avait galvanisé sa troupe en exagérant l'importance du butin à recueillir; du reste il était homme à entraîner son monde par l'exemple de son audace, et sa troupe se composait des brigands les plus déterminés de tout l'empire.

Ces bandits de profession, habitués à braver le péril quand il s'agissait de piller, n'étaient point, il est vrai, des militaires intrépides; mais il avaient cette détermination des coupes-jarrets émérites qui sont exaltés par l'espérance d'une prise énorme.

Le courage de ces sortes de gens peut s'évaluer au poids de l'or.

Les juaristes monœuvrèrent pour se porter contre notre petite compagnie, qu'ils voulaient exterminer, afin d'avoir le champ libre pour s'emparer du convoi attendu; mais les légionnaires se jetèrent au milieu des broussailles qui s'étendaient à droite de la route; ils se couvrirent d'une arrière-garde de quel-

ques tirailleurs adroits, et ils battirent en retraite à travers champs.

C'était une excellente manœuvre!

Milan essaya en vain de se lancer contre la compagnie; les chevaux se heurtaient aux buissons que nos fantassins tournaient facilement; de plus le feu de nos tireurs fit éprouver des pertes à l'ennemi, et on le vit disparaître avec l'intention évidente de nous couper la retraite un peu plus loin en s'emparant d'un des villages que nous devions traverser.

La colonne française se dirigea sur Tamasone sans être inquiétée; elle s'attendait à trouver le village occupé, mais le détour qu'avait dû prendre Milan ne lui avait pas permis de nous devancer; il parut sur notre droite au moment où nous atteignions les maisons.

Le capitaine Danjou, espérant intimider l'ennemi et se dégager par un acte d'énergie, marcha contre les guérillas.

Malheureusement les juaristes étaient des hommes aguerris: ils se replièrent d'abord, laissant les Français s'éloigner du bourg; quand ils jugèrent

suffisante la distance qui séparait notre colonne des maisons, ils firent volte-face, enveloppèrent la compagnie, lui coupant toute retraite, puis ils s'abbattirent sur elle tous ensemble en poussant des cris sauvages.

Six cents cavaliers forment un fort régiment, et chacun a pu juger de l'espace que couvre un régiment de cavalerie; c'est une masse énorme d'hommes et de chevaux.

Nos légionnaires s'étaient froidement formés en cercle;—pour les petites troupes, ce mode de défense est préférable au carré — les guérillas furent reçus par un feu nourri et bien dirigé; ils s'arrêtèrent à vingt pas des baïonnettes.

Milan voulut enfoncer le cercle avec un groupe d'élite; mais les chevaux, piqués aux naseaux, se cabrèrent et renversèrent leurs cavaliers.

Les escadrons se replièrent.

Le capitaine Danjou profita de ce premier succès pour escalader avec sa colonne un talus dominant la route; puis il se lança sur le village, dispersant et chassant devant lui, dans les rues, les pelotons dé-

sorganisés qui s'opposaient à sa marche; il gagna ainsi une sorte de ferme que l'on voyait naguère encore dans l'état où la lutte l'avait réduite. Voici, en deux mots, le plan de cette construction qu'il faut connaître pour comprendre les péripéties du drame qui va se dérouler.

Que l'on s'imagine une cour parfaitement carrée, chaque côté ayant soixante-trois mètres de long, un mur formant trois faces, un bâtiment formant la quatrième face.

La compagnie entra par la porte principale du bâtiment et s'en empara; Milan, avec cent hommes qu'il avait rallié et qu'il avait fait mettre à pied, pénétra en même temps dans la ferme par une petite porte basse à l'extrémité de l'aile droite. Par bonheur cette aile ne communiquait avec la cour que par une fenêtre, tandis que la partie occupée par nous avait deux entrées sur cette cour; si bien que nous pûmes y descendre, ce qui fut impossible à l'ennemi. Nos soldats se fractionnèrent en différents postes qui s'établirent aux entrées de chaque face et les défendirent; une partie monta sur les toits.

Comme par une convention tacite, le feu était resté suspendu pendant ces préparatifs ; chacun s'occupait de s'installer dans les parties de la ferme où il avait réussi à pénétrer.

L'ennemi laissa ses meilleurs tireurs à la fenêtre de l'unique chambre de leur aile qui eût vue sur la cour ; ces hommes avaient mission de décimer les défenseurs des portes. Mais ceux-ci dirigèrent une fusillade si juste et si nourrie contre cette fenêtre, que les juaristes n'osèrent s'y montrer ; ils tiraient d'une main peu sûre de l'intérieur de la chambre.

Les cavaliers qui avaient quitté leurs chevaux entouraient la ferme de toutes parts, et ils l'attaquèrent avec rage après une sommation qui fut répoussée.

L'espace à défendre était si grand que les assaillants purent sans peine couronner les murs sur les points mal gardés ; de là ils déchargeaient leur armes sur nous. On courait à eux et on les repoussait, mais ils reparaissaient ailleurs. Bientôt nous eûmes des blessés et des morts ; le capitaine Danjou fut tué presque au début.

Le sous-lieutenant Vilain prit le commandement. La défense continua avec une grande énergie sous cet officier, doué d'une bouillante valeur; il courut à chaque groupe, et, à ses hommes grisés déjà par les ardeurs de la lutte et l'odeur de la poudre, il fit jurer de s'immortaliser par une mort sublime.

Cet appel à l'héroïsme fut entendu.

A cette époque, tous les régiments du corps expéditionnaire étaient saisis d'une fièvre d'émulation; la gloire du 99e de ligne, dont trois compagnies avaient étonné le monde par le fabuleux combat de Cero Borego, excitait l'envie de toute l'armée; un ardent désir de se signaler brûlait dans les cœurs.

Les courages étaient montés à un degré surhumain.

— Les lauriers du 99e empêchent tous mes autres bataillons de dormir, disait souvent le général Lorencez.

Et cette soif d'honneur fit accomplir des prodiges.

Jusqu'à midi les hommes de Milan furent maintenus à bonne distance; malgré leur énorme supériorité, ils n'osent donner l'assaut. Tout à coup le

tambour bat; les légionnaires croient à l'arrivée d'un secours : ils voient près de trois bataillons ennemis déboucher des rues devant la ferme.

Rien de plus dangereux pour le moral d'une troupe que la désillusion; cependant les assiégés ne se laissent pas abattre, ils saluent ironiquement les forces nouvelles de l'ennemi par des hourrahs de défi. A partir de ce moment, la lutte prendra un singulier caractère de grandeur.

Les juaristes, piqués par les appels insolents des nôtres, se lancent contre la ferme; ils reçoivent à vingt, puis à dix pas, deux décharges sous lesquelles ils s'arrêtent, tourbillonnent et s'enfuient. Cinquante cadavres jonchent le sol; une clameur de triomphe salue la déroute des assiégeants.

Un légionnaire aperçoit un officier juariste qui se relève; il court à lui, lui enlève ses armes et sa coiffure, puis il rentre auprès de ses camarades, qui le couvrent de bravos.

Le large chapeau du capitaine ennemi est planté sur le toit en signe de dérision. Milan, malgré ces échecs, s'acharne contre cette *bicoque* si bien dé-

fendue ; il ranime le courage des fantassins, il les ramène au feu.

Deux brèches sont ouvertes à coups de pioche : une dans un mur de la cour ; l'autre, qui élargit la fenêtre de la chambre occupée par les juaristes ; ceux-ci nous criblent alors facilement par ces deux ouvertures.

La compagnie tient bon ; mais, en trois heures elle perd son lieutenant et les deux tiers de son effectif.

Milan juge enfin que l'heure d'en finir est venue. Il forme ses bataillons en colonnes, mais l'infanterie refuse d'avancer ; les baïonnettes des quelques survivants étincellent de chaque côté des brèches, et les juaristes redoutent ces armes si terribles en nos mains.

Milan fait alors entasser de la paille devant la ferme et y met le feu. La fumée nous aveugle ; notre tir devient incertain. Nous perdons encore une dizaine d'hommes. Le colonel ennemi, qui nous sait aux abois, essaye de nous intimider ; il nous dénombre ses forces et offre quartier. M. Mandet, un

officier volontaire qui s'était joint en amateur à la reconnaissance, lui répond en aborant un drapeau noir formé d'un lambeau de tunique.

Milan fait alors défiler ses troupes devant les brèches, leur montre la compagnie exterminée, les blessés et les morts encombrant la cour ; le peu de Français survivants exténués par la chaleur, la faim, la fatigue et la soif ; il harangue ses compagnies, demande les plus braves pour former les têtes de colonne ; il donne à ses cavaliers démontés la mission d'entraîner les fantassins hésitants, puis enfin lui-même se jette en avant.

Les légionnaires usent leurs dernières cartouches, repoussent la première colonne à l'arme blanche ; mais de toutes parts les murs sont envahis, et, dans une mêlée à l'arme blanche, presque tous les légionnaires périssent, broyés par la masse qui les étreint. M. Mandet et sept hommes se jettent dans un hangar, ils s'y barricadent ; pendant dix minutes cette escouade tient toutes les forces ennemies en échec... Enfin la dernière amorce est brûlée...

Alors M. Mandet et ses hommes démolissent les

barricades et tombent, la baïonnette en avant, sur les troupes qui remplissaient la cour ; ils essuient une décharge épouvantable et sont achevés à coups de sabre. Un soldat reçut vingt-huit balles.

Le dernier qui tomba fut M. Mandet, blessé à mort.

Alors, pour employer la magnifique expression d'un poëte :

....Le combat cessa, faute de combattants.

Cinq cent douze Mexicains jonchaient le sol, morts ou mourants. Quant à la compagnie française, elle avait vécu ; mais son souvenir ne périra jamais !

MARCHE DU 1er ZOUAVES

Une mer de boue. — Les pluies tropicales. — Le feu dans l'eau. — Les sybarites au bivac. — Comment les zouaves du 1er firent déguerpir les bandes. — La galerie d'Apollon au naturel; le serpent Python en grillades. — Un épisode du déluge; trois cents hommes bloqués par les flots.

Après la légion étrangère, dont nous avons raconté le brillant fait d'armes, le premier renfort qui débarqua à la Vera Cruz fut le 1er régiment de zouaves; les deux bataillons dont il se composait furent immédiatement dirigés sur Orizaba. Le gouverneur de Vera Cruz rassembla un grand convoi de vivres et le plaça sous l'escorte de la colonne; mais l'on se trouvait au milieu de la saison des pluies, et il fallut une grande énergie aux zouaves pour conduire les voitures hors des Terres-Chaudes. Pendant les

quinze jours que dura le trajet, il ne cessa de pleuvoir, et un chasseur d'Afrique du peloton d'éclaireurs, en arrivant à Orizaba, disait sans exagération :

—Nous n'avons pas marché, nous avons nagé de la Vera Cruz ici.

Quant aux zouaves, ils ne désignent jamais leur voyage dans les *Terras Calientes* (Terres-Chaudes) autrement que par ces mots : Notre *traversée* de la Vera Cruz à Camarone.

Enfin le proverbe indien est plus significatif encore : « Entre la côte et les montagnes, tu trouves une mer, dit-il ; mais c'est une mer de boue que tu dois traverser sans bateau. »

Le plus violent de nos orages ne peut donner une idée des averses diluviennes qui se succèdent presque sans interruption dans ces affreux *mois humides*. Toutes les comparaisons sont insuffisantes, sauf peut-être cette image d'un historien espagnol : « La terre ! le ciel ! et entre eux un océan dont les vagues sont balayées par le vent ! »

Il est des instants où l'on ne peut respirer.

Un jour, les zouaves durent atteler soixante mules à un seul fourgon! A chaque instant, un char se brisait, et il fallait le réparer sans outils sous les torrents qui descendaient en cascades sur les épaules des travailleurs. Jamais les Français ne déployèrent plus d'ingéniosité que dans cette marche. S'il eût fallu coucher sur le sol détrempé, sans abri, sans feu, la moitié du régiment aurait péri; mais on parvenait à passer des nuits supportables. Les *arrieros* étaient stupéfaits de notre manière d'être et de nos façons d'agir; car jamais, avant nous, troupe en marche n'avait réussi à établir un camp en pareil cas.

Voici comment on s'y prenait:

On choisissait la pente déclive d'une montagne pour établir le bivac; le vent était moins fort, la pluie moins intense par la protection que nous donnaient les cimes; on avait soin de dresser les petites tentes sur des renflements du sol et on les assujettissait avec des piquets de deux pieds de long. Cela fait, on creusait une rigole autour de la petite maison de toile,

puis on y apportait un lit de pierres et de cailloux sur lequel on déposait son sac.

Chaque compagnie allumait ensuite son feu en procédant comme suit:

Une grosse pierre plate était placée au centre de l'endroit le plus favorable; les turbans étaient déroulés et tendus de façon à abriter le foyer; des grosses branches étaient fendues de façon à en atteindre le cœur, moins humides que l'écorce; on en taillait de petits fagots bien secs.

Une cartouche était pétrie autour d'un chiffon suifé, formant mèche incendiaire et déposée sur la pierre plate; des brins de bois étaient aussi gressés et dressés en faisceaux au-dessus de la mèche; les fagots s'empilaient sur le tout formant pyramide autour et au-dessus du foyer; les turbans abritaient le bûcher. Le feu était mis à la mèche par un morceau d'amadou, allumé par l'amorce d'une capsule grattée avec une épinglette. En un instant tout était embrasé!

On apportait des arbres entiers pour alimenter les flammes; bien entendu, les turbans étaient retirés

aussitôt qu'ils devenaient inutiles. De pareils brasiers, une fois bien pris, ne seraient pas éteints par un déluge.

La compagnie entourait alors son feu et se chauffait pendant que les cuisiniers préparaient le repas.

A mesure que les charbons produisaient des cendres, on les transportait toutes chaudes sous les tentes et elles comblaient les interstices de la couche de cailloux dont on avait préalablement garni le sol ; en séchant la boue humide, ces cendres formaient avec elle un mortier, une sorte de béton.

Un peu avant la nuit, on chauffait au feu sa demi-couverture, son pantalon rouge, son capuchon, et, après avoir pris une ration d'agardiente (eau-de-vie) préparée en punch, on se glissait sous sa tente, on la fermait hermétiquement, on allumait une *bouffarde*, puis on devisait avec ses camarades de lit jusqu'au moment où la pipe tombait des lèvres et où l'on s'endormait, comme si l'on se fût trouvé à la caserne Napoléon.

Les sybarites poussaient le raffinement jusqu'à chauffer de gros cailloux et à se les placer aux pieds

pour ne pas avoir froid la nuit. C'étaient de ces gens qui sont gênés par une feuille de rose pliée en quatre dans leur couche !

Et voilà comment les zouaves narguaient la pluie et se donnaient leurs aises. Le convoi fut comme toujours harcelé par les guérillas, qui espéraient lui faire subir le sort de celui dont nous avons raconté le massacre ; mais les zouaves étaient trop faits à la vie de campagne pour commettre la faute de ne pas soigner leurs armes. Une carabine de zouave est si bien entretenue qu'elle partirait dans l'eau.

A Matto-Indios, des groupes de guérillas fondirent sur la colonne ; le convoi tenait près de trois kilomètres.

Les deux bataillons couvrirent de leurs tirailleurs ce long espace et maintinrent à distance les pillards qui n'osèrent charger ; quand les voitures eurent défilé, une centaine de zouaves se détachèrent de la colonne, dissimulèrent leur marche à travers les bois, et débordèrent un groupe nombreux qui formait une sorte de réserve aux guérillas et d'où

partaient les ordres du chef suprême de ces bandes.

Au moment propice, les zouaves débouchèrent de de la forêt, tombèrent sur cette réserve et l'exterminèrent, à peu de chose près.

Inutile de dire que les guérillas, qui harcelaient notre arrière-garde en ce moment, disparurent comme par enchantement, en voyant leurs troupes de soutien passées au tranchant des sabres-baïonnettes.

Un seul mot peint bien leur déroute : ils *déguerpirent* en toute hâte en poussant des cris de terreur fort amusants pour nous.

Cette leçon fut jugée suffisante par les chefs de partisans ; ils perdirent l'espoir d'enlever des voitures si bien gardées et se contentèrent de nous surveiller à bonne distance avec les plus grandes précautions.

Dans les reconnaissances qui furent poussées, les chasseurs d'Afrique rencontrèrent plusieurs serpents énormes, endormis ou du moins engourdis par le froid. Un jour, pendant que le soleil brillait à travers une éclaircie et chauffait un peu le sol, un

mulet s'échappa de la colonne; il fut poursuivi. Tout à coup on le vit s'arrêter et trembler de tous ses membres; un boa de cinq mètres de long s'était dressé soudain du milieu des hautes herbes et allait s'élancer sur le mulet, quand il fut blessé par une décharge. Sur huit balles tirées, trois avaient porté ! Mais on était si près du monstre et il était si gros, qu'on ne pouvait guère manquer l'un ou l'autre des anneaux de sa queue roulée en spirales.

L'agonie de ce reptile fut affreuse (*horresco referens*); il se débattait sur le sol en faisant des bonds prodigieux et se déchirait lui-même avec rage, se mordant aux endroits où il avait été blessé, vomissant la bave et le sang. Nous eûmes là au naturel le splendide tableau de la galerie d'Appollon, où Delacroix a peint la mort du serpent Python.

Peu à peu cependant, la stupeur qui avait frappé les spectateurs de cette scène se dissipa : chacun prit qui sa hachette, qui son couteau arabe; le boa fut achevé dépecé et mangé.

La chair en était excellente en grillade; ceux qui la firent sauter — qu'on nous passe ce terme techni-

que — dans les gamelles, la trouvèrent moins bonne ; le léger fumet de musc qui se dégage sur les charbons était resté dans le rôti.

D'autres serpents, boas ou autres, furent pris et eurent les honneurs de la table des zouaves.

Lorsque le convoi fut parvenu à Matto-Indios, il apprit l'étrange nouvelle qu'un détachement de chasseurs à pied et de zouaves du 3e, venus d'Orizaba par Vera Cruz pour chercher des vivres, se trouvait enfermé par les eaux et manquait de vivres. On n'avait ni pont ni barques pour porter du secours à ces quatre compagnies; la colonne elle-même se vit arrêtée en face d'un cours d'eau sur l'autre rive duquel se trouvaient sans pain trois cents hommes bloqués par les débordements.

Nous raconterons prochainement comment se dénoua ce drame.

NOS ADVERSAIRES

Discorde aux camps. — Au diable les ministres! — Fra Diavolo général au Mexique. — Un tigre en épaulette. — Les galanteries de messire Carvajal. — Paroles faussées. — Fuite honteuse.

Notre courage, la fermeté du général Lorencez, le stoïcisme de toute l'armée trouvèrent un puissant auxiliaire dans la division, qui ne tarda pas à se mettre parmi nos adversaires. Au lieu de s'unir contre nous avec d'autant plus d'énergie que les revers les accablaient, les chefs juaristes se jetèrent réciproquement des reproches au visage et, l'irritation aidant, ils conçurent les uns pour les autres des haines féroces.

Au Mexique la discorde et l'anarchie régnaient dans le pays avant notre arrivée et y régnèrent pendant

la lutte ; chose inouïe, étrange pour un Français, on vit chaque général de Juarez mépriser les instructions du gouvernement, agir à sa guise et refuser d'obéir aux ordres du ministre de la guerre.

La plupart des officiers supérieurs, parmi nos adversaires, se souciaient du président et de son administration comme *un enfant d'une coquille de noix dont il a mangé la chair.* (Comparaison du capitaine Mila, prisonnier de guerre.)

Les troupes régulières, ou soi disant telles, n'admettaient une direction qu'autant que cela leur convenait. Chaque corps d'armée jalousait son rival ; on opérait isolément : de là, point d'ensemble faute de discipline.

Les Mexicains qui avaient pris parti pour nous furent soumis à nos réglements militaires, et la nouvelle armée, régentée par le code français, fit merveille sur le champ de bataille ; cent cavaliers de Marquez, organisés à la française, battaient trois fois autant de réguliers juaristes; les contre-guérillas s'illustrèrent par de brillants exploits.

Puis, il faut bien le dire, les simples soldats de

l'armée ennemie n'étaient pas certains de servir l'intérêt du pays; ils avaient par contre la conviction d'être des instruments de fortune aux mains de leurs chefs. De pareilles considérations ne sont pas faites pour inspirer le dévouement et l'héroïsme; tel qui tomberait sans pousser une plainte pour le salut de la patrie, ne se battra qu'à contre-cœur pour assurer la prépondérance d'un ex-brigand, comme Carvajal, devenu par surprise homme politique et commandant d'armée.

Et nous ne saurions trop le répéter, Carvajal, Porfirio Diaz, Curvilli et tant d'autres, n'étaient au début que des capitaines de coupe-jarrets; après avoir dévalisé les voyageurs, ils offrirent leurs services aux partis qui déchiraient la patrie en lambeaux.

Nul ne saurait nier ces faits notoires. Quand les officiers supérieurs et subalternes qui avaient vraiment l'amour du pays virent le calme et la modération des Français, quand ils eurent admiré notre conduite vis-à-vis des habitants, lorsqu'ils eurent la conviction que nous venions non pas faire une conquête, mais une régénération; non pas favoriser

telle ou telle faction, mais doter l'empire d'une constitution stable ; lorsqu'ils nous eurent appréciés enfin, ils passèrent sous nos drapeaux ou gardèrent la neutralité.

C'est ce qui explique comment Orizaba ne fut pas pris ; comment depuis le bombardement, aucune tentative ne fut dirigée contre cette place. Mais on comprend aussi pourquoi des bandes acharnées au pillage, enlevèrent nos convois et cherchèrent surtout à s'emparer des courriers chargés d'espèces pour le corps expéditionnaire. Le brigandage ordinaire se transforma en brigandage politique.

A ce sujet, la biographie de Carvajal est tout un enseignement. Nous avons trouvé cet homme en face de nous général de division et commandant la cavalerie de Juarez ; nous n'hésitons pas à affirmer que si un capitaine de vaisseau, à quelque nation qu'il appartînt, eût capturé sur mer un pirate qui eût commis autant de crimes que ce forban de terre, il l'eût pendu, selon le droit maritime, haut et court à la grande vergue, sans autre forme de procès.

Nous allons décrire l'existence de ces *vautours*

des barramas, comme l'appellent les Indiens ; nous serons scrupuleux à l'excès dans les citations de ces forfaits.

D'abord détrousseur sur la route de Vera Cruz à Mexico, Carvajal réunit une bande et profita des querelles interminables entre les *réactionnaires* et les *libéraux* pour piller, tuer et incendier en grand. Peu à peu il trouva son rôle mesquin et aspira aux honneurs ; il offrit ses services et ses troupes — un ramassis d'assassins ! — à un général d'armée, et se fit confier le soin d'aller raser les villes et les villages du parti ennemi ; c'était d'un habile homme. Il avait un pavillon pour couvrir ses crimes, un drapeau au nom duquel il ravageait d'inoffensives bourgades.

Ce misérable devint un personnage influent, et nous le retrouvons investi d'un grade régulier par Juarez, lors du débarquement.

Il semblait prévoir que, si les Français étaient vainqueurs, les drôles de son espèce seraient rayés des contrôles d'une armée régulière ; il conçut une haine furieuse contre nous.

Ce fut lui qui ordonna les massacres de prisonniers, lui qui s'empara des décorations de nos morts et les porta sur sa poitrine, lui qui dicta des décisions atroces à des généraux modérés, incapables de résister aux volontés de cet homme dangereux ; lui enfin qui fit déchiqueter par morceaux des enfants et des femmes dans des villages où il ne trouvait rien à piller.

Un fait en passant.

Carvajal entrait, un peu avant le second siége de Puebla, dans le bourg de Quecholac ; la population avait faim. Il fit dévaster les maisons et fouiller les campagnes ; ses batteurs d'estrade s'emparèrent de l'alcade et de quelques notables qui furent bâtonnés, puis torturés avec une barbarie inouïe parce qu'ils refusaient de livrer leurs femmes et leurs filles. Après quoi la chasse recommença et des scènes odieuses, épouvantables se passèrent.

Carvajal choisit la plus jolie captive et l'emmena à sa suite quand il quitta le bourg ; elle était à sa suite garrottée, quand il rentra à Puebla, où il reçut son brevet de général pour un exploit qui

consistait à raser une malheureuse petite ville.

La jeune fille fut abandonnée par Carvajal après deux mois de tortures indescriptibles ; elle fut ramenée à son village par des Indiens qui eurent pitié d'elle Quand elle retrouva ses parents, elle était dans un état affreux. Depuis elle est devenue folle.

Tous les Français qui se sont arrétés à Quechelac peuvent affirmer la vérité du plus petit détail de cette anecdote. Et voilà l'homme qui portait les épaulettes de général !

Encore si ce bandit avait été brave !

Mais quand les Français bloquèrent Puebla, Carvajal s'enfuit avec ses trois mille hommes peu désireux de contribuer à la défense de la ville et de payer de sa personne.

Tel était l'un de nos adversaires, tel était l'un des chefs auxquels Juarez avait confié la défense de sa cause. Porfirio Diaz était taillé sur le même patron ; vingt autres, moins célèbres, marchaient sur les traces de ces *Fra Diavolo* mexicains.

Aussi comprend-on facilement la réaction qui se fit en faveur des Français. Lorsqu'une de nos co-

lonnes débarrassait une ville de ces troupes de chacals et d'hyènes, elle était acclamée. Les habitants saluaient nos soldats comme des libérateurs et plus d'une fois le 2e régiment de zouaves fut écrasé sous une pluie de fleurs.

Quant à expliquer comment les guérillas continuèrent à nous combattre, c'est chose facile. La population travailleuse et affamée de tranquillité se ralliait à l'intervention ; mais tous les routiers, tous les malandrins qui vivaient auparavant de la guerre civile, se ralliaient en masse contre une armée venue pour pacifier la nation.

Grâce aux troubles, la lie du peuple s'était fait une douce habitude du pillage, et la longue résistances des guérillas est tout simplement la protestation, sous couleur d'indépendance, du brigandage aux abois contre l'ordre et la stabilité.

Nous ne confondons pas cependant parmi les bandits les généraux réguliers et braves qui se battaient avec des convictions sérieuses. Mais encore chez beaucoup d'entre eux le sentiment de l'honneur et

de la loyauté s'était-il affaibli au contact de ces drôles qu'on avait faits leurs égaux.

Après la reddition de Puebla, les généraux juaristes avaient juré solennellement de ne pas chercher à s'enfuir; parmi ces prisonniers sur parole, L. Diaz, Berriogabal et Jose Antillon faussèrent leur serment.

Lo Llave fut tué au moment où il cherchait à s'échapper, et enfin Ortega, le général en chef, donna le honteux spectacle de la perfidie la plus déshonorante. Il s'esquiva d'Orizaba après avoir renouvelé les assurances les plus vives de loyauté.

Negrete avait auparavant fait fusiller des résidents français qui refusaient de se laisser dépouiller de bonne grâce; Saragoza avait un code terrible à l'usage des Indiens qu'il *réquisitionnait.*

Mais cependant nous devons citer comme des types chevaleresques Mendoza et quelques autres qui s'indignèrent de pareilles félonies. Malheureusement, dans les conseils, ces voix honnêtes et modérées étaient toujours étouffées.

L'histoire impartiale, jugeant entre nous et nos

adversaires, dira si nous sommes venus au Mexique détruire une république, ou si nous n'avons pas été entraînés à reconstituer un Etat qui s'écroulait et auquel nous ne demandions que des satisfactions légitimes.

LE CHASSEUR D'AFRIQUE

Marche sur Puebla. — Zouaves à cheval. — Lauriers entrelacés — Guerillas et chasseurs. — Une proie facile. — D'un mort bien vivant. — Comment le bandit Domingo et sa troupe furent capturés par un peloton d'amazones. — Les contre-guerillas.

Le corps expéditionnaire, grâce aux nombreux renforts qu'il avait reçus, dessina sa marche sur la Puebla; notre cavalerie, en protégeant la tête et les flancs des colonnes, eut à soutenir plusieurs combats contre les juaristes qui avaient une grande confiance dans leurs escadrons réguliers.

Avant de décrire un des brillants faits d'armes de nos chasseurs d'Afrique, nous allons esquisser à grands traits la mâle figure des soldats de cette arme.

On pourrait définir le chasseur d'Afrique : un zouave à cheval !

Même esprit de corps, même système de recrutement, mêmes allures et mêmes habitudes !

Du reste, une estime et une affection profondes unissent ces deux troupes par les liens d'une touchante et inaltérable amitié ; toujours ensemble, on les voit côte à côte dans les marches, le cavalier hissant sur son cheval le sac du fantassin.

En garnison, ils traversent les rues bras dessus bras dessous, s'arrêtant aux mêmes cabarets pour y boire frais sans jamais s'y prendre de querelle.

Au camp, ils s'asseoient en cercle aux mêmes foyers ; quand il y a *nopces* aux zouaves, les chasseurs d'Afrique sont du festin ; il est sans exemple que l'un ait mangé le *veau gras* du butin sans inviter l'autre.

C'est à ce point que dans les prises d'armes, un colonel de chasseurs envoie toujours un trompette sonner le *boutte-selle* au bivouac des zouaves, certain que la moitié de ces hommes y sont en train de *fricoter* (terme consacré).

Quand les zouaves sont aux prises avec l'ennemi, les chasseurs se haussent sur leurs étriers et suivent avec une ardente sollicitude les péripéties du combat, et ils confondent leur gloire avec celle de leurs camarades.

Rien de bizarre comme un zouave racontant une charge de chasseurs d'Afrique et disant: « Nous avons sabré ici ; notre premier escadron a donné là ; nos chevaux n'en pouvaient plus. »

Quant aux chasseurs, ils ont pris Malakof et ils narrent ainsi l'affaire : « Notre premier bataillon a débouché des tranchées, nous sommes tombés sur les Russes à la baïonnette, etc. »

Il en résulte pour l'auditeur non initié une confusion telle qu'il ne comprend rien au récit des troupiers d'Afrique ; il voit avec stupéfaction les fantassins à cheval et les cavaliers armés de baïonnettes s'élançant sur des brèches.

De mémoire de soldat il n'y a pas eu de duel entre les deux corps !

Le chasseur joue dans la cavalerie le rôle du zouave ; c'est un éclaireur intelligent, prudent à l'oc-

casion, audacieux quand il le faut, habile à se tirer d'affaire; fertile en ressources, plein d'initiative et de résolution.

Dans les grandes manœuvres et les attaques d'ensemble les escadrons déploient la fougue enragée de l'infanterie d'Afrique et choisissent le point faible avec autant de coup d'œil qu'elle. Tel est le chasseur.

Au reste, menant la vie de campagne comme son compère de l'infanterie et sachant comme pas un se procurer ses aises et *faire bouillir sa marmite* (style troupier). Nous ne nous appesantirons pas plus longtemps sur ce caractère et nous renverrons nos lecteurs à notre monographie du zouave, publiée au début de cette œuvre; qui dit l'un, dit l'autre.

Toutefois, nous raconterons plusieurs traits de ruse qui prouvent que nos cavaliers algériens sont gens d'esprit.

Dans les derniers temps de l'occupation, les guérillas mexicains redoutaient tellement les chasseurs qu'ils n'osaient jamais attaquer les convois gardés par les sabres redoutables de ces derniers.

Les chasseurs s'ennuyaient fort de n'avoir plus maille à partir avec l'ennemi; un de leur détachement imagina de tendre aux bandes le piège suivant:

Une trentaine de cavaliers se mirent en blouse blanche, comme font les cantiniers; puis ils bourrèrent de foin leurs sacs de campement, les chargèrent sur leurs montures et se mirent en route, tenant les chevaux par la bride. On eût dit d'une bande de vivandiers allant ravitailler quelque fort.

Les guérillas apercevant ce convoi poussèrent des cris de joie; point de chasseurs pour défendre les marchands, quelle aubaine!

Au nombre de soixante ou quatre-vingts ils fondirent sur une proie en apparence assurée; les chasseurs les laissèrent arriver. Quand ces pillards furent à portée, les faux cantiniers jetèrent bas les charges, sautèrent en selle, mirent sabre au poing et tombèrent avec furie sur les guérillas qui furent houspillés de la belle façon. Armes, chevaux, hommes, presque tout fut pris.

Voici maintenant un trait individuel. Une ve-

dette aperçut trois cavaliers juaristes qui l'observaient, mais qui se tenaient à distance respectueuse; le chasseur voulut se donner le plaisir d'un engagement avec ces sentinelles ennemies; il tira sur elles; elles ripostèrent. C'est ce qu'il voulait.

Faisant mine d'être touché, il se laissa aller sur la croupe de sa monture qu'il éperonna pour être emporté vers les guérillas. Il joua si bien son rôle de blessé que les trois cavaliers juaristes y furent pris. Ils s'élancèrent pour arrêter le cheval, et s'en emparer après avoir achevé le Français; mais celui-ci se redressant, cassa la tête d'un guérilla d'un coup de pistolet, et désarçonna l'autre d'un coup de sabre. Le troisième s'enfuyait, mais il fut abattu d'un coup de mousqueton.

Le chasseur rentra avec trois chevaux et reçut une ovation méritée. Chaque jour on jouait de pareils tours aux maraudeurs qui entouraient nos camps.

Les chasseurs d'Afrique fournirent aux contre-guérillas, organisées par nous, des officiers excellents, tirés parmi nos maréchaux-des-logis.

L'un de ces chefs d'irréguliers fit une capture importante de la façon la plus drôlatique.

Un certain Domingo, bandit de profession et juariste pour le quart d'heure, tenait la campagne et dévastait la contrée que gardait notre contre-guérilla ; en vain celle-ci fouillait tous les ravins et tendait des embuscades pour rencontrer Domingo et sa troupe; le brigand était insaisissable.

Un jour le chef français trouva le moyen d'attirer Domingo dans un piége; il fit raser six de ses meilleurs soldats, et il les affubla de robes de femmes; l'un joua le rôle d'une vieille grand'mère; un autre celui d'une matrone qui pouvait passer pour la fille de la vénérable aïeule; deux autres avec du blanc d'Espagne se rajeunirent au point qu'à distance on les eût pris pour les petites filles de la bonne dame.

Enfin le sixième cavalier se grima en gouvernante anglaise.

Cinq autres soldats se déguisèrent en servantes négresses ou indiennes.

Un beau matin, cette escouade de dames monta

sur des mules; l'officier, en tenue de gandin mexicain, accompagna ces senoras; derrière lui, quatre serviteurs armés suivaient la caravane. C'étaient des soldats résolus, mais des voleurs pouvaient parfaitement croire qu'ils fuieraient au premier coup de feu, selon la coutume des *peons*, qui abandonnent leurs patrons quand le danger est un peu sérieux.

Le reste de la contre-guérilla conduisait six mulets qui étaient censés porter les bagages des voyageurs; ces *arrieros* avaient des fusils, mais les bandits savent par expérience que les muletiers ne font jamais feu.

On se mit en route à l'aube; à midi Domingo n'avait pas encore paru; les contre-guerillas se désolaient quand la bande surgit d'une barranca (ravine).

Chacun simula une peur horrible; les dames surtout se démenèrent sur leurs montures en poussant des cris d'effroi; la vénérable aïeule poussa la conscience jusqu'à s'arracher quelques-unes des mèches de cheveux qu'elle s'était fabriquées avec des

crins arrachés à la crinière d'un cheval blanc.

Ce spectacle était touchant; mais le farouche Domingo et ses féroces compagnons n'étaient pas hommes à se laisser attendrir par une scène de désespoir. Tous les brigrands mirent pied à terre et ils coururent, les uns vers les bagages, les autres vers les dames.

Tous ces *coupeurs de route* étaient de joyeuse humeur; Domingo semblait ravi; en vrai capitaine malandrin, il s'était adjugé la plus jeune senorita qui faisait mine de s'enfuir et qu'il poursuivait en riant.

Soudain, comme les voleurs étaient à portée qui des dames, qui des muletiers fort effrayés en apparence, une voix cria: *Feu!* Les *arrieros*, les domestiques et leurs senoras saisirent des revolvers cachés sous les vêtements et criblèrent de balles, envoyées presque à bout portant, les bandits dont pas un n'échappa.

Quant à Domingo, la senorita qui s'était laissé atteindre par lui, avait une telle force musculaire qu'elle le fit prisonnier, ce qui ne laissa pas d'éton-

ner ce Fra-Diavolo mexicain, peu habitué à rencontrer chez les femmes une pareille vigueur de poignets.

Inutile d'ajouter que Domingo, « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, » fut jugé, condamné et exécuté au milieu d'un grand concours d'Indiens qui voulaient s'assurer *de visu*, qu'ils étaient enfin débarrassés du *tigre-des-broussailles*; c'était le nom qu'ils donnaient à ce brigand.

On le voit, nos chasseurs d'Afrique surent donner une habile et vigoureuse impulsion aux contre-guérillas au commandement desquelles ils furent appelés, et ce n'est pas un des moindres services que ces intrépides cavaliers aient rendu à l'empire mexicain.

COMBAT DE SAN JOSÉ

Les romanciers et les voyageurs ; le gros bout de la lorgnette. — Un centaure ; l'arsenal vivant. — Piége. — — Un peloton contre un régiment. — Renouvelé des Suisses. — La mêlée. — Les héros des croisades.

Au début de l'expédition, nous avions fort peu de cavalerie à opposer à celle de Juarez ; en dehors de quelques faits d'armes isolés, nos chasseurs d'Afrique ne s'étaient pas encore mesurés avec les fameux cavaliers mexicains, qui passaient pour les meilleurs du monde entier.

Notre infanterie avait infligé plusieurs déroutes à ses adversaires, mais ceux-ci avaient la ferme conviction de nous écraser sous les charges de leurs nombreux escadrons, qui nous attendaient devant Puebla pour nous exterminer.

A dire vrai, on nous avait tant vanté les réguliers à cheval, que nous n'étions pas sans éprouver quelque inquiétude ; les romanciers et les voyageurs français, anglais, américains avaient si pompeusement, si unanimement décrit la bouillante valeur,

l'énergie sauvage, la vigueur, l'adresse de ces *gauchos* enrégimentés, que, malgré soi, on songeait à l'énorme disproportion de nos forces.

Nos régiments de ligne en carrés se souciaient des charges comme un mur de la poussière; l'expérience en avait été faite; nos bataillons se sentaient inébranlables. Mais nos chasseurs d'Afrique et de France allaient se heurter aux avant-gardes contre des forces imposantes; parviendraient-ils à les disperser?

Les récits des écrivains nous présentaient un cavalier mexicain comme portant plusieurs révolvers, une lance, un sabre, un long couteau, une espingole, un lazo, un casse-tête; chaque lancero était, à leur dire, un arsenal vivant!

Et cet homme si bien armé cassait une pipe d'une balle sans toucher aux lèvres d'un fumeur, piquait de sa lance et en galopant à toute bride une piastre sur le sol, lancait en l'air une figue de Barbarie et la coupait juste par le milieu du tranchant de son yatagan; bref, c'était l'être le plus redoutable qu'on pût rencontrer; il eût fait pâlir de rage un vrai centaure dans une lutte d'hippodrome. Où

diable les romanciers et les voyageurs susnommés avaient-ils vu tout cela?

A beau mentir qui vient de loin! Nos soldats purent s'en convaincre.

Tout le prestige des réguliers de Juarez s'évanouit à la première bataille; nos chasseurs brisèrent à coups de sabre l'échafaudage de cette réputation usurpée.

Ce fut à San José qu'eut lieu la première rencontre. Le capitaine Foucauld et quarante-huit chasseurs d'Afrique poussaient une reconnaissance en avant de las Reys, le 18 février, vers trois heures du matin; il s'agissait d'éclairer la marche d'une colonne.

A l'aube, nos cavaliers aperçurent, non loin de San José des bandes nombreuses de guérillas en maraude.

— Allons, ordonna le capitaine, balayez-moi ces gens-là!

Les chasseurs s'élancèrent en riant, tant ils considéraient la besogne comme peu sérieuse, et ils chassèrent devant eux ces voleurs émérites qui ne tinrent pas un seul instant.

Mais en fuyant, les guérillas attiraient leurs adversaires dans un piége; un fort régiment de cavalerie

juariste (environ 600 hommes !) débusqua d'un pli de terrain et marcha contre notre petit détachement.

Certes, une quarantaine d'hommes peuvent sans déshonneur se retirer devant quatre escadrons, mais nos chasseurs ne plièrent pas.

Charger était une folie !

Mais comment se résigner à fuir ?

Pas un officier ne voulut commander : En retraite ! pas un soldat ne tourna bride.

Le régiment ennemi s'avançait au trot, vociférant des menaces et manifestant une joie sauvage ; ils croyaient que nos cavaliers se rendaient ; mais à quelque distance, les juaristes s'arrêtèrent et cessèrent de vociférer ; ils s'étaient aperçus que leurs adversaires droits sur leurs étriers, s'apprêtaient à combattre.

Le capitaine Foucauld eut alors un éclair de génie.

Les lanciers sont immobiles devant lui ; il comprend que la résolution des siens frappe l'ennemi de stupéfaction ; il saisit ce moment d'indécision et, de sa voix vibrante, il commande : En avant !

Les chasseurs brandissaient leurs sabres, dont les lames étincelèrent au rayon du soleil levant ; la

pointe haute, ils enlèvent leurs coursiers numides en poussant leur rauque clameur de bataille, et ils tombent avec fougue sur le front du régiment ennemi hérissé de lances.

En tête se trouvent les officiers et trois sous-officiers qui ouvrent passage à la colonne; ils écartent les lances par des coups de revers et heurtent les rangs qui plient sous le choc.

Derrière leurs chefs, les chasseurs s'engouffrent dans le vide, élargissant la trouée. Une mêlée sanglante s'engage, mais nos cavaliers poussent toujours droit devant eux, blessent, tuent ou renversent tout ce qui leur fait obstacle et coupent en deux tronçons la colonne ennemie. Ils reprennent du champ pour revenir à la charge; mais les juaristes se dispersent et gagnent de l'espace. On leur appuie une chasse qui dure vingt minutes; nos cavaliers à leurs trousses franchissent les ravins et les ruisseaux, et les taillent en pièces.

Soudain la trompette retentit; plusieurs autres escadrons surgissent sur le bord d'une gorge profonde qui les sépare de nous; derrière ce renfort, les fugitifs se rallient. L'ennemi développe de nouveau un front

redoutable; pour l'atteindre, il faut sous le feu des mousquetons descendre dans la berge et la remonter.

Là nos chasseurs furent sublimes!

Ils se jetèrent à corps perdu au fond de la *barranca*, escaladèrent les talus avec une incroyable audace et sans hésiter se ruèrent individuellement, — leurs rangs étaient rompus, — au milieu des masses qui les attendaient la lance en arrêt.

L'engagement fut long et périlleux; nos soldats isolés ne pouvaient unir leurs efforts; chacun d'eux était enveloppé d'un cercle d'adversaires qui le pressait de toutes parts. Mais une dizaine des nôtres parvinrent à se réunir et à former un groupe qui dégagea par des pointes vigoureuses les autres chasseurs accablés; le peloton se reforma; puis *prenant carrière*, il s'abattit de nouveau sur les escadrons de lanciers avec tant de rage qu'il les mit en déroute. Ces six cents hommes tournèrent bride après avoir vu leurs premiers rangs renversés et foulés sous les sabots des chevaux.

Ce régiment, le plus beau de Juarez, fut saisi d'une terreur si folle, qu'il ne s'arrêta que sous les murs d'une place ennemie.

Dès lors tout fut dit. Ces lanciers juaristes furent à jamais démoralisés, et, pour vaincre, nos chasseurs d'Afrique n'eurent plus qu'à paraître.

Ce combat fut cité à l'ordre de l'armée; c'est un des plus brillants faits d'armes de notre cavalerie. Il fait grand honneur à M. de Foucauld, qui, avec son lieutenant M. Vuillemot, et M. Paploré, son sous-lieutenant, montra une intrépidité chevaleresque.

D'autres noms furent encore associés à ceux-là : ce sont ceux des sous-officiers Chavannes, Dermianne, Le Gou (tués tous trois), Carpentier (blessé) et Ratat, qui, imitant l'exemple d'un Suisse héroïque, écartèrent les lances ennemies pour faire brèche dans les escadrons ennemis.

Les épisodes foisonnent dans cette action de guerre; en voici deux : Un maréchal-des-logis venait d'être blessé; il avait roulé a terre; les lanciers juaristes l'achevaient quand un chasseur, nommé Bécamp, se précipita sur ce point, sabra et dispersa cette bande de corbeaux acharnés sur une proie, et enleva son sous-officier qu'il plaça à travers de sa selle. Puis il continua à combattre.

Un officier ennemi, caché derrière un arbre, tirait sur la capitaine Foucauld, qui, tout occupé à diriger son monde à travers le dernier ravin, ne s'inquiétait pas des balles. Le chasseur Robin, exaspéré de de voir le chef juariste s'acharner contre son capitaine, court droit à lui. L'officier juariste se sauve vers ses hommes; Robin le poursuit, l'atteint, lui casse la tête d'un coup de pistolet et continue à charger. Un brigadier nommé Lippervill et les chasseurs Keillinger et Bougeard se firent aussi remarquer par des coups de sabre superbes.

Le général en chef cita tous ces noms à l'ordre du jour. On vit à ce combat de San José une poignée de braves renouveler les exploits fabuleux des chevaliers du Tasse et de l'Arioste; quand l'on songe à la vigueur corporelle et au courage indomptable que le capitaine Foucauld et ses cavaliers durent déployer, on se croit transporté à l'époque où Tancrède et Roland accomplissaient leurs exploits légendaires.

Les vieux Francs des croisades ne rougiraient pas de leurs descendants.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Clermont de l'Oise. — Imprimerie A. DAIX, rue de Condé, 27.



